BnF Gallica

Le Livre de maman, par Mlle Julie Gouraud...

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Gouraud, Julie (1810-1891). Le Livre de maman, par Mlle Julie Gouraud.... 1876.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

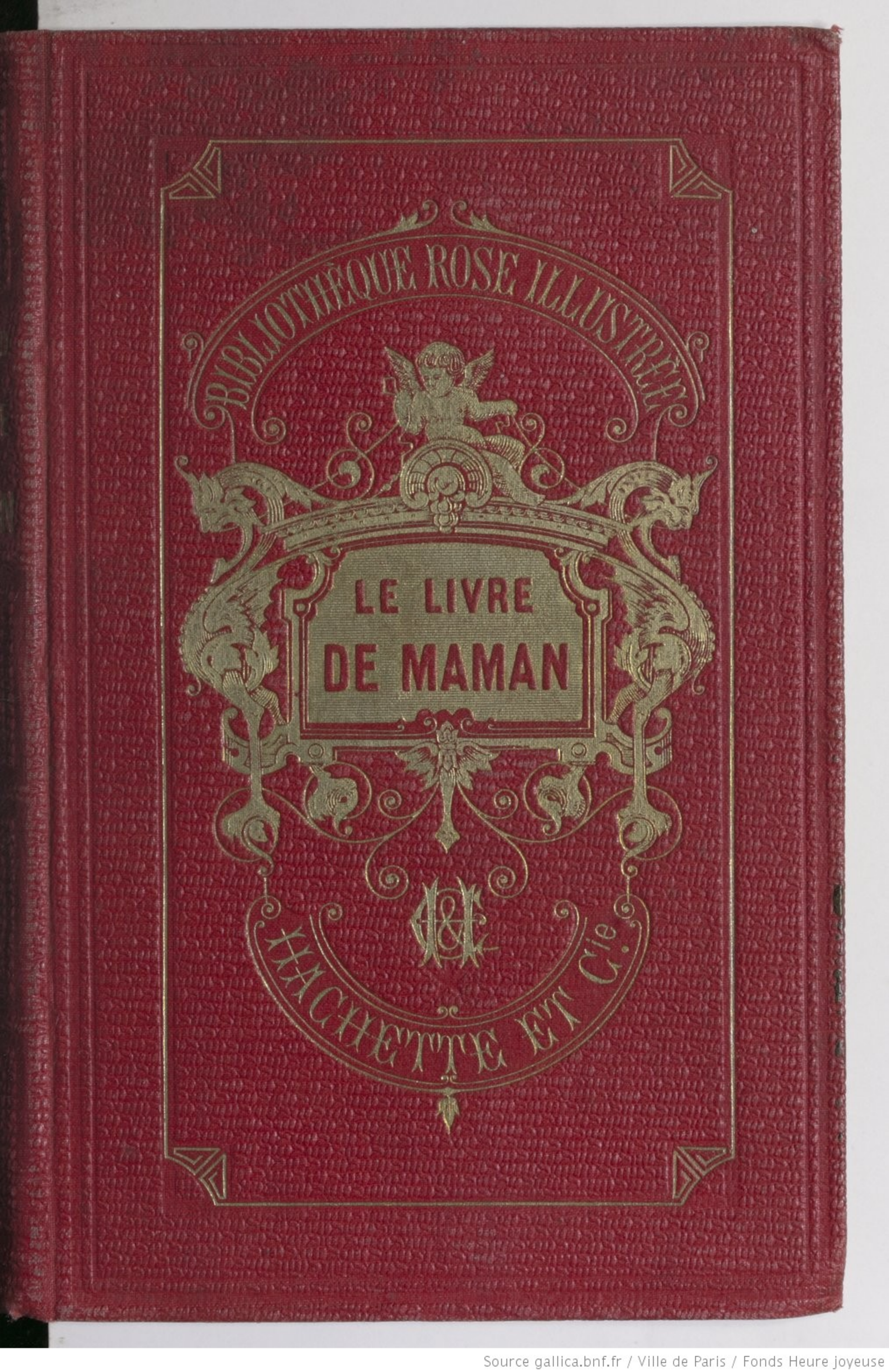
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

J. Lorin

N° 2243

150

LE

LIVRE DE MAMAN

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

(Format in-18 jésus)

La petite maîtresse de maison, 1 volume illustré de 37 vignettes par A. Marie. . . . . » fr. »

Petite et grande; 2e édition. 1 volume illustré de 48 vignettes par É. Bayard. . . . . 2 fr. 25

Les enfants de la ferme; 3e édition. 1 volume illustré de 59 vignettes par É. Bayard. . . . . 2 fr. 25

Cécile ou la petite sœur; 3e édition. 1 volume illustré de 24 vignettes par Desandré . . . . . 2 fr. 25

Le petit colporteur; 3e édition. 1 volume illustré de 27 vignettes par A. de Neuville. . . . . 2 fr. 25

Les mémoires d'un petit garçon; 5e édition. 1 volume illustré de 86 vignettes par É. Bayard . . . . . 2 fr. 25

Les mémoires d'un caniche; 4e édition. 1 volume illustré de 75 vignettes par É. Bayard. . . . . 2 fr. 25

L'enfant du Guide; 3e édition. 1 volume illustré de 60 vignettes par É. Bayard. . . . . 2 fr. 25

Lettres de deux poupées; 4e édition. 1 volume illustré de 59 vignettes par Olivier . . . . . 2 fr. 25

Les quatre pièces d'or; 2e édition. 1 volume illustré de 51 vignettes par É. Bayard . . . . . 2 fr. 25

Marianne Aubry; ouvrage couronné par l'Académie française. 1 volume in-18, 1 fr. 25. Paris, Douniol, rue de Tournon, 29.

Les Œuvres de charité à Paris. 1 volume in-18, 1 fr. 25. Paris, Société Saint-Michel, rue Mézières, 4.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LIVRE
DE
MAMAN
HILDIBRAND

LE

LIVRE DE MAMAN

PAR

MLLE JULIE GOURAUD

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 68 VIGNETTES

PAR ÉMILE BAYARD

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1876

Droits de propriété et de traduction réservés

R
GOU

A MADAME

XAVIER GOURAUD

Ma chère nièce,

L'image de votre bonheur, la vue de vos enfants m'ont inspiré *le Livre de maman :* c'est à ce titre que je vous en fais hommage.

Ces petites fleurs qui vous parent si bien, Henri, Françoise et Joseph, vous imposeront, dans un avenir prochain, une tâche plus sérieuse. Les tantes ont bien les faiblesses des bonnes mamans, mais elles sont peut-être plus ambitieuses : je voudrais, ma chère Marie, avoir ma part dans l'éducation de vos enfants. C'est pourquoi je n'ai pas craint de mettre sous vos yeux des défauts qui doivent dès à présent éveiller votre attention, étant bien sûre que vous n'y verrez qu'une nouvelle marque de ma tendresse.

Julie GOURAUD.

LE

LIVRE DE MAMAN

INTRODUCTION

Chaque saison nous apporte des impressions nouvelles : s'approcher du feu, revoir la grande table où brille la lampe, entendre le vent et la pluie qui ne peuvent nous atteindre, causer et rire de mille riens, tel est le charme des soirées d'automne.

Ce tableau de famille existait en réalité au château de Saint-Meury, dans la vallée de Graisivaudan, où nous allons faire connaissance avec M. et Mme d'Ernemont, entourés de leurs enfants.

Une lecture sérieuse avait été achevée la veille; tout le monde était d'accord pour y faire succéder quelque récit amusant. Chacun disait son mot,

prenait et rejetait les nombreux volumes entassés sur la table, lorsqu'Yvonne saisit un gros cahier qui avait jusque-là échappé à tous les regards. Un souvenir vague traversa son esprit : « Mère, dit-elle, serait-ce là le *Livre de maman* que j'ai aperçu un certain jour ?

— Oui, ma fille. »

Yvonne rougit et devint sérieuse en considérant cette œuvre de patience qu'une mère seule avait pu entreprendre et achever. La jeune fille était bien sûre de l'indulgence de sa mère, et pourtant la pensée d'entendre cette lecture l'intimida ; cette crainte amena un sourire sur les lèvres de son père. Henri et Auguste prirent la chose autrement : ils brûlaient de connaître leur histoire.

On était parvenu à rétablir le silence, lorsque l'infortuné Black eut le malheur de le rompre par un aboiement qui n'était peut-être qu'une approbation. Yvonne n'en jugea pas ainsi et, malgré les réclamations du pauvre animal, elle le mit dehors. Mme d'Ernemont commença alors la lecture du récit suivant.

CHAPITRE I

LE LIVRE DE MAMAN

Vous étiez encore bien petits, mes chers enfants, Yvonne avait huit ans, Henri entrait dans sa septième année et Auguste avait cinq ans, lorsque nous trouvant à Ems, votre père et moi, nous fîmes connaissance de la comtesse Caroline M... ; quoique habitués à faire le charme de la société de Cracovie, cette jeune femme et son mari ne voyaient presque personne aux eaux : circonstance qui amena entre eux et nous des relations intimes.

Une après-midi, votre père et le comte étaient allés jusqu'à Mayence; nous visitâmes seules la forteresse de Marxbourg.

Assises sur un banc, nous contemplions en silence le Rhin sillonné par des barques, la belle route qui borde le fleuve, et les montagnes du Haar, faisant le fond du tableau, lorsque des enfants vinrent dérober quelques chétives pensées au parterre du jardin de la forteresse.

Ils étaient gracieux et polis. Quand ils se furent éloignés, Mme Caroline me parla de ses enfants, absents comme les miens. « J'ai si peur, dit-elle, d'oublier les bons mots et les gentillesses de Casimir, de Léon et de ma petite Ziunia, que je les écris soigneusement; je ne me sépare jamais de mon cahier, car c'est pour moi la plus intéressante des lectures; si vous le voulez, je vous en ferai juge dès ce soir. Et pourquoi ne feriez-vous pas comme moi? »

J'écoutai effectivement avec intérêt ce récit d'un genre nouveau. Les enfants de Mme Caroline ont de l'esprit et un bon cœur.

Tout en leur rendant justice, je pensais à vous, mes chéris, et je me disais que ma mémoire me fournissait mieux encore.

J'étais décidée à suivre l'exemple de la comtesse, lorsque de sérieuses réflexions m'arrêtèrent : « De quelle utilité serait ce journal? N'é-

tait-ce pas simplement une œuvre d'amour-propre, une vanité maternelle, une perte de temps? »

Malgré tout, il m'en coûtait beaucoup de renoncer à ce joli travail. Je n'avais qu'à prendre la plume pour écrire des mots, des traits dignes de passer à la postérité dans plusieurs langues!... Je résistais aux sollicitations de mon cœur, lorsqu'une pensée sérieuse me vint en aide : « Si j'ajoutais aux gentillesses de mes enfants les défauts que j'aperçois déjà, mon journal serait infiniment supérieur à celui de Mme Caroline. Il y aurait avantage et pour mes enfants et pour moi à faire cette étude. »

J'étais ravie! tous les brevets d'invention obtenus jusqu'à ce jour me semblaient puérils.

Dès que je vis la comtesse, je lui développai mon plan; il me tardait d'avoir son approbation. Je ne doutais pas qu'elle aussi ne voulût ajouter quelques ombres à ses gracieux et naïfs tableaux.

Pas du tout : elle accueillit froidement mon projet : « Des défauts, ma chère! mes enfants n'en ont pas; et, s'ils en avaient, je n'aurais certes pas le courage de le constater. Ce livre est un bouquet dont le parfum doit me réjouir chaque fois que je l'ouvre : je n'y veux point d'épines. »

Mme Caroline parlait avec conviction; je me sentais à moitié vaincue, lorsqu'elle ajouta : « Ne gâtons pas notre bonheur! Plus tard, hélas! nos

enfants nous causeront des peines qu'il faudra bien endurer. »

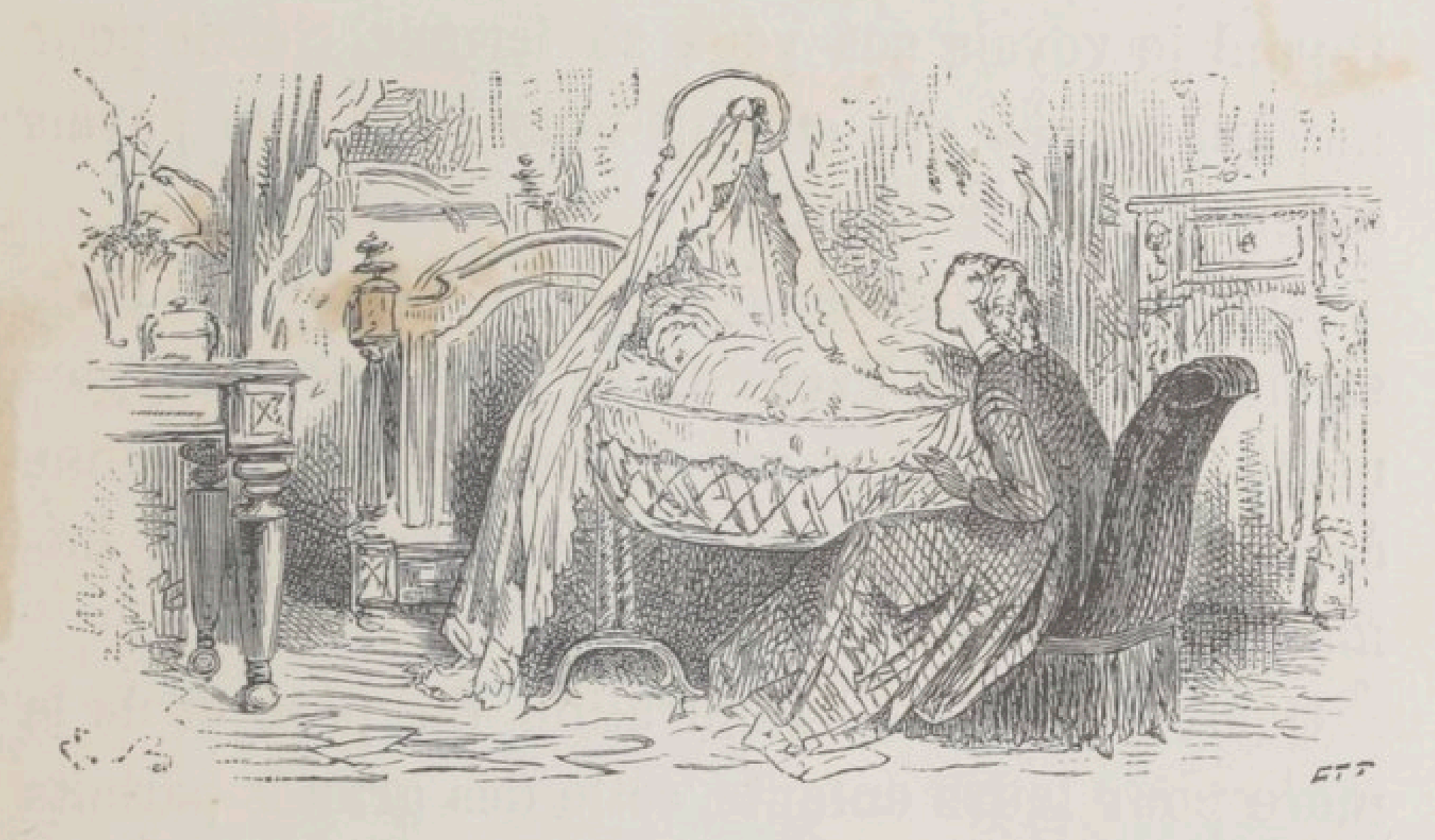
Je laissai ses paroles sans réplique : j'étais décidée à écrire l'histoire vraie de mes enfants.

Ne craignez rien : les mères n'ont pas la vue très-longue, et beaucoup d'imperfections leur échapperaient, si Dieu ne les éclairait, ne les aidait à former votre cœur.

Je fis part de mon projet à votre père, qui l'approuva et se plut à me développer toutes les conséquences heureuses que pouvait avoir ce travail. Il me promit son concours et me fournit du papier et des plumes : c'était déjà une manière de collaborer au *Livre de maman*.

Nous retournâmes en Dauphiné : c'était pendant l'automne ; je me mis un matin à mon bureau, et je ne tardai pas à me convaincre que mon projet n'était pas aussi simple à réaliser que je me le figurais.

Après quelques hésitations, après avoir contemplé les montagnes et la vallée, témoins des premières joies que mes enfants ont données à mon cœur, je me recueillis et je commençai.



CHAPITRE II

MES SOUVENIRS

Il me semble encore voir ma petite Yvonne au berceau. Quelle joie me causa son premier sourire ! Je ne la quittais qu'à regret, et il ne se passait pas une heure sans que je revinsse auprès d'elle. Ce fut seulement alors que je compris tout ce qu'il y a de tendresse dans le cœur d'un père et d'une mère.

Tailler et coudre devint ma plus douce occupation. J'étais contente aussi d'avoir une belle voix pour chanter auprès du berceau de ma fille.

Quand je voyais ses yeux se fermer, c'était pour moi un succès qui effaçait tous ceux que j'avais obtenus dans le monde.

Mes airs n'étaient pourtant pas ceux qui plaisaient le plus à Yvonne, et j'en vins promptement à emprunter au répertoire de Suzanne certaines rondes bretonnes dont l'effet était immanquable.

Quelle que soit l'admiration du père et de la mère pour leurs enfants, celle des grands-parents la surpasse et dégénère souvent en une faiblesse qu'ils n'ont point eue pour nous.

Mon père, fort occupé et naturellement sérieux, perdait beaucoup de temps avec Yvonne. Il sortait gravement de son cabinet pour la voir endormie, espérant assister au réveil et jouir de son premier sourire.

De petites querelles entre ce bon père et ma mère nous égayaient beaucoup. Ils se reprochaient l'un à l'autre l'idolâtrie et l'enfantillage dont ils donnaient des marques égales.

La première bouillie fut un événement de famille. Nous étions en cercle autour de l'enfant, ouvrant la bouche comme par l'effet d'une commotion électrique.

Nous n'épargnions à nos amis, et même aux étrangers, aucun détail touchant notre bonheur. Maintenant que j'y songe, il me semble que c'était

La première bouillie. (Page 8.)

peu convenable et même ridicule. Toutefois, je n'en ai pas le moindre regret. Un jour ou l'autre, ils auront certainement la même faiblesse.

Bientôt nous eûmes la prétention d'être reconnus de l'enfant, d'être l'objet d'une préférence, et pour cela nous avions recours à mille petits moyens. Mon père eut un succès tranché en posant sa montre sur l'oreille d'Yvonne ; ce fut bien autre chose lorsqu'il la fit sonner. Jamais je n'oublierai le regard qu'il nous lança. Ma bonne mère rougit tout en essayant de sourire. Il était aisé de voir combien un pareil succès l'eût rendue heureuse. Elle aurait cependant pu trouver une consolation dans sa supériorité très-marquée à souffler dans la classique trompette de carte. Quand mon père était là, elle s'évertuait à imiter le cor de chasse, à sonner la retraite ; car, il faut bien le dire, tous les efforts du respectable grand-père étaient inutiles pour acquérir ce talent d'agrément. Quoi qu'il en soit, mon excellente mère ne pouvait supporter le triomphe de la montre à répétition. Elle me dit un jour : « Moi aussi j'en aurai une. » Je crus que c'était une plaisanterie, et je lui répondis : « Vous ferez bien. »

Le lendemain, ma mère, cette femme si modeste et si raisonnable dans ses goûts, avait une montre à répétition. Mon père déclara que c'était la première folie qu'il voyait faire à sa femme

Par malheur, Yvonne fut bien vite blasée sur ce jeu fréquemment répété.

Pauvre mère! comme on la plaisantait! Il n'était question que de sa montre. Vieux et jeunes lui demandaient vingt fois par jour de la faire sonner.

Ma mère, ennemie déclarée du luxe, m'avait donné un trousseau fort simple qui n'avait point été mis en étalage le jour de mon contrat. La pensée que beaucoup de petits êtres n'ont point de quoi protéger leur faiblesse avait suffi pour éloigner du berceau de ma fille une élégance excessive. Les principes de la grand'mère s'affaiblirent promptement; chaque jour, je la voyais arriver avec un nouvel objet de toilette destiné à Yvonne : c'était une pelisse dont l'effet serait gracieux, un bonnet de forme nouvelle qui encadrerait mieux le visage de la petite. La maison se remplissait d'objets inutiles. J'essayais de me fâcher. « Allons, allons, disait ma mère, tu es enchantée. » Et prenant Yvonne dans ses bras, elle la tournait, la retournait, s'extasiait, et me faisait partager son admiration.

Cependant mon père conservait toujours sa supériorité sur nous : à huit mois, Mlle Yvonne était une fière amazone. Dès que mon père disait : « La cavalerie ! » elle lui tendait les bras et partait au galop.

Nous aspirions au jour où ma fille, prenant les sentiments de modestie qui sont le plus bel ornement d'une jeune personne, passerait dans l'infanterie.

Tout en rendant justice à la manière dont je m'acquittais de mes nouveaux devoirs, ma mère conservait la haute main sur les soins qu'exigeait Yvonne.

Je redevins enfant moi-même, me laissant guider en tout, demandant des conseils pour les choses que je pressentais utiles. Cette condescendance filiale ne passait pas inaperçue et faisait la joie de celle qui en était l'objet.

Je ne tardai pas à reconnaître que si nous avons le sentiment inné de la première éducation de nos enfants, l'expérience nous manque sur beaucoup de points, et bientôt je pus constater que les conseils de ma bonne mère avaient la plus heureuse influence sur la santé de mon enfant.

Aimons à être conduites et dirigées; apprécions cette douce autorité; marchons lentement vers l'indépendance que le temps nous apportera nécessairement et qui, hélas! ne s'acquiert qu'au prix de bien des larmes.

Les petites filles parlent généralement plus tôt que les garçons; s'il m'est arrivé d'être froissée des observations plus ou moins piquantes des hommes à ce sujet, ma rancune a cessé lors-

qu'Yvonne a dit papa et maman. Ces deux mots valent à eux seuls les plus beaux poëmes que puisse produire l'intelligence humaine; tout le reste nous semblait superflu. Quelle joie, quel intérêt nous inspirait ce langage imparfait! Une syllabe suffisait pour nous faire connaître les désirs de notre enfant; des mots incorrects et charmants se succédèrent bientôt; le bavardage commença. Il n'est fauvette ni rossignol qui puisse lutter avec ce caquetage délicieux.

Le développement de l'intelligence de ma fille était mon étude de tous les instants. Je passais des heures à écouter ses petits raisonnements, à suivre ses désirs; ses pleurs me touchaient moins que sa joie : cette confiance, ce bonheur que fait naître un chat empaillé, une image, une fleur, m'attendrissait. Pauvre enfant! pensais-je, tu avanceras dans la vie et tous ces bonheurs s'évanouiront. Tu connaîtras la souffrance et les larmes. Cette réflexion m'a plus d'une fois aidée à résister aux caprices d'Yvonne.

Une jeune femme me disait un jour, en considérant sa fille âgée de cinq ans : « Je voudrais qu'elle restât ainsi pendant dix ans : c'est si gentil! »

Moi, j'aurais voulu qu'Yvonne restât petite, parce qu'elle était heureuse : ce n'était pas plus raisonnable.

Yvonne était docile; un regard la rappelait à l'ordre, et, comme jusqu'ici sa santé était excellente, nous n'étions point troublés par des cris.

Chère petite fleur, que tu es jolie! tu es la parure de ta mère, l'ornement de la maison. Ton âme, sans avoir la conscience d'elle-même, reçoit déjà les bonnes impressions; déjà tu joins tes petites mains. Que c'est beau un enfant à genoux à côté de sa mère, répétant après elle le nom du bon Dieu!

Le bonheur que m'a donné Yvonne, Henri et Auguste nous l'ont donné aussi.

Quelle joie nous causa la naissance de notre premier fils! Quel beau et frais poupon était ce cher enfant! A un an, il annonçait cette humeur douce et gaie qui a fait le charme de sa petite enfance et qui lui est restée jusqu'à présent.

J'étais fière de mon garçon : ses beaux yeux bleus, son aimable physionomie et sa gentillesse lui valaient des compliments qu'il m'était bien doux d'entendre. Partout mon fils était fêté, entouré,... gâté.

Je crois que ma mère a raison : les bonnes natures n'ont rien à craindre de ces faiblesses passagères.

Henri parla beaucoup plus tard qu'Yvonne; celle-ci s'efforçait de lui enseigner ce qui lui semblait si facile. Elle s'étonnait et riait de ce com-

mencement de langage, de cette pantomime ingénue à l'aide de laquelle il se faisait comprendre. La petite n'en revenait pas d'avoir débuté de la même manière dans un talent qu'elle possédait si bien.

Henri avait à peine deux ans, et déjà la tranquillité de la maison était fort compromise : les dadas, les ballons et les sifflets jouaient un grand rôle. Yvonne s'associait très-volontiers aux jeux de son frère. Elle embouchait la trompette et montait à cheval sans selle anglaise.

Mon cher petit Auguste a été une frêle créature qui tenait d'autant plus de place dans la maison. Pauvre chéri! pendant six mois ton existence fut incertaine. Les soins et l'amour de deux mères triomphèrent enfin de ta faiblesse.

Chers enfants, au jour de votre naissance comme aujourd'hui, vous nous étiez également chers; et je me plais comme Mme Caroline à citer quelques traits naïfs de votre première enfance.

Yvonne a montré de bonne heure beaucoup de raison : ce qui me charme bien autrement que la beauté.

Un jour, Henri s'insurgea contre la soupe du matin, et entraîna Auguste dans sa révolte. Tous deux frappaient sur la table et demandaient du café au lait; la voix de Suzanne était méconnue. Yvonne a rétabli l'ordre par ces mots pro-

noncés avec calme : « Ne faites pas de tapage; vous êtes des enfants; vous aurez de la soupe, et pas de café comme les grandes personnes. » Joignant l'exemple au précepte, elle a mangé sa soupe. Les mutins en ont fait autant.

Je m'étais flattée quelque temps d'échapper à l'enfant terrible. Vaine illusion!...

Henri avait cinq ans, je l'emmenai avec moi dans une maison où il espérait trouver un camarade; le camarade était sorti. Mon fils ne tarda pas à me dire : « Maman, je m'ennuie. » On s'empressa de lui donner un livre d'images qu'il regarda à peine; et peu d'instants après, mon terrible enfant me dit : « Maman, je m'ennuie toujours; allons-nous-en. » La maîtresse de la maison admira beaucoup cette sottise dont moi j'étais fort embarrassée; et, sans avoir l'air de céder, je partis plus tôt que je ne le souhaitais.

Cette petite humiliation n'est rien cependant en comparaison de celle qu'Yvonne m'avait fait subir quelques années auparavant.

Nous donnions un grand dîner et recevions le soir. Les enfants furent amenés au salon; ils étaient charmants, élégants : nous étions tout glorieux. Une dame étrangère, coiffée d'un turban, caressait Yvonne et sollicitait son regard. La petite la considéra quelques instants et lui dit : « Tu as l'air d'un vieux Turc!... » Mme X.... a eu l'es-

prit de rire et de répéter le compliment qu'elle avait reçu de ma fille.

Une autre fois, je l'ai emmenée chez la vieille duchesse de *** pour qui j'ai une affection toute filiale. La duchesse a toujours sur un guéridon une bonbonnière très-bien fournie, ma petite fille y a fait honneur d'une façon tout à fait discrète.

Comme ma visite se prolongeait, Yvonne a fait l'inventaire du salon, et ses yeux s'arrêtant longtemps sur la duchesse qui porte ordinairement une immense capeline, elle lui a dit : « Madame, ton bonnet ne te va pas bien !... »

La duchesse a pris un air triste et lui a répondu : « Mademoiselle Yvonne, je ne le savais pas; car je ne me regarde jamais dans la glace.... Vous m'avez fait de la peine. »

Ma fille a baissé les yeux et est devenue fort rouge.

En partant, elle a dit à la duchesse : « Madame, voulez-vous m'embrasser tout de même? »

La paix a été faite et cimentée par une nouvelle dose de bonbons.

Yvonne n'a pas été loin dans la carrière des enfants terribles.

Elle ne pouvait pourtant pas encore comprendre que la franchise ne consiste pas à dire tout ce qu'on pense; son bon cœur lui a seulement fait sentir qu'elle avait fait de la peine à ma vieille

amie. Pendant huit jours elle m'a demandé si la duchesse avait encore du chagrin.

Les bonnes actions de mes enfants doivent aussi trouver une place dans mon journal.

A trois ans, Henri rencontra un garçon de huit ans qui marchait nu-pieds dans nos montagnes; il ôta ses souliers et les offrit au petit paysan, qui ne vit dans cette action généreuse que l'ignorance de mon enfant, rit beaucoup, et montra son grand pied à Henri désolé de remettre ses souliers. Suzanne pleurait de joie en racontant cette anecdote.

Le bon cœur d'Yvonne se montrait autrement. Le goût très-prononcé de ma fille pour les confitures lui faisait croire que les enfants qui n'en mangent pas sont très-malheureux. Que de tartines n'a-t-elle pas distribuées! Peu à peu la charité se développa dans son cœur : dès qu'elle apercevait un pauvre, elle venait me dire : « Maman, donnez-lui de l'argent pour acheter ce qu'il voudra. »

Toi aussi, mon cher petit Auguste, tu donnas de bonne heure des marques de générosité, mais d'une tout autre nature. Tu prenais fait et cause dans les querelles de nos petits paysans. Ton père t'arracha l'autre jour d'une mêlée de gamins qui maltraitaient un enfant plus faible qu'eux; sans consulter tes forces, tu t'étais avancé résolûment

pour prendre la défense de l'opprimé, et peut-être que sans ton père les méchants t'auraient aussi maltraité.

Ici se termine le chapitre de mes souvenirs; je vais maintenant écrire d'après nature.

CHAPITRE III

LES CARACTÈRES

Novembre. La neige nous a chassés de nos montagnes, les enfants ont témoigné au départ autant de plaisir qu'ils en avaient éprouvé à l'arrivée ; ils s'amusent en ce moment avec les marrons et les noisettes qu'ils ont rapportés. La forêt, la terrasse, la grande avenue, la basse-cour même sont déjà oubliés.

Je ne sais si le séjour de la ville exerce sur moi une fâcheuse influence ; mais ce journal qui n'a encore été qu'une agréable distraction, me

semble aujourd'hui un travail rempli de difficultés ; je veux les surmonter, et d'abord j'étudie les caractères de mes enfants.

Yvonne a du bon sens naturel ; elle écoute les observations qu'on lui fait ; elle est docile. Ma fille a de la suite, même dans ses jeux. Je ne remarque point en elle les caprices si naturels à l'enfance. Sa première poupée est toujours l'objet de sa tendre affection. Je n'ai pas peur que la mésange rapportée de la campagne soit oubliée. Chaque matin, Yvonne assiste aux soins que Suzanne donne à l'oiseau : la petite n'a pas tort de se croire indispensable au bonheur de la captive.

Nos leçons se prennent régulièrement. Quels sont les défauts d'Yvonne? Je ne les vois pas.... Je les cherche, je les trouverai un jour.

Henri est un gros garçon de bonne humeur, parfois d'une gaieté folle, espiègle, hardi, courageux sans témérité ; il ne résiste pas à une larme, il cherche à lire dans nos yeux si nous sommes contents ou fâchés ; sa mémoire est admirable, et son intelligence déjà fort développée.

Notre petit Auguste est d'une vivacité, d'une turbulence qui nous alarme. Il n'a rien des goûts de son frère; les livres et les images qui font le bonheur d'Yvonne et d'Henri lui servent à bourrer son fusil. Il est obstiné, colère; lui seul connaît notre sévérité; cependant il revient vers nous

le cœur plein de tendresse. Ses joujoux sont brisés et détruits en un instant; mais tout animal vivant est l'objet de sa sympathie, voire même les souris, au grand désespoir d'Yvonne qui a hérité de mon horreur pour ces *insectes*, comme dit Suzanne.

Ce matin, Yvonne est entrée gravement chez moi : son air embarrassé me fit pressentir un aveu pénible. Je ne m'étais pas trompée. Voici la confidence que j'ai reçue :

« Maman, l'autre jour, le premier coup du déjeuner était sonné, et en passant devant votre porte, j'ai ramassé la clef qui était tombée.... avant de la remettre dans la serrure, j'ai regardé par le trou pour m'amuser, en me bouchant un œil. Vous écriviez en riant sur un gros cahier; alors je suis entrée bien vite, espérant que vous alliez me dire ce qui vous amusait; pas du tout! vous avez serré le cahier.... Depuis huit jours, je viens regarder à la même heure, et je vous vois écrire sur le même cahier.... Hier, vous avez pleuré.

« J'ai raconté cela à ma bonne, et, comme elle ne voulait pas me croire, je lui ai proposé de venir regarder avec moi; elle n'a pas voulu, et m'a dit que j'avais fait une vilaine action et qu'il fallait aller m'en accuser. Elle m'a assuré que vous ne me gronderiez pas, si je vous disais la vérité.

— Suzanne a eu raison. Je ne te gronderai pas;

mais, ma fille, que c'est laid d'être curieuse ! et que j'ai de peine d'être obligée d'écrire cela sur mon cahier !... »

A ces mots, Yvonne devint pourpre, et son visage se couvrit de larmes.

« Maman, maman ! vous allez écrire sur ce cahier que j'ai regardé par le trou de la serrure ! Et pourquoi donc ? »

Je pris ma petite fille sur mes genoux, et je lui dis en essuyant ses larmes : « J'écris toutes les bonnes et toutes les mauvaises actions de mes enfants afin de mieux connaître leur caractère, et ce moyen, je l'espère, m'aidera à vous bien élever, mes chéris. N'aie pas peur, Yvonne, je vais aussi écrire que tu es venue accuser ta faute.

— Maman, c'est inutile. Vous avez une mémoire excellente : grand-père disait l'autre jour que vous appreniez vos leçons très-vite quand vous aviez mon âge et que vous les récitiez sans manquer un mot.

Je vous ai vue pleurer, maman, nous sommes donc bien méchants ! »

Je souris à cette question naïve, et je rassurai Yvonne : les mères ont facilement les larmes aux yeux lorsqu'elles pensent à leurs enfants.

L'émotion étant passée, la petite fille reprit le fil de son discours : « Mère, je voudrais bien savoir ce que vous avez déjà écrit.

— Ce livre ne t'amuserait peut-être pas autant que les lettres de deux poupées.

— Vous faites un livre sur moi, maman?

— Henri et Auguste y figurent aussi.

— Oh! que ce doit être joli! Si vous nous en lisiez un peu ce soir, mère chérie, rien qu'un peu? »

Vainement Yvonne insista-t-elle avec l'art d'une petite fille bien-aimée : je fus inflexible; mais je lui promis qu'un jour viendrait où ce livre serait lu.

Yvonne comprend que ses huit ans lui imposent l'obligation de devenir raisonnable; la pensée d'assister un jour à la lecture de son histoire aura, je crois, une heureuse influence sur sa conduite; mais je crains bien que cette impression ne soit fugitive; trois poupées, un ménage et deux frères l'effaceront certainement peu à peu; et le *Livre de maman* n'en sera pas moins un jour une surprise.

CHAPITRE IV

PREMIERS CHAGRINS

12 *janvier*. J'avais bien vu des enfants malades, des mères pâles et tremblantes près d'un berceau, et jamais la pensée ne m'était venue que je passerais par les mêmes impressions.

La maison était parée de fleurs, une réunion élégante remplissait les salons, on dansait; malgré mon titre de mère de famille, je prenais joyeusement part à la fête.

Tout à coup, Suzanne traverse le salon; mon

cœur se serre en la voyant.... je la regarde, et mon regard l'intimide.

« Ce n'est peut-être rien, madame,... mais Auguste tousse drôlement.... » Mon fils avait le croup!...

En un instant la maison est déserte, les lumières sont éteintes.

Un médecin, un père accourt; il nous voit éplorés près de ce berceau :

« Tout n'est pas perdu, madame! »

Quelle angoisse!... Je tenais mon fils dans mes bras; la vue de ma robe de bal m'était odieuse, je la flétrissais à plaisir, j'arrachais la couronne de roses qui ceignait mon front.

Yvonne et Henri, emmenés le lendemain matin chez une amie, ne comprirent rien à ce changement.

Quel silence dans la maison! plus de cris de joie ni de colère; plus de caresses, plus de sourires, pas même une plainte.... la fièvre accablait mon pauvre enfant.

Lorsqu'il fut hors de danger, que d'actions de grâces j'adressai à Dieu!... Combien je le remerciai d'avoir entendu nos prières!

Cependant je tremblais encore! je ne croyais plus au bonheur! Le bonheur!... celui des mères devrait être sans nuages : elles aiment tant leurs enfants!

Ce fut un beau jour que celui du retour de nos petits émigrés: Henri et Yvonne contemplaient leur frère avec un sérieux inaccoutumé.... Ils lui donnèrent tous leurs joujoux pour le consoler d'avoir eu bobo.

Immédiatement Yvonne joua à la poupée malade et célébra sa guérison.

La convalescence fut longue, et nécessita les plus grands soins; j'eus pendant ce temps l'occasion de remarquer bien des attentions de la part d'Henri et d'Yvonne pour le petit malade.

J'ai tant souffert que mon cœur est encore à peine capable de supporter la joie que me cause le rétablissement de mon fils. Je tremble sans cesse; le moindre mouvement qu'il fait me semble une imprudence. La paix est-elle donc pour toujours envolée de mon cœur!...

4 *février*. La sécurité remplit mon âme!... mes enfants sont en bonne santé, ils s'accordent bien, et la confiance qu'ils ont en nous, nous permet d'étudier leurs moindres penchants.

Ce matin, j'ai posé sur la table du salon une excellente miniature, portrait d'Yvonne fait il y a un an. La petite s'est reconnue et a regardé son image avec complaisance : « Je suis bien jolie, maman ! Ça vous fait plaisir, n'est-ce pas? »

Je tenais mon fils dans mes bras. (Page 27.)

J'ai répondu oui négligemment sans lever les yeux; Yvonne s'est éloignée.

Cette vanité d'enfant a éveillé en moi de sérieuses réflexions. Quel prix n'attachent pas les mères à la beauté de leurs filles! Elles trahissent leur admiration de mille manières : serai-je plus raisonnable qu'une autre? Peut-être.... mais comment éviter les flatteries de mon entourage? N'importe. Yvonne vient de m'avertir qu'il est déjà temps de mettre la main à l'œuvre, de commencer son éducation. Je ne partage pas les préjugés qu'ont certaines personnes contre la beauté; mais il est certain que les femmes belles attachent trop de prix à cet avantage, en parlent avec complaisance, et s'admirent jusque dans leurs enfants.

10 *février*. La bonne harmonie n'est point troublée ici par la différence des âges. Henri se fait petit pour amuser son frère et sa sœur. Hier a eu lieu une grande dînette dans un ménage donné à Yvonne au jour de l'an. C'était dans ma chambre. Les instincts de la ménagère se montrent déjà chez la petite fille; elle a permis à Auguste de mettre le couvert, comme François le met. Henri a réclamé en vain le rôle de cuisinier; Yvonne se l'était réservé, mais l'honneur de découper une mauviette a pleinement satisfait son ambition.

Cet accord entre les frères et la sœur m'enchante, car les querelles et même les batailles ne sont pas sans exemples entre les meilleurs enfants. Henri et Auguste aiment beaucoup Yvonne; ils en sont fiers. Ses désirs sont presque des ordres pour eux; je cultive ces heureuses dispositions.

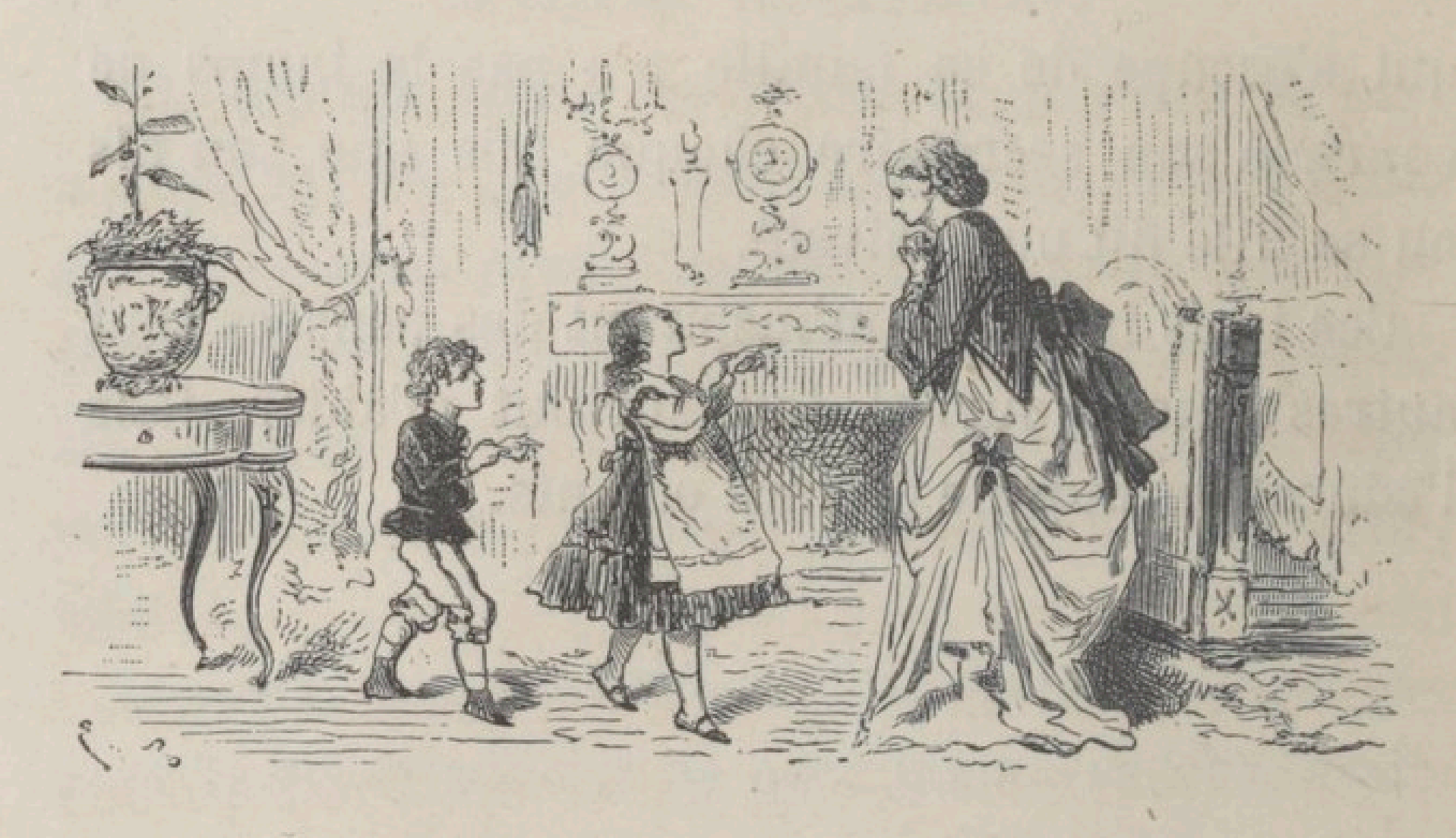
L'amour fraternel détruit l'égoïsme en développant la générosité; il ne perd jamais sa fraîcheur; on se souvient toujours d'avoir été petits ensemble. Les premières joies partagées entre frère et sœur sont ineffaçables ; on s'attendrit encore dans la vieillesse aux souvenirs de ces chagrins qui s'évanouissent sous le baiser d'un père ou d'une mère.

J'ai souvent entendu dire qu'il est avantageux pour la famille entière que l'aîné soit un garçon. Ma douce Yvonne me force à penser le contraire. J'aperçois déjà l'heureuse influence qu'elle exerce sur ses frères; ses jeux paisibles calment mon petit Auguste naturellement si bruyant. L'enfant qui aime sa sœur, sacrifie son goût au plaisir d'écouter ses petites histoires; Yvonne le rappelle à l'obéissance, quand elle n'est pas complice de ses étourderies.

Mars. Si j'avais suivi l'exemple de la comtesse Caroline, il ne se trouverait pas tant de lacunes dans mon journal; je reconnais qu'une mère

qui s'occupe de sa famille n'a pas le temps de courir à son secrétaire chaque fois que son fils ou sa fille dit une naïveté.

Ces trois bambins m'inspirent des pensées tout autres ; mon journal doit surtout m'aider dans l'éducation morale de mes enfants.



CHAPITRE V

LE COURAGE

Avril. Un fait notable s'est passé aujourd'hui.

Yvonne est entrée dans ma chambre, ayant la main enveloppée dans son mouchoir taché de sang.

Le sang!... comme les mères en ont peur!

J'ai couru vers ma fille:

« Qu'est-il arrivé?

— Maman, Auguste s'est coupé exprès avec le canif d'Henri pour me faire voir comme les hommes ont du courage, et puis il a dit qu'une petite

fille ne ferait pas ça.... Alors je me suis coupée aussi pour lui faire voir que je suis autant que lui.... Mais ça me fait mal, et je ne recommencerai plus. »

La plaie n'est pas grande; j'en ai exagéré l'importance pour donner une leçon à ma fille; elle gardera pendant quatre jours à son doigt une grosse poupée qui la gênera beaucoup et l'empêchera d'enfiler des perles, son occupation favorite.

La morale a été qu'au lieu d'avoir fait un acte de courage, Yvonne a fait un acte d'amour-propre et une grande imprudence.

La chère petite n'en revenait pas :

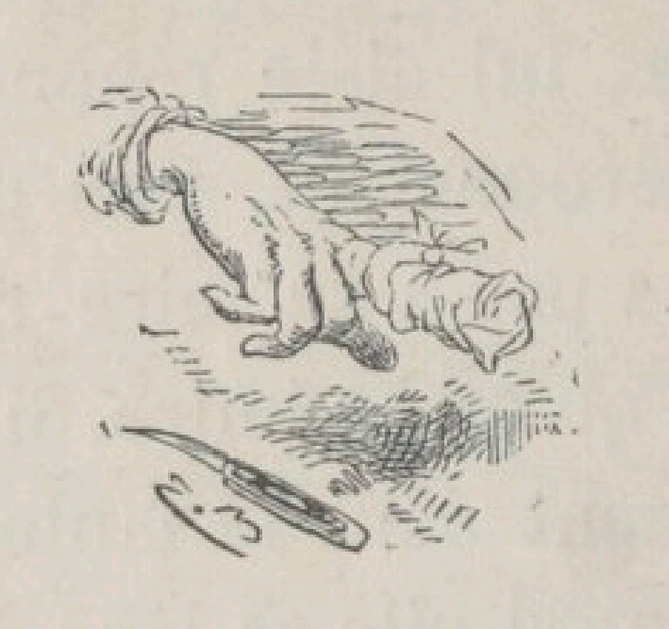
« Comment, ce n'est pas du courage? Bien sûr, maman?

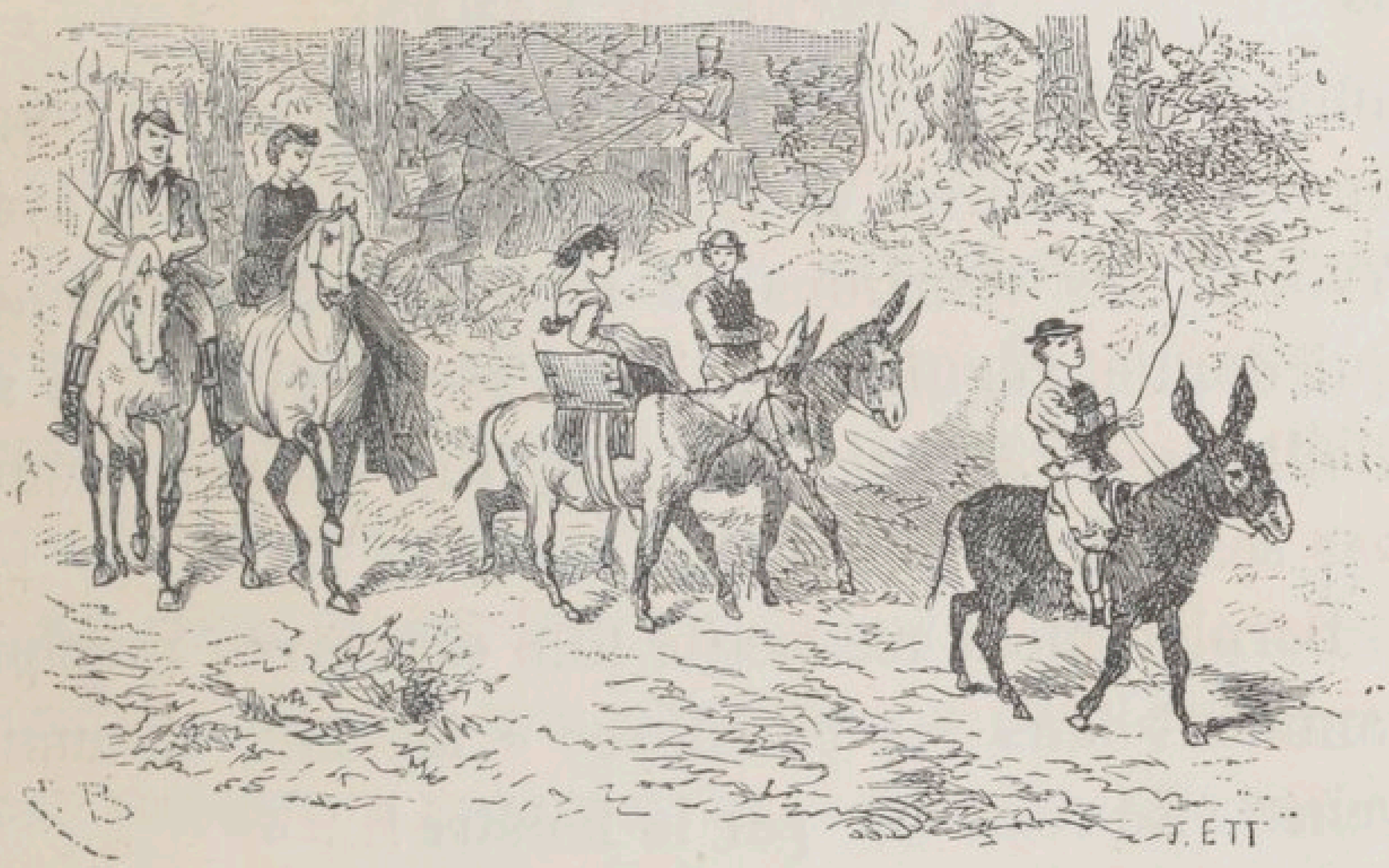
— Le courage, lui ai-je répondu, vient de la nécessité, du dévouement. Une personne courageuse ne cherche pas à se faire remarquer; elle ne demande pas qu'on l'admire. Si une petite fille s'assied résolûment dans le fauteuil du dentiste, elle a du courage; si elle se lève de bonne heure, sans se faire tirer l'oreille, si elle recommence son devoir sans impatience, elle a du courage. »

Yvonne ne savait pas qu'il y a aussi du courage en dedans. Elle voulait au moins m'entendre dire qu'Auguste avait été courageux, et j'ai eu de la peine à lui faire comprendre qu'il n'a été que téméraire.

Mai. Le printemps nous invite à partir. Nous ne nous ferons pas prier.

Le désordre qu'amène tout changement de résidence est une cause de joie pour les enfants : et que deviendrions-nous, Suzanne et moi, si ma bonne mère ne nous privait souvent de leur présence; elle a toujours mille ressources dans l'esprit pour les distraire, en même temps qu'elle m'est utile en les éloignant de la maison.





CHAPITRE VI

A LA CAMPAGNE

La campagne ne simplifie pas mes occupations. Je suis avec mes enfants plus que jamais. Yvonne me dérange et me questionne sans cesse. Henri fait collection de tous les insectes qu'il trouve sur son chemin, et les met dans une boîte qu'il porte toujours avec lui. Nous l'appelons le petit naturaliste. Auguste partage les penchants de son frère. J'ai souvent à lutter contre les répugnances que m'inspirent les goûts de mes fils.

Un commencement d'éducation marquera cette

année; Henri, qui sait lire depuis longtemps, commence à écrire; il lui tarde de partager avec Yvonne les fonctions de secrétaire de Suzanne, qui donne régulièrement de ses nouvelles à sa vieille mère. Quant à Auguste, il ne connaît même pas ses lettres.

Dernièrement ma petite fille est entrée précipitamment dans ma chambre: « Maman, maman, venez vite regarder par la fenêtre!... »

Je vis alors Auguste montant à l'échelle qu'un couvreur avait négligé d'emporter. Le hardi petit bonhomme avançait tranquillement quoique l'échelle flexible ployât sous ses pieds.

« Maman, il va tomber! il va se tuer! » disait Yvonne en pleurant.

Je la rassurai, quoique je partageasse ses craintes. Je lui dis que le mieux était de garder le silence; qu'un mot, un reproche surtout, pouvait troubler Auguste et lui faire perdre l'équilibre.

Oh! comme le cœur me battait!

Je suivis pendant quelques minutes, qui me parurent bien longues, l'imprudent enfant, et je le vis, arrivé au dernier degré de l'échelle, promener ses regards de tous côtés. Il poussa un petit cri, sans doute pour attirer l'attention; mais ne voyant personne, il descendit avec la même sûreté et le même bonheur, ce qui n'adoucit nul-

lement la punition que lui administra immédiatement son père.

Le grand-père seul était dans l'admiration d'une telle hardiesse. C'était, selon lui, le présage de grandes choses. Peut-être cet enfant prendrait-il une forteresse d'assaut.... ni plus ni moins.

Au reste, la hardiesse d'Auguste tient à son excessive curiosité, non pas à une curiosité vulgaire qui consiste à regarder et à écouter ; il veut se rendre compte des choses : il arrache les fleurs de son jardin pour voir comment elles poussent, il découd les bras de la poupée d'Yvonne pour s'assurer de ce qu'il y a dedans.

Cette disposition étant bien dirigée peut le conduire à des études sérieuses.

Hier, on a convoqué tous les ânes du voisinage : nous sommes allés déjeuner dans la forêt. Quelle joie !...

Henri conduisait fièrement la cavalcade ; Auguste excitait sa pacifique monture par des cris continuels ; Yvonnette, sagement assise sur le dos d'un joli âne noir, faisait partager tous les plaisirs de la promenade à sa poupée.

Mon mari avait consenti à quitter ses livres ; lui et moi suivions à cheval ; bon papa et bonne maman avaient préféré la voiture, qui renfermait aussi les provisions.

La journée fut superbe, et pas un nuage, pas

un accident ne vint troubler notre partie de plaisir.

J'ai voulu mettre de l'ordre dans les études d'Yvonne et d'Henri. Chaque matin je les garde deux heures auprès de moi et nous travaillons. Tous deux aiment la lecture; Henri me ravit par ses réflexions : il écrit, apprend l'histoire sainte et des fables dont il applique la morale assez heureusement.

De quel charme sont ces premières heures d'école! Je voudrais pouvoir en prolonger le cours longtemps encore. Mais il viendra un jour où mes connaissances seront insuffisantes. En attendant, j'use de mes droits : ce cœur et cet esprit de sept ans se forment sous mon influence. Tout le monde le sait et le dit : Les premières leçons d'une mère sont ineffaçables.

Cher enfant! que tu es gentil! quelle intelligence brille dans ton regard! Comme tu t'intéresses à tout ce que te dit ta mère! Quelle merveille que le développement successif des idées dans ces petites têtes blondes!

Restée seule assez tard avec mon mari, l'occasion m'a semblé opportune pour l'engager à jeter les yeux sur mon journal. Nous avons ri et pleuré tour à tour. Alphonse m'a déclaré qu'il

place le *Livre de maman* au-dessus de ses travaux scientifiques. « Continue, ma chère Marie, m'a-t-il dit, jusqu'au moment où l'autorité du père devra succéder à la douce autorité de la mère. »

Nous nous sommes entretenus longtemps de nos chers enfants ; Alphonse m'a donné des conseils; il m'a avertie de certains dangers que je n'avais pas entrevus. Puis la question du collége a été mise sur le tapis. Mes garçons n'auront pas de précepteur, c'est absolument décidé. J'ai une entière confiance dans mon mari, et je me soumets.

Juin. Les cerisiers ploient sous les branches chargées de fruits. Les bonshommes de paille n'ont effrayé les moineaux que pendant un seul jour. Auguste a dit au fermier d'être tranquille, qu'il lui promettait de les chasser.

Cette promesse, à laquelle on ne croyait guère, s'est réalisée, au moins pendant un jour.

Auguste avait disparu ; nous ne savions que penser, lorsque Suzanne me dit : « Venez le voir, madame ! »

Il était recouvert d'une armure de paille, coiffé d'un immense chapeau de papier, s'était posté au haut d'un cerisier, et armé de son fusil qu'il chargeait de noyaux, il tenait les moineaux en respect.

L'idée n'était pas mauvaise; toutefois, nous priâmes notre cher enfant de modérer son zèle, et de ne pas se croire obligé de manger tant de cerises pour se procurer des munitions.

On a donné aux enfants des poissons rouges qui prennent leurs ébats dans un grand bocal. Cette nouveauté les a tous beaucoup intéressés, surtout Auguste. Hier, en nous mettant à table, nos regards ont été attirés par une carafe où se débattait un poisson rouge, Auguste était ravi de son idée. Il voulait surtout boire de l'*eau de son poisson.* « Puisqu'il y en a dans la rivière, on peut bien boire aussi l'eau de cette carafe-là. »

Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à faire rentrer le poisson dans sa demeure. La pensée qu'il y était mieux eut seule le pouvoir de convaincre notre espiègle.

Henri dit à merveille la fable du *Loup et l'Agneau.* Rien n'est plus délicieux à entendre que les inflexions variées de sa voix mélodieuse, et trop souvent peut-être nous nous plaisons à lui faire réciter cette fable. Il y a quelques jours, je fus attirée par une discussion assez vive entre Yvonne et son frère. « Maman, il veut que je fasse le loup, et lui l'agneau. Moi, je ne veux pas

être le loup qui est trop méchant ! » J'ai donné raison à Yvonne.

Il n'est pas un étranger qui, en voyant Auguste, ne constate sa ressemblance avec moi. Suzanne ayant eu la fantaisie de lui mettre un de mes bonnets, il ne s'en tient pas là. *Il joue à maman;* prend mon châle et mon chapeau, rend visite à Yvonne, l'accuse d'être trop sévère avec les enfants, et termine généralement la comédie en commandant une galette pour le goûter de Mlle Yvonne, de M. Auguste et de M. Henri.

Septembre. Jusqu'ici nos bons enfants ne se sont guère rendu compte de ce qui se passe autour d'eux. Ils viennent, pour la première fois, d'assister à la distribution du bois que reçoivent chaque année les pauvres du village.

Dès huit heures, ils nous suivaient dans la grande cour du château, où étaient rangés les cotrets.

L'enfant, habitué au bien-être de sa famille, est toujours surpris par le spectacle de la misère. Que de questions : « Maman, ils n'ont donc pas de bois ni d'argent pour en acheter! » — « Maman, leur en donnerez-vous d'autre quand ils n'en auront plus? » Puis le silence se fit.

Les enfants considéraient chaque individu rece-

vant et emportant sa charge. Auguste, toujours prompt à l'action, aurait voulu prendre part à la distribution avec le jardinier. Il l'essaya même au risque d'écorcher ses petites mains.

De retour à la maison, mon cher enfant m'a dit : « Maman, ils n'en auront pas assez pour tout l'hiver; voulez-vous nous permettre de ramasser les broussailles du parc et d'en faire des petits fagots qui serviront à allumer les grands? » Yvonne s'est enthousiasmée pour ce projet, et, mon consentement étant donné, on s'est mis à l'œuvre pendant la récréation.

Je veux croire que le bon cœur de mes enfants est pour beaucoup dans l'entreprise qu'ils ont faite, car ils ne passent pas un seul jour sans consacrer la plus grande partie de leurs récréations à ramasser les branches mortes.

La patiente Yvonne réunit les plus petits morceaux de bois avec le même soin qu'elle mettrait à assembler des aiguillées de fil. Henri attache les fagots et Auguste les range symétriquement. Les allées du parc sont parfaitement nettoyées. Yvonne prétend que les grandes dents du râteau de Martin en sont agacées.

Le moindre coup de vent qui dépouille les arbres de leurs branches mortes fait la joie de nos petits bûcherons.

Je ne passerai pas sous silence une histoire arrivée à ce sujet.

Le soleil nous avait invités à la promenade. Nous cherchions les enfants pour les emmener dans la forêt. Ne les trouvant ni aux fagots ni à leurs petits jardins je m'inquiétais, lorsque Suzanne, à moitié fâchée, me dit : « Venez les voir, madame, ils guettent depuis trois jours une grande branche de platane qui n'en finit pas de tomber. Ils se refroidissent, Yvonne a toussé cette nuit. Je ferais bien tomber l'écorce, mais ils ne veulent pas, disant que vous avez défendu de toucher à un arbre. C'est trop d'obéissance. »

J'ai vainement essayé de faire partager à Suzanne mon admiration pour la docilité de mes enfants. La bonne fille ne voyait que l'inconvénient qui pourrait résulter pour eux de ne pas courir et sauter.

Je fus avertir mon mari de ce qui se passait. Alphonse jugea comme moi que le bras d'un père était seul digne d'abattre cette branche; et, quittant aussitôt son travail, il vint solennellement armé d'une gaule, et fit tomber d'un même coup l'écorce et plusieurs branches, à la grande et bruyante joie de nos enfants.

La rose de leurs petits jardins, le bluet des champs, n'ont jamais excité un pareil enthousiasme. En un instant, ce précieux butin fut trans-

formé en trois beaux fagots qui allèrent grossir le tas.

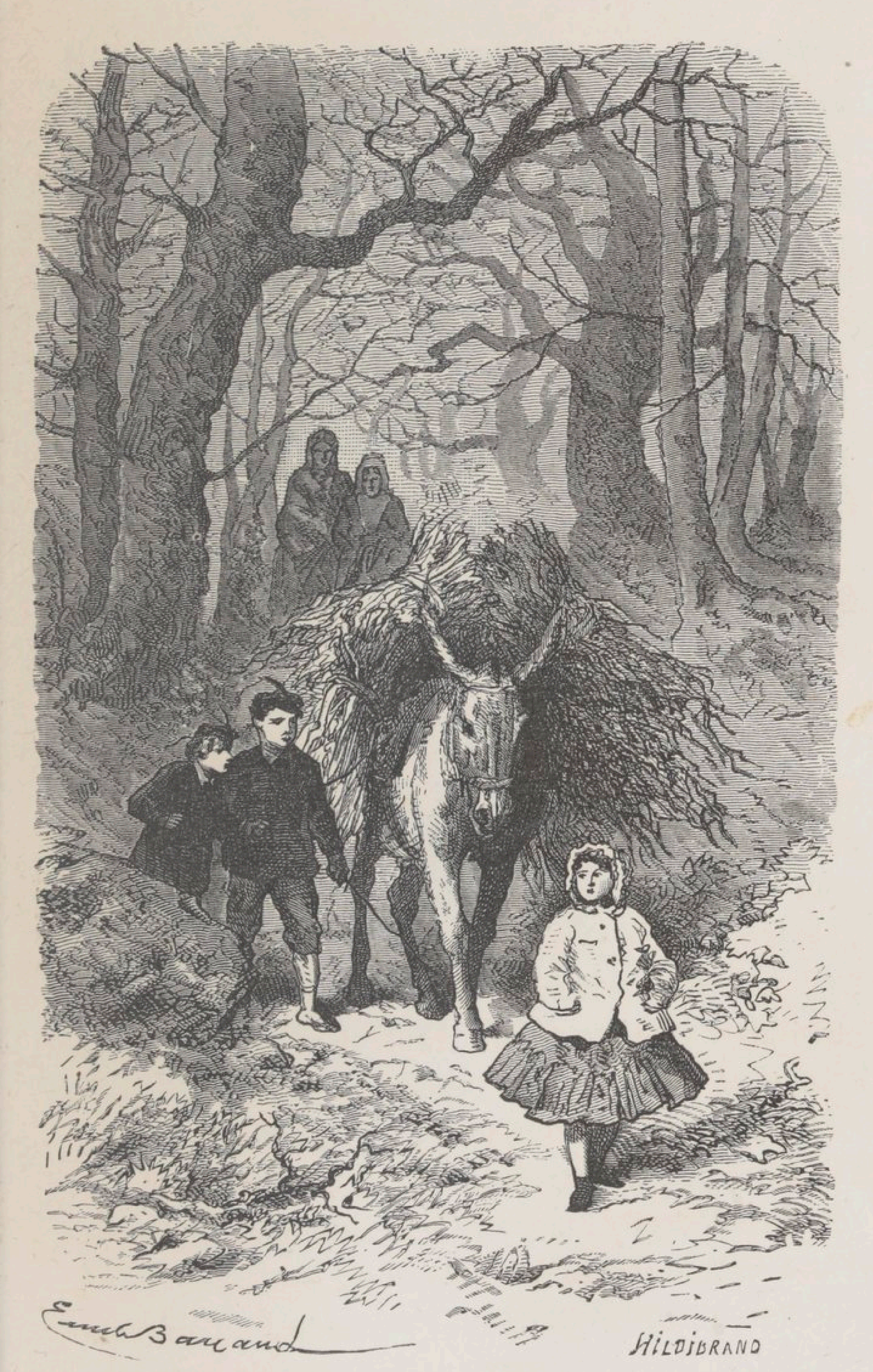
Hier, *l'Ami*, vieil âne de famille, a été chargé des fagots. Madame bonne maman et Suzanne conduisirent Yvonne et ses frères chez les plus pauvres gens du village. Les petits bûcherons étaient rouges de bonheur; ils disaient tous les trois ensemble : « C'est pour allumer les grands que nous avons fait les petits. »

Ma mère m'a dit, les larmes aux yeux, que c'était positivement la plus grande joie qu'aient éprouvée nos enfants. Suzanne a eu la loyauté d'en convenir.

Je vais entretenir le sentiment de l'aumône dans le cœur de mes bien-aimés. Ils ne recevront d'argent que pour le donner aux pauvres. Alphonse et moi sommes absolument opposés à cette habitude trop répandue, dans les meilleures familles, de faire thésauriser les enfants pour se donner un plaisir, satisfaire un goût. L'argent aussitôt reçu sera dépensé pour secourir la misère.

L'enfant est naturellement disposé à donner, et, s'il n'est pas arrêté dans l'élan de son cœur, sa générosité croîtra. Je me souviens avec tristesse d'une scène dont je fus témoin un jour.

C'était à l'église. Un petit garçon de cinq ans environ était tranquillement assis à côté de sa mère.



L'Ami, le vieil âne de famille. (Page 46.)

Il voit venir le prêtre qui quêtait. « Maman, dit-il tout bas, donne-moi un sou. » La mère répondit par un signe négatif. L'enfant garda le silence un instant; puis revenant à la charge avec plus d'assurance : « Tu me dois un sou, maman; donne-le-moi. »

La mère ne répondit pas.

Le bon petit garçon devint triste. Si j'avais osé, je lui aurais offert le sou, objet de ses désirs.

CHAPITRE VII

A PARIS

Novembre. Les plaisirs de la campagne ne nuisent point à ceux de la ville. Nous sommes enchantés d'avoir retrouvé nos petits amis, et de leur raconter toutes les joies de la belle saison. C'est en vain que je lutte contre la nécessité de donner une institutrice à Yvonne. Les obligations de ma position l'exigent.... Alphonse le veut.

Miss Catherine Kennedy réunit toutes les qualités désirables. J'ai annoncé à ma fille l'arrivée

de cette estimable personne; j'ai préparé son cœur à l'aimer et à la respecter.

Cette nouvelle a été bien reçue; je n'ai pu me défendre d'une impression de jalousie que j'ai condamnée aussitôt.

La présence de miss Catherine est un grand événement parmi nous; j'entoure l'étrangère de mille soins, afin d'inspirer à mes enfants les sentiments qu'ils doivent avoir pour la personne qui va partager avec moi le soin de leur éducation.

Yvonne considère attentivement sa gouvernante; elle lui sourit et s'est déjà assurée que les histoires seront comptées au nombre des récompenses.

La nouveauté a des charmes pour l'enfance : l'arrangement d'une salle d'étude, le règlement des heures de classe, la promenade en compagnie d'une jeune personne douce et d'un extérieur sympathique, tout cela enchante Yvonne.

Elle m'a déjà déclaré qu'elle aime beaucoup miss Catherine, et qu'elle veut bien travailler pour lui faire plaisir.

Un instant après, ma fille a ajouté :

« Elle doit être bien contente d'avoir une jolie chambre, et tout.

— Assurément, ma fille, ton institutrice apprécie ces choses; mais elles sont insuffisantes pour

la consoler de ne plus voir sa mère et ses frères soir et matin. Si sa chambre était plus petite et moins jolie, sa table plus simple que la nôtre, miss Catherine vivait dans sa famille. Elle sortait par tous les temps pour donner des leçons; quelquefois elle rentrait très-fatiguée; mais la présence de sa mère la délassait; de tendres paroles, des attentions comme ta bonne maman a encore pour moi, la réjouissaient.

— Alors, maman, pourquoi n'est-elle pas restée dans sa famille ?

— Parce que, chère enfant, son dévouement ne pouvait suffire à tout. Elle est l'aînée, et veut contribuer à l'éducation de deux frères plus jeunes qu'elle.

— Maman, j'aime beaucoup miss Catherine; je serai toujours sage, si je peux; et je vais lui donner des oignons de Jacinthe pour mettre sur sa cheminée. Elle sera contente, n'est-ce pas?

— Certainement.

— Je ne serai jamais institutrice, moi?

— Je n'en sais rien.

— Comment! vous n'en savez rien, maman?

— Ma chérie, j'ai l'espoir que la Providence nous conservera la fortune qu'il lui a plu de nous donner; pourtant rien n'est certain en ce monde. Quand tu seras grande, tu entendras parler de personnes bien plus riches que ton père qui ont

été ruinées tout à coup et obligées de travailler ; alors ceux qui ne savent rien sont fort à plaindre ; car ils sont incapables de se tirer d'affaire. Quand on dit aux enfants qu'une bonne éducation est le premier bienfait de leurs parents, ils ne comprennent pas ; il n'y a pourtant rien de plus vrai. Lorsque miss Catherine était petite, que son père, lieutenant-colonel, avait une maison bien meublée, recevait ses amis, se promenait en voiture avec sa famille, personne ne songeait que sa fille serait l'institutrice d'Yvonne.

— Maman, je veux tout savoir. La cuisine aussi. Vous direz à Julienne de ne plus me renvoyer, quand je vais voir ce qu'elle fait.

— Ceci est une autre affaire, mon enfant. Plus tard, tu deviendras, j'espère, une bonne maîtresse de maison ; maintenant, tu commences ton éducation; tu as beaucoup de choses à apprendre avant ce temps-là.

— Pendant combien d'années, maman ?

— On s'instruit toujours ; mais j'espère que dans huit ans ton éducation sera fort avancée.

— Oh ! que je serai vieille !... Ainsi, pendant huit ans de suite je travaillerai ! Je saurai tout; et alors, si nous sommes pauvres, je donnerai des leçons, comme miss Catherine. »

Cette conversation intime fut interrompue par

la présence de l'institutrice qui venait réclamer son élève. Yvonne lui sauta au cou en disant : « Je vous aime beaucoup ; et je veux apprendre tout, tout pour être savante. »

Nous avons échangé un sourire, et je suis restée seule.

Le calme et le contentement règnent dans notre intérieur. Yvonne est vraiment une gentille petite fille. Elle donne du bonheur à sa gouvernante ; l'intelligence et le cœur se développent en même temps. Je m'applaudis d'avoir vaincu ma répugnance à partager mon autorité maternelle, disons le mot : d'avoir triomphé d'un sentiment de jalousie qui n'était qu'une petitesse.

Chère miss Catherine, combien je suis touchée de son dévouement ! je m'instruis auprès d'elle. Je n'aurais point eu cette patience, cette fermeté qui forment le caractère de mon Yvonne. Je lui ai même cédé, à sa prière, mes droits sur Henri, tout en me réservant de présider de temps à autre cette intéressante petite classe.

Henri va commencer le latin avec son père.

Ma bonne mère est enchantée du parti que j'ai pris. Elle redoutait pour moi la fatigue, me trouvait trop sédentaire, trop raisonnable. Elle veut que j'aille dans le monde, mes toilettes l'occupent.

Chère mère! sous ces faiblesses se cache son amour pour moi... et j'obéis.

Miss Catherine a toutes les sympathies de ma mère. Je le comprends : la jeune étrangère lui témoigne un respect, une déférence dont je lui sais gré. Elle écoute avec patience ses observations quotidiennes. A table, au salon, partout, elle a des attentions pour Madame bonne-maman.

Sans qu'elle me le dise, je vois combien l'institutrice d'Yvonne est heureuse parmi nous.

Je ne découvre point sur son front de ces nuages qui assombrissent la physionomie d'une personne dans sa position.

Elle ne se sent pas absolument étrangère parmi nous. Le temps amènera l'affection, l'intimité. Elle accepte simplement son rôle, parce que nous savons l'apprécier, l'honorer.

Mon bon père, comme tous les vieillards, aime la jeunesse, et miss Catherine qui joue au whist est à ses yeux une perfection. Il égaye quelquefois nos soirées par son anglais très-incorrect et par des histoires qui sont arrivées pour nous à beaucoup d'éditions, tandis que pour notre nouvelle amie elles sont dans toute leur fraîcheur.

20 *Décembre*. La joie que me causaient jadis les

étrennes est remplacée par celle de mes enfants.

Je connais une femme, d'ailleurs charmante, qui a supprimé chez elle les cadeaux du nouvel an.

Il faut convenir qu'on dépense souvent des sommes folles pour des jouets ; n'importe : dans notre famille on se souvient d'avoir été petit et nous sommes tous d'accord pour que le 1er janvier soit un jour de bonheur.

Les conséquences de cette philosophie sont que ma chambre est remplie de surprises qu'il faut dérober aux regards scrutateurs de Mlle Yvonne et de ses frères.

Ils ont ensemble de graves conversations ; ils parlent d'abord de ce qu'ils désirent, passent en revue les personnes qui donnent des étrennes et celles qui n'en donnent pas. Suzanne m'a dit qu'ils en rêvent. Les petits espiègles ont la prétention d'avoir tout deviné : nous verrons.

Il y a un autre bonheur que je veux faire connaître à mes enfants : celui de donner. A partir de cette année, ils distribueront les étrennes à nos gens.

Je veux imiter une de mes amies : la veille du jour de l'an, sa chambre est un véritable bazar : poupées, polichinelles, ménages et moutons, le

tout destiné à des enfants pauvres auxquels personne ne songe les jours de fête. N'est-ce pas faire une aumône que d'ajouter un petit plaisir au pain quotidien?

CHAPITRE VIII

LE VOYAGEUR

La soirée d'hier a été marquée par un événement dont je suis encore tout émue : mon frère Auguste est arrivé à minuit! Voyageur intrépide et intelligent, il a parcouru une partie de l'Asie. Je n'étais pas mariée, lorsqu'il nous a quittés. Quelle émotion a été la nôtre !... En un quart d'heure le gros des événements a été débrouillé. Mon mari a appelé Auguste son frère ; j'ai éveillé les enfants en leur annonçant la grande nouvelle.

L'oncle les a pris sur ses genoux : il les regardait et me regardait, puis les embrassait. Eux croyaient d'abord rêver, mais après s'être frotté les yeux, ils ont souri à cet oncle Auguste dont ils connaissaient le portrait.

Les beaux yeux de mon frère tempèrent la sévérité d'un visage basané et d'une grande barbe : aussi l'intimité entre l'oncle et les neveux a été instantanée ; les bambins ne voulaient plus aller se coucher. La promesse d'histoires apportées de bien loin m'a aidée à rétablir l'ordre.

Je n'irai point au bal ce soir, mon cœur déborde d'une joie que je ne puis donner au monde. O cher et bien-aimé frère ! repose-toi longtemps au milieu de nous ! Notre vieille mère ne nous menacera plus de mourir sans te voir. L'absence ! Je n'ose en dire de mal en ce moment, tous ses torts sont effacés par la joie du retour.

L'oncle est l'objet de l'admiration et de la tendresse de ses neveux ; les sentiments de la famille sont innés dans notre cœur. Les enfants aiment ceux qu'ils doivent aimer sans savoir pourquoi ni comment.

Mon frère succombe sous le poids des questions d'Yvonne et d'Auguste. Tous les jeux sont suspendus. L'oncle et sa barbe les captivent exclusivement. J'ai cru un instant que le jour de l'an perdrait de son importance. Pas du tout :

Yvonne a demandé s'il y a des étrennes dans le pays d'où vient son oncle. La réponse a dépassé les espérances, et nous y avons pris notre part d'intérêt.

Le récit de mon frère a tellement enchanté mes enfants, que je me crois obligée d'en prendre note.

Avant de commencer, on a fait passer un petit examen de géographie. Yvonne et Henri ont nommé sans hésitation les cinq parties du monde, et même les contrées de l'Asie.

« Eh bien! mes petits amis, j'arrive du Japon. Il y a deux ans, je me trouvais au moment du jour de l'an à Yédo, capitale de ce pays : c'était non pas le 1er janvier, mais le 6 février. Je puis vous assurer que les enfants de Yédo ne sont pas moins heureux que les petits Parisiens.

« Jamais je n'ai tant pensé à vous, mes amis. Je crois vraiment que tout le monde est de bonne humeur ce jour-là à Yédo, à en juger par la physionomie des gens que l'on rencontre.

« Les préparatifs du jour de l'an occupent longtemps à l'avance. On nettoie les maisons du haut en bas ; les meubles sont portés dehors pour être mieux époussetés : les domestiques chargés de ce soin, dansent, sautent, font mille folies qui m'amusaient quoique je sois bien grand.

« Quand tous les meubles sont remis en place, on

suspend à l'extérieur des maisons des guirlandes de paille de riz ornées de petits fruits rouges, d'oranges et de bandes de papier doré ou argenté. Les murs et les toits sont même ornés de nattes d'où pendent de longs brins de paille semblables à des franges légères. (Exclamations d'Yvonne et d'Auguste.) Les boutiques, les portes des maisons reçoivent les mêmes ornements.

« Les joueurs de flûte, de guitare et de tambourin couronnent leurs chapeaux de fleurs.

« Il y a foule dans les rues ; les paysans arrivent de la campagne avec des charges de branches de bambous et de sapins dont on fait alors un grand usage, les gens de la ville achètent des présents.

« Comme il y a des papas et des mamans au Japon aussi bien qu'ailleurs, on voit des boutiques remplies de jouets de toutes sortes. Les marchands n'attendent pas tranquillement les chalands; ils font valoir leur marchandise du mieux qu'ils peuvent; ils soufflent dans leurs trompettes, sifflent, jouent du tambourin, c'est un tapage à rompre la tête. Les marchands ambulants vous barrent le passage : ils attachent un grand nombre de petites lanternes rouges au bout de baguettes flexibles, et les balancent bien haut au-dessus de leur tête. (Auguste frappe des mains.)

« Le jouet le plus remarquable des Japonais est, selon moi, leur cerf-volant de papier. On en voit

par centaines s'élever dans les airs et sous des formes différentes : bons hommes ornés d'ailes de papillons, perroquets, autruches et autres oiseaux encore ; puis des têtes de belles dames, de guerriers, etc. Ces cerfs-volants ont des liens très-fins ornés de morceaux de verre, de sorte qu'étant lancés, ils produisent une musique dont les étrangers sont surpris et charmés. Quelquefois, il y a rencontre entre les cerfs-volants, ils se battent : le vaincu et le vainqueur excitent le même intérêt.

« Il y a aussi, bien entendu, des confiseurs à Yédo, les dragées n'y sont point inconnues.

« Le carnaval semble se confondre avec le jour de l'an, car j'ai vu des coureurs de rues affublés d'habits bariolés, de toques fantastiques, des masques d'oiseaux à long bec. Les cuisiniers et les valets de chambre se coiffent d'un haut chapeau de papier vert, et vont chanter et danser devant les maisons où ils savent qu'on leur donnera quelque chose. »

L'oncle a été obligé d'avouer, à sa grande confusion, qu'il n'a point rapporté d'étrennes ; mais il sait déjà où il en trouvera : il n'y a plus de regrets.

Les oncles les meilleurs ne sont pas raisonnables. Une semaine s'est à peine écoulée, et déjà

j'ai à lutter contre la faiblesse de mon frère pour mes enfants, il cède à tous leurs caprices, arrive chaque jour chargé de joujoux, de gâteaux et de bonbons.

Alphonse et moi sommes convenus de fermer les yeux. Cette exagération de tendresse est presque légitimée par la connaissance qu'il fait de ses neveux ; ce premier moment passé, la raison reprendra ses droits.

Cependant, je ne peux me défendre d'une certaine admiration en voyant jouer avec mes enfants cet homme de quarante ans, ce voyageur sérieux qui par amour de la science a souffert mille privations, exposé tant de fois sa vie. Il leur raconte des histoires, fait la dînette, mange dans les petits plats, et boit dans les verres du ménage.

Mon frère a eu l'idée de mettre en action deux livres favoris d'Yvonne : *Les Mémoires d'un âne* et *les Mémoires d'un Caniche*, ont été joués hier au soir ; chacun fait un personnage : petit garçon, âne ou chien, maman ou petite fille. Cette innovation a eu un succès dont l'oncle est bien fier ; ma mère trouve l'invention excellente, et, si elle l'osait, elle se mettrait volontiers de la partie.

Tant que les enfants sont au salon, il ne faut

pas songer au plaisir de causer avec notre voyageur.

Cependant une conversation très-grave a eu lieu hier entre mon frère et moi : le temps n'apportant pas de changement à la manière dont il gâte ses neveux, je l'ai prié d'être plus raisonnable. Il n'a rien compris à nos observations.

Selon lui, nous sommes trop sévères, nous comprimerons ces natures simples et charmantes.

Il ne faut pas songer à mettre Henri au collége. Je lui ai signalé plusieurs défauts sur lesquels notre attention est éveillée, il a ri. Mon frère trouve charmant qu'Auguste qui a déjà 6 ans ne connaisse pas ses lettres ; il a une prédilection marquée pour lui, sans doute parce qu'il porte son nom ; la coquetterie d'Yvonne le divertit beaucoup.

Après m'être élevée contre les principes de mon frère, je suis convenue avec moi-même que notre conduite à tous est la même à l'égard des enfants de nos amis. Rien n'est plus rare que le respect de l'enfance ; nous nous amusons des défauts qui devraient nous inspirer des craintes. Je ne peux pas en vouloir à mon frère qui s'enivre des joies de la famille, après en avoir été si longtemps privé. Je lui pardonne, mais miss Catherine et moi redoublons de surveillance.

Il fait la dînette. (Page 63.)

L'intelligence d'Yvonne nous vient en aide. La chère enfant commence à s'intéresser au petit cours d'histoire que lui fait sa gouvernante. De belles cartes de géographie données par l'oncle Auguste ont déterminé des études que nous aurions encore un peu ajournées. Il a fallu commencer par l'Asie, parce que mon frère y a été. Cette fois-ci j'ai cédé volontiers au caprice de ma fille.

Nos écoliers ne sont généralement pas forts en géographie. Ils savent tout au plus la carte d'Europe, et ne s'arrêtent pas longtemps sur les autres parties du monde.

Nous sommes plus contents de mon frère, il place avec avantage ses connaissances de voyageur. Ce matin, il a vivement intéressé les enfants par la description des montagnes et des fleuves ; il nous a fait aussi la peinture du costume des hommes et des femmes du Japon. Auguste a été fixé pendant une demi-heure. J'ai donné des bons points à l'oncle et au neveu.

J'aspire à revoir le printemps ; les obligations du monde auront cessé, la campagne viendra encore à notre secours. Là, j'appartiens tout entière à mes enfants, je peux suivre les progrès de leur âme, de leur intelligence.

Quelques années ont modifié mes goûts; je n'aime plus le monde; je voudrais toujours être chez moi. Les visites prennent un temps considérable, qu'on les reçoive ou qu'on les rende. Je me plais dans mon intérieur : les soins que nécessitent les changements de saison me charment. Mettre l'ordre partout, prévoir ce qu'il faudra à mon mari, à mes enfants, m'est une occupation délicieuse.

Le printemps s'annonce : il faut de nouvelles robes à Yvonnette, d'autres vêtements à Auguste et à Henri. Ces chères petites plantes ont singulièrement poussé depuis six mois. Je calcule tout ce qu'il faut à des parents pour élever leurs enfants, et je rends grâce à Dieu de nous avoir mis dans la position où nous sommes. Que ne doit pas souffrir une pauvre mère, lorsqu'elle ne peut pourvoir à ces milles choses nécessaires à la santé de ses enfants, et à la dignité de sa condition? Il y a des moments où je me trouve trop heureuse. Je suis quelquefois intimidée devant certaines femmes. — Je connais des ménages où les ressources sont si *justes*, que le moindre excès dans la dépense amène un déficit.

Ces pensées me retiennent dans mille occasions. Alphonse lève bien un peu les épaules, lorsque je lui fais part de mes scrupules; mais une femme

sait toujours bien quand son mari lui donne raison.

Que la mesure est donc difficile à garder ! N'être ni prodigue, ni avare !... c'est une étude de tous les jours.

Yvonne a commencé la musique. Hier, je lui ai donné sa première leçon. Si ma fille a des dispositions, elle continuera ; autrement, j'y renoncerai. Je ne veux pas faire d'elle une virtuose ; ce talent doit être le charme de la famille, une distraction personnelle ; je ne rechercherai pas pour ma fille les succès du monde. C'est absolument décidé.

L'étude des langues me plaît beaucoup. Yvonne fait de rapides progrès dans l'anglais.

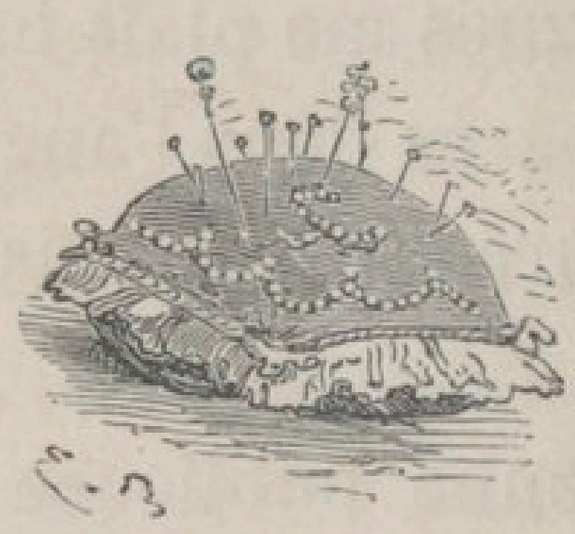
Je suis très-heureuse que miss Catherine soit parmi nous.

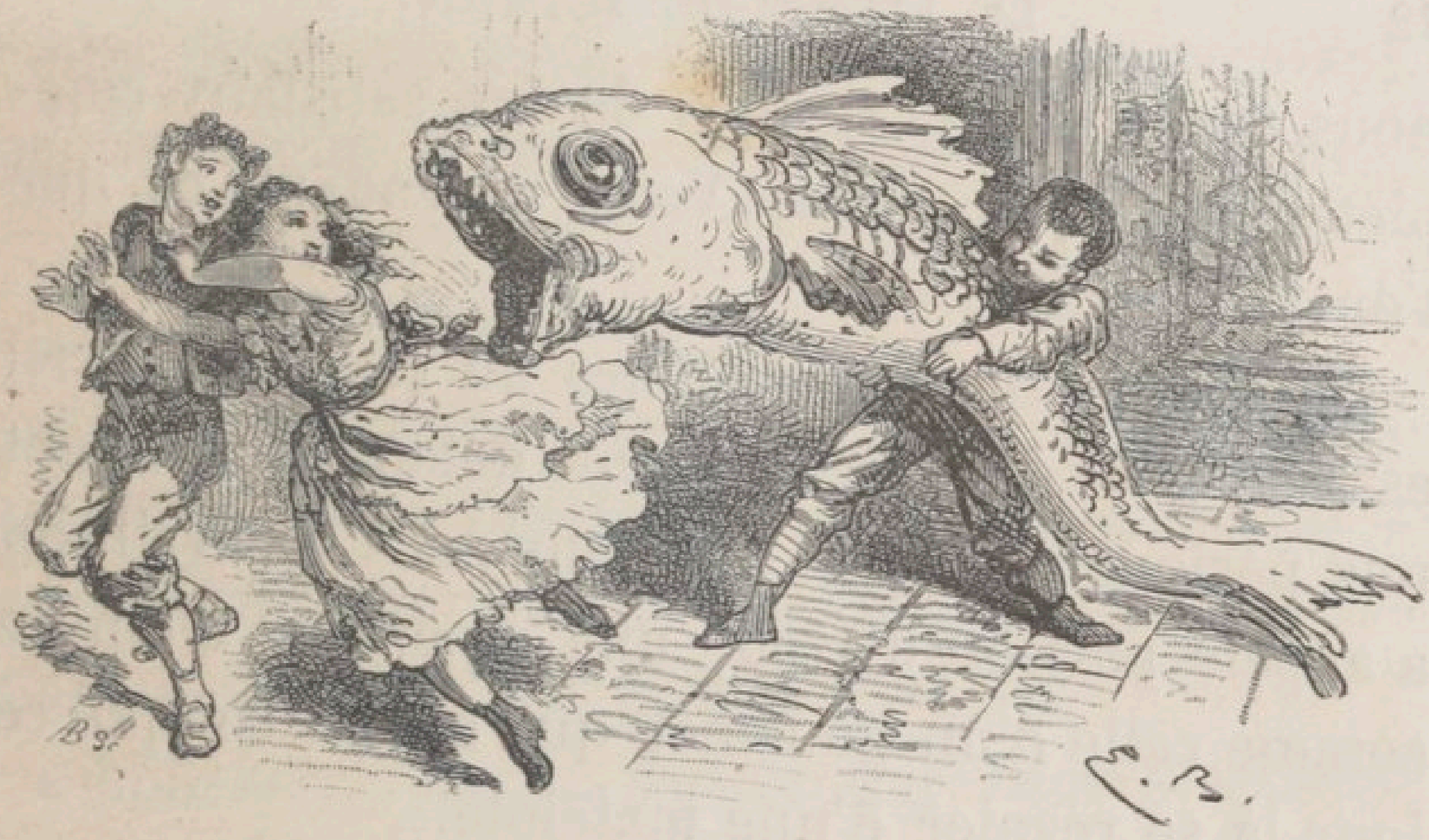
C'est une personne oublieuse d'elle-même, et toute à ses devoirs. Elle est simple et accepte franchement sa position. Quel respect ne nous inspire-t-elle pas? Toujours levée la première ; renonçant à sa volonté pour accepter la mienne. Pas d'impatience ! pas de regrets apparents !

Miss Catherine est discrète, dévouée, prête à tout ce qu'on désire d'elle.

Aussi comme je m'applique à la rendre heureuse! Je veux qu'elle ait sa part de toutes nos distractions; mais je lui réserve aussi des moments de solitude où elle recouvre sa liberté. Elle peut y croire, lorsqu'elle est dans sa jolie chambre, écrivant à sa mère, ou lisant Shakespeare. Mes enfants l'aiment et la considèrent.

Yvonne a commencé une affreuse pelote brodée en perles, qu'elle lui offrira le jour de sa fête. Je laisse ma fille prendre de la peine : ce don sera apprécié.





CHAPITRE IX

LE POISSON D'AVRIL

Auguste est très-occupé du poisson d'avril; il veut en faire manger à tout le monde, et prétend qu'il échappera aux piéges des autres. Yvonne ne goûte pas cette sorte de plaisanterie; elle n'y voit qu'un mensonge, et son amour de la vérité s'en offense. Je l'ai rassurée en lui disant que l'usage avait consacré depuis longtemps cette plaisanterie, que les personnes les plus graves s'y prêtent.

Les enfants ont voulu en connaître l'origine, et

nous avons été incapables de les satisfaire complétement à ce sujet. Voici cependant ce que l'oncle a raconté.

On dit qu'une des origines du poisson d'avril est celle-ci : La pêche étant défendue pendant une période de temps qui commence en avril, on a appelé poisson d'avril, une espérance trompée comme celle d'un gourmet qui aurait compté ce jour-là se régaler d'une matelote.

Un prince de Lorraine s'étant échappé, en traversant la rivière, du château de Nancy où il était retenu prisonnier, on dit que les soldats avaient gardé un poisson d'avril.

Miss Catherine se fit encore mieux comprendre d'Yvonne et de ses frères en nous racontant qu'en Angleterre on avait annoncé pour le 31 mars une grande exposition d'ânes dans une salle d'agriculture. Des curieux et des acheteurs accoururent en foule, et cherchèrent les ânes sans pouvoir en trouver un seul : c'était un poisson d'avril, tout le monde rit et s'en alla.

Grand-père acheva de réconcilier Yvonne avec cet usage, en lui racontant l'histoire arrivée dans sa jeunesse à l'un de ses amis.

Un jeune avocat du département de l'Isère avait déjà plaidé une fois avec succès ; l'affaire était importante, elle avait eu du retentissement dans le pays. Le jeune homme attendait les clients

depuis quelques mois, et les clients ne venaient pas. Un matin, il reçut une lettre ainsi conçue :

« Monsieur l'*avocas*,

« Ayant eu connaissance que vous avez fait acquitter M. Jean Deschamps, qui est le cousin à mon épouse par alliance, je viens vous prier de m'aider pour un petit procès que j'ai.

« Monsieur l'*avocas*, sachez que je suis artiste. J'ai exercé cet hiver en ville, dans un établissement situé quai Napoléon, très-bien fréquenté ; j'ai exercé devant les messieurs et les dames de la plus haute société d'ici. Encouragé par le succès, je suis allé exercer à Voiron dans la cour de la grande maison du milieu de la place. La foule arriva pour voir la représentation du grand drame des *Amours d'Arlequin et de Colombine*. Les spectateurs étaient dans l'étonnement, dans le ravissement. Mais voilà-t-il pas, monsieur l'*avocas*, qu'au moment où Colombine disait à Arlequin : « Je t'aime, » un gros chien d'un homme qui regardait s'est lancé sur mon théâtre, en aboyant très-fort, et le malheureux y a fait un gros trou ; il s'est jeté sur mon Arlequin, sur ma Colombine, qui étaient en bois d'Allemagne, d'où je les ai tirés, joliment sculptés. Le misérable assassin s'est *ensauvé* emportant dans sa gueule les jambes d'Arlequin et la tête de Colombine, dont je n'ai

plus retrouvé par terre qu'un œil d'émail ! Dans sa fuite précipitée, le chien du gros homme renversa les lampes, et l'huile s'en alla sur mon théâtre et les autres pièces qui sont toutes gâtées.

« Vous comprenez, monsieur l'*avocas*, que j'ai fait du tapage. Je me suis rendu chez le juge de paix qui n'a pas seulement essayé de l'affaire. Alors, moi, j'en appelle au tribunal. Votre réputation qui court le pays, monsieur l'*avocas*, fait que je vous choisis pour plaider ma cause. Oui, il faut qu'Arlequin et Colombine reparaissent. En plaidant ma cause, monsieur l'*avocas*, vous plaiderez la joie et le plaisir des populations. Ah ! monsieur, que la terre serait triste, s'il n'y avait plus de marionnettes !

« Mais voici, monsieur l'*avocas*, je ne suis pas en fonds pour l'instant, vu que, n'ayant pas représenté depuis cette terrible affaire, j'ai dépensé mes avances. Il faudra donc, monsieur, que vous ayez la complaisance d'attendre un peu. Mais je vous promets, monsieur l'*avocas*, que les jambes d'Arlequin étant remises en place, et l'œil de Colombine rentré dans sa tête, la première représentation sera à votre bénéfice. Vous et votre honorable famille pourrez y assister gratis.

« Dans l'espérance, monsieur l'*avocas*, que vous plaiderez bien pour moi, je vous embrasse bien

sincèrement, et je vous prie de croire que je serai pour la vie votre obligé éternel.

« LIVAR ANTOINE. »

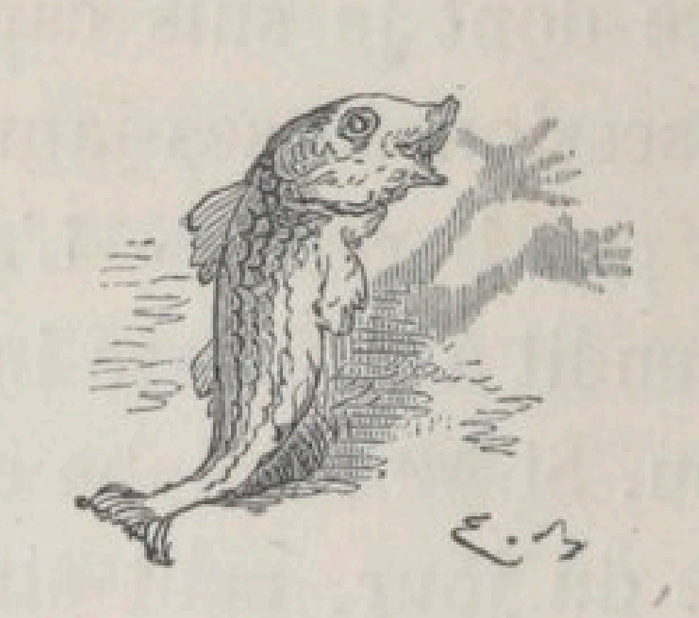
Le jeune avocat lut ce mot de Livar sans remarquer qu'en le décomposant on trouvait le mot avril. Il mit gravement la lettre dans son portefeuille, s'enferma dans son cabinet, réfléchit à l'affaire, et découvrit une foule de raisons morales et heureuses qui pouvaient fournir matière à un plaidoyer piquant et original. Il finit même par s'attendrir : « Pauvre homme! cet Arlequin et cette Colombine, venus d'Allemagne, n'est-ce pas son trésor, à lui? »

« Peut-être a-t-il réduit sa nourriture au strict nécessaire pour acheter ces deux personnages! Et n'a-t-il pas raison? Par la présence d'Arlequin et de Colombine le village prend un air de fête. Est-il juste que des ouvriers, des femmes, des enfants soient privés de simples distractions, tandis que nous allons à de somptueux théâtres? Ah! brave Livar! Oui, je plaiderai pour lui avec toute l'éloquence dont je suis capable. Arlequin rentrera en possession de ses jambes, et Colombine ne restera pas borgne. » L'avocat prit son chapeau et se rendit à l'adresse indiquée; là, Livar était inconnu. Si Me Adolphe eût eu présente à l'esprit la date du jour, peut-être se fût-il dé-

fié, mais il poursuivit ses recherches, et en vain. De retour chez lui, il raconta l'affaire : aussitôt les éclats de rire de sa sœur et de son frère (auteurs du poisson), firent briller la lumière à ses yeux. Loin d'en vouloir aux espiègles, il les félicita et rit avec eux. Il poussa la bonhomie jusqu'à raconter les plans sérieux qu'il avait déjà esquissés pour assurer le succès de son plaidoyer.

Cependant monsieur l'*avocas* ne voulut point être le seul à goûter d'un si beau poisson. Il courut chez un de ses amis et lui passa l'affaire Livar. L'ami l'accepta avec empressement, se mit en campagne, et, après deux heures d'infructueuses démarches, il ouvrit par hasard son carnet, et se frappa le front en lisant : Pâques, 1er avril. Sans perdre un instant, car la journée s'avançait, il chercha une autre dupe, la trouva sans peine, et rentra chez lui.

La ville entière rit beaucoup de l'aventure, et le jeune barreau se tint sur ses gardes l'année suivante.



CHAPITRE X

LE PRINTEMPS

Comme le temps passe! Nos jardins de Paris ont repris leurs frais ombrages; le merle siffle dès le point du jour; bientôt il faudra partir pour la campagne.

A peine une maîtresse de maison a-t-elle pris ses quartiers d'hiver, qu'elle songe au soleil de mai. Je ne m'habitue pas aux changements de saison; c'est toujours une merveille pour moi, mais comme notre humeur s'y assimile bien! Yvonne et ses frères revoient avec autant de plai-

sir le marchand de marrons que la prairie et les boutons d'or.

Et moi, grave mère de famille, je vais enlever à mes enfants et à ma maison leurs vêtements d'hiver avec le même plaisir que je les leur ai donnés.

Saint-Meury. Le souvenir des Tuileries et du Jardin d'acclimatation est absolument effacé. Yvonne, Henri et Auguste ont été transportés de joie à la vue de tout ce qu'ils avaient quitté. Les arbres sont en fleurs, le parc est dans toute sa beauté; la rivière coule à pleins bords, les troupeaux sont dans la montagne : tout est beau, tout est bonheur, pour nos enfants bien-aimés. Et nous aussi, nous sommes contents. Ce calme est favorable à l'âme; le chant du laboureur et du pâtre ne lui nuisent pas; ces mille bruits répandus dans l'air ne troublent pas le silence.

Miss Catherine subit cette heureuse influence. Ici il n'y a point d'étrangers qui lui rappellent sa dépendance d'un regard ou d'un mot. Nous-mêmes sentons mieux le prix de sa présence, de son dévouement, de son affection. Son bonheur complète le nôtre.

Si Auguste était difficile à maintenir à Paris, c'est bien autre chose ici : il commence maintenant à se rendre compte de ce qu'il voit : le la-

bourage, le moulin, le bateau. Un monde merveilleux lui apparaît. Il a des amis partout. Chacun s'empresse de répondre à ses questions. Il ne sait point encore lire, mais il commence à aimer les histoires, et Yvonne réussit à le captiver par la lecture de Robinson, à tel point que nous devons nous tenir sur nos gardes pour qu'il ne s'enfuie pas dans la montagne, à défaut d'île déserte. Ce qui me rassure, c'est qu'il n'est pas indifférent à la cloche du dîner. Je ne le crois pourtant pas gourmand. Quoique, en général, tout le monde se prête à la gourmandise des enfants, je constate avec un sentiment de fierté, et en passant, que les miens n'ont point ce vilain défaut. Nous ne l'avons du reste point stimulé par ces punitions qui consistent à donner ou à refuser à un enfant ce qu'il préfère; mais nous les habituons à la sobriété par notre exemple, et nous favorisons leur libéralité envers les petits paysans.

Cette arrivée à la campagne a rendu moins sensible à nos enfants le départ de mon frère qui ne pouvait nous y accompagner; mais moi, combien je regrette sa présence!...

Miss Catherine possède un genre d'instruction que j'apprécie particulièrement : à la promenade.

tout ce qui passe sous ses yeux lui fournit une leçon toute naturelle ; elle répond aux questions sans prétention, sans pédanterie, et sait ajouter l'intérêt à ses réponses. Ces leçons ambulantes plaisent beaucoup à Yvonne ; Auguste lui-même y prend goût, elles apaisent sa vivacité.

Si les merveilles de la nature charment les yeux de l'enfant, elles parlent aussi à son cœur : ces montagnes, ces prairies, ces ruisseaux, ces fleurs, c'est Dieu qui a créé tout cela pour nous. Quelle ingratitude serait la nôtre, si nous n'aimions pas un Dieu si bon !

Rien de plus aimable et de plus touchant que l'admiration et les naïves réflexions de ces chers petits.

Un orage terrible a éclaté dans nos montagnes. Yvonne était tremblante auprès de moi ; Auguste voulait voir le tonnerre, ce n'est pas sans peine que nous l'avons retenu à la maison ; Henri, plus calme que sa sœur, n'a cependant pas montré la même témérité que son frère ; toutefois j'aime l'audace de mon jeune fils. J'y vois le germe du courage vrai qui doit être la première qualité de l'homme, le protecteur de la femme.

Yvonne m'a demandé une explication sur le tonnerre ; j'étais fort embarrassée pour mettre ma réponse à la portée de ma fille, lorsque Au-

guste est venu à mon secours : « Nous sommes encore trop petits, a-t-il dit, pour comprendre cela. »

La pluie cessa bientôt, Henri et Auguste qui ont des sabots voulurent aller voir les caisses d'orangers renversées, les flaques d'eau, et surtout marcher dans la boue.

Yvonne, plus réservée, se contenta de regarder par la fenêtre, de respirer l'air embaumé et rafraîchi.

J'arrive insensiblement à des considérations plus sérieuses; l'horizon s'élargit, je distingue clairement les défauts de mes enfants. La comtesse Caroline a raison : il en coûte à une mère de convenir même avec elle-même que ses enfants ne sont pas parfaits. On a beau se faire illusion, dire que de l'excès d'un défaut naît souvent une qualité, la vérité parle trop haut pour ne pas être entendue.

Si nous n'y prenons garde, Yvonne sera susceptible, c'est la marque d'un bon cœur, peut-être ; mais c'est assurément l'effet de l'amour-propre, l'absence de générosité.

Ce qui m'effraye le plus, je l'avoue, dans cette fâcheuse disposition de mon Yvonne, c'est que l'expérience prouve combien les personnes susceptibles sont malheureuses. Pour elles, les mécomptes et les déceptions se succèdent toute la

vie, les choses les plus simples se compliquent et prennent des couleurs fausses. Une personne susceptible voit tout à la loupe. Or, le caractère supporte aussi difficilement cette épreuve que le visage humain.

Tous mes efforts vont tendre désormais à corriger ma chère enfant d'un défaut qui me semble, quoi qu'on en dise, si peu en harmonie avec la bonté naturelle de son cœur.

La bonté! combien j'admire cette vertu, et que je suis heureuse de la voir briller dans ma fille! Yvonne sent la joie et la peine des autres. Avec quel empressement elle vient solliciter une aumône pour ceux qui lui tendent la main! Elle est toujours disposée à obliger. Dès sa plus tendre enfance, on la rendait heureuse en lui demandant un service. Les gens de la maison lui reconnaissent tous cette aimable qualité: ils font sa réputation. Suzanne m'a avoué que l'exemple de ma petite fille lui fait souvent rengaîner bien des impatiences et des malices.

Je vois avec plaisir que ma douce Yvonnette aime encore sa poupée.

On l'a dit: « Qu'y a-t-il de plus vrai, de plus innocent, de plus aimable que ce délicieux petit personnage qui nous a précédés dans les bras de nos mères; ce *trompe-cœur* où s'exerce la vocation

Henri et Auguste qui avaient des sabots. (Page 81.)

de mère de famille! Premier enfant, sur qui l'on apprend à soigner, à porter, à habiller, à aimer ceux qu'on *doit aimer un jour!* habiletés de ménage, habitudes laborieuses, adresses maternelles s'éveillent dans le cœur de la petite fille à l'entour de cette chère tête de carton. Oui, la poupée est un commencement d'enfant; la tendresse de sa maîtresse est un premier rayon d'amour maternel: une poupée! plus qu'un chien ou un oiseau! on leur dit à peine quelques mots; avec elle, on cause; elle est de la famille, elle fait partie des intérieurs. »

C'est en réalité ce que je vois dans la tendresse d'Yvonne pour Frisette; elle lui prodigue les soins qu'elle m'a vue donner à son frère; elle prend l'habitude de l'ordre, le goût du travail, et se plaît à dire: « *Moi seule, j'habille ma fille.* » Heureuse mère, qui ne connaît d'autres chagrins que ceux qu'elle efface à son gré!

Je suis préoccupée de ma mère. Elle n'a plus cette activité qui nous faisait illusion sur son âge; les enfants la fatiguent; ce symptôme m'effraye. Personne ne partage mes appréhensions.

CHAPITRE XI

LA MORT D'UNE MÈRE

Mes inquiétudes ne se sont que trop tôt réalisées. Je suis en deuil pour la première fois! Ma bonne mère n'est plus là! La résignation de mon père me touche autant que ses larmes. Il me regarde et semble dire : « Je la suivrai bientôt, ma pauvre enfant, aie courage! »

Quel vide s'est fait dans mon cœur et dans la maison! La vieillesse n'est pas dénuée de charmes. Elle possède des qualités différentes de

celles de la jeunesse ; elles sont moins brillantes, mais non moins précieuses.

La tendresse de mes enfants ne suppléera pas à celle de cette mère dont la vie a été un dévouement continuel. Bonne maman savait tout, bonne maman avait de tout. Elle aplanissait les plus grandes difficultés comme par enchantement. Un prestige était attaché à ce nom de bonne maman qu'elle justifiait si bien. Nos domestiques eux-mêmes disaient madame Bonne-Maman : ajoutant ainsi l'affection au respect.

Si ma bonne et excellente mère fût morte à Paris, ses obsèques eussent eu certainement plus de solennité ; toutefois je ne regrette ni la foule indifférente ni la pompe qui accompagnent d'ordinaire les riches au tombeau. Tous les paysans sont descendus de la montagne ; les travaux les plus urgents ont été suspendus pendant la matinée. Notre petite église était remplie, je me sentais entourée de braves gens qui regrettaient ma mère et qui priaient pour elle.

Chère et bien-aimée mère, repose en paix dans cet humble et paisible cimetière du village ! la vue de ton tombeau rappellera aux braves gens du pays les vertus que tu leur as fait aimer.

Les enfants éloignés de la maison avec miss Ca-

therine pendant les derniers jours sont revenus en habits de deuil.

Yvonne s'est jetée tout en pleurs dans mes bras : « Maman ! maman ! je n'avais jamais pensé que vous mourriez. Auguste m'a dit que ce serait dans bien longtemps !... »

J'ai confirmé la promesse d'Auguste pour calmer ma chère petite fille.

« Nous serons grands, ajouta Auguste, et nous pleurerons tout bas comme maman et mon oncle. »

Les questions ont succédé aux pleurs. Auguste a voulu savoir pourquoi nous étions tous habillés de noir.

« Parce que, cher enfant, le noir est le signe de la tristesse dont la mort remplit notre cœur. »

« Oui, a-t-il ajouté, quand le ciel est noir, il n'y a pas de soleil. »

La mort de cette bien-aimée grand'mère a fait une impression sur ma fille ; dès que nous sommes seules, elle me questionne : « Pendant combien de temps aurez-vous du chagrin, maman?

— Toujours, mon enfant. »

Cette réponse l'a surprise et effrayée. Elle a

craint de me voir toujours aussi triste. J'ai ajouté : « Mes regrets seront toujours les mêmes, ma chérie ; mais Dieu ne veut pas qu'une maman se laisse aller à sa douleur ; ce serait trop triste pour ses enfants. Il me rendra le courage, et je reprendrai peu à peu mes occupations, nous retournerons à Paris, et l'année prochaine nous reviendrons ici et nous ferons encore des parties dans la forêt.

— Et vous rirez, maman?

— Oui, ma petite fille.

— Et nous mettrons nos jolies robes de toutes les couleurs?

— Le temps pendant lequel le respect nous fait un devoir de porter le deuil étant passé, nous reprendrons nos toilettes ordinaires. »

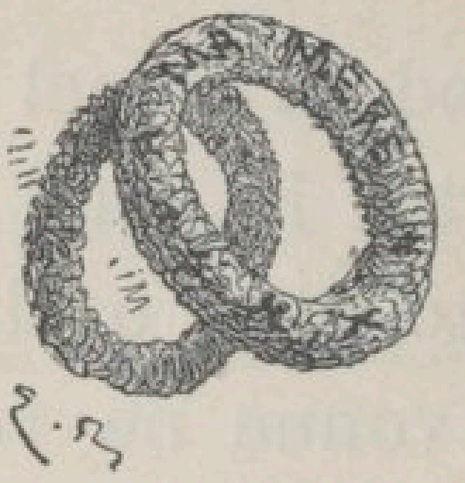
J'espérais qu'Yvonne ne reviendrait plus sur ce triste sujet : mais ce matin, voyant malgré mon sourire que j'avais encore pleuré, elle s'assit sur mes genoux, et, m'entourant de ses bras, elle me dit d'un ton de reproche : « Vous avez pleuré, maman ! Pourtant, lorsque nous sommes revenus et que nous pleurions de ne plus trouver bonne maman, vous nous avez dit que nous la verrions au ciel. C'était donc seulement pour nous consoler ?

— Je vous ai dit la vérité, mes enfants.

— Eh bien ! alors, puisque c'est sûr que nous

reverrons grand'mère, il ne faut plus avoir du chagrin. »

Cet acte de foi sorti d'une bouche enfantine m'a aidée à reprendre courage.



CHAPITRE XII

QUINZE MOIS PLUS TARD

La mort dérange tout ; elle bouleverse les pensées et les choses. Quinze mois se sont écoulés depuis que j'ai fermé les yeux à ma mère !... et c'est seulement aujourd'hui que je reprends mon journal. Qui pourrait s'en étonner !...

Mon frère, l'oncle chéri, n'ira plus courir le monde ; il se marie et va s'établir en Bourgogne dans une terre de mon père. Cet heureux événement auquel j'ai contribué va changer notre vie de famille. Bon papa nous quitte pour suivre le

jeune ménage : le Dauphiné ne lui a jamais très-bien convenu, la ville ne lui offre plus d'intérêt, et je devine qu'il souhaite de mourir dans le vieux château où il est né.

Cette séparation est douloureuse. Mes enfants ne la comprennent pas. Ils me voient triste, ils sont tristes. Toutefois, l'espérance d'aller voir grand-père en Bourgogne adoucit leur chagrin. Heureux âge !

Nous songeons à envoyer Henri au collége le prochain mois d'octobre ; nous sommes convenus, Alphonse et moi, d'être peu exigeants d'ici là pour le travail, et de donner tous nos soins à son caractère et au développement de sa santé.

Ma belle-sœur m'annonce qu'elle vient avec ses enfants passer trois semaines avec nous. Cette nouvelle ne m'a pas fait plaisir. J'espère qu'Alphonse ne s'en est pas aperçu. Ma belle-sœur est une aimable personne, ses fils de gentils enfants, et Constance une bonne petite fille. N'importe, le charme de notre intimité sera rompu. Miss Catherine et moi n'aurons plus de repos....

La maison n'a déjà plus la même physionomie. Ma belle-sœur ne s'inquiète de rien, je m'inquiète

de tout : première cause de trouble entre nous. Je m'applique à être aimable pour la sœur de mon mari, et je ne le suis qu'imparfaitement. Ces quatre garçons font un tapage affreux. Constance a deux ans de plus qu'Yvonne; elle la domine complétement. Ceci du moins me plaît. L'entêtement, l'opiniâtreté de Constance assouplit le caractère d'Yvonne. J'ai cependant voulu essayer de faire comprendre à ma belle-sœur les dangereuses conséquences de cette humeur impérieuse; elle a souri : « Tout s'arrange, » m'a-t-elle répondu.

Minuit. Il ne faut plus en douter, les pressentiments des mères sont toujours vrais : un accident terrible est arrivé ce matin. Aux cris de joie a succédé un cri de douleur parti de la grande avenue. Je l'ai entendu.... j'étais presque en même temps sur les lieux.

Auguste était sur l'escarpolette, les trois garçons ont tiré la corde en sens divers, l'enfant a été lancé jusque sur le talus qui descend à la prairie. — J'ai cru mon fils mort; il est grièvement blessé !.... peut-être estropié pour toujours ! Quel trouble dans la maison ! Alphonse était sorti avec son beau-frère ; miss Catherine pâle et tremblante essayait en vain de donner du secours; Yvonne criait : Il est mort! il est mort!... Pen-

dant qu'on transportait mon pauvre enfant presque évanoui, notre brave Pierre, sans en avoir reçu l'ordre, montait à cheval pour chercher médecin et chirurgien.

Ma belle-sœur pleurait; Suzanne et moi étions seules capables d'agir.

Le trouble qu'apporte une tempête dans l'atmosphère n'est pas plus terrible que celui d'une famille heureuse et paisible où survient une maladie, un accident. La maison était bouleversée et nos cœurs aussi.

Alphonse et son beau-frère étant arrivés, me rassurèrent un peu. J'avais tant besoin d'espérer que je crus à leurs paroles. La visite du médecin dissipa nos illusions : mon fils bien-aimé a fait une chute très-grave et il peut rester boiteux ou tout au moins malade pendant plusieurs années ! Et j'ai la force d'écrire cette sentence de douleur! Mon petit Auguste, que tu m'es cher! pour la première fois, je sens une préférence naître dans mon cœur. Tu seras l'objet de tous mes soins, de tout mon amour. A toi ma vie! je serai toujours là, près de ce petit lit sur lequel tu vas être cloué pendant un temps dont on ignore la durée. Oh! je trouverai bien le moyen de calmer tes souffrances, de te distraire; je serai ta mère, et je serai un enfant comme toi. Nous souffrirons ensemble, nous jouerons ensemble ! Mon Dieu, ce

n'est pas maintenant que vous vous éloignerez de moi ; vous avez toujours pitié des mères !

L'accident a été raconté de cent manières différentes. Nous accusions les enfants de ma belle-sœur de l'avoir causé, car jamais rien de fâcheux n'avait troublé jusqu'ici les récréations d'Yvonne et de ses frères.

Henri, dont les larmes ne tarissaient pas, est venu nous trouver ce matin, et nous a avoué qu'il croit être le coupable : « J'ai donné un élan à la corde en même temps que mes cousins, mais dans une autre direction, et c'est bien sûr cela qui a fait tomber mon pauvre frère. »

Les explications d'Henri ne nous semblent que trop vraies, mais nous feindrons toujours de ne point y ajouter une foi entière. Le cher enfant éprouve un chagrin si vif et si profond que nous devons au contraire chercher à lui persuader que le malheur ne peut lui être attribué.

Nous avons veillé jusqu'à deux heures du matin. Cet accident est une phase nouvelle dans notre vie, qui s'était écoulée jusqu'ici sans trop de nuages. J'ai déclaré à Alphonse que j'en avais fini avec les obligations du monde. Je veux profiter de la liberté que me donne la fortune pour vivre selon le besoin de mon cœur.

Mon mari s'y attendait : pourrions-nous ne pas être d'accord en ce moment, l'ayant été aux jours heureux ? Lui aussi, il veut une part de dévouement : il sera le précepteur de son fils.

Le cœur de l'homme a tellement besoin d'espérer que nous avons fini par nous persuader que la vie d'Auguste, arrangée comme nous l'entendons, serait non-seulement supportable, mais susceptible de lui apporter quelques rayons de bonheur.

Henri sera conduit au collége par son père; nous resterons ici le plus longtemps possible. Mon fils y reçoit de bons soins, la saison est belle et le cher malade a mille distractions que ne lui donnerait point la ville.

Ma belle-sœur nous a quittés ; nos adieux ont été sincèrement affectueux ; ce malheur a resserré nos liens; les enfants, malgré leur étourderie, ont montré un bon cœur, et Constance elle-même s'est oubliée pour s'occuper de son petit cousin.

Yvonne a transporté sa poupée avec le ménage et le mobilier dans la chambre de son frère ; la cage des oiseaux est placée de façon à ce que Auguste puisse les voir. Elle a réuni sur une table tout ce qu'il aime. Yvonne accourt dès qu'elle a fini ses leçons. Nous sommes obligés d'user d'autorité pour l'envoyer à la promenade.

Elle s'est soumise, bien entendu, mais elle a trouvé le moyen de s'occuper de son frère, lorsqu'elle est loin de lui. La bonne petite rentre chaque jour avec des bêtes et de jolis cailloux ramassés dans le ruisseau. Quand elle paraît ainsi chargée, un rayon de joie passe sur le visage d'Auguste. Après l'examen des trésors, suit la narration des incidents de la promenade. Yvonne a rencontré le petit fermier et le troupeau; le berger a joué de la cornemuse, il a demandé de tes nouvelles, il a dit en levant son gros bâton en l'air :

« Monsieur Auguste guérira! tout s'arrange avec le temps. »

Ma fille est aimable : oui, aimable; il n'est pas nécessaire d'avoir vingt ans pour posséder cette qualité qui tient plus du cœur que de l'esprit. Il y a des enfants aimables, mon Yvonne est certainement du nombre. Elle nous sera d'un secours précieux pendant les tristes jours qui vont s'écouler.

Un mois est passé. La maison est organisée de manière à ce qu'Auguste soit au milieu de nous. Il souffre peu, quoique réduit à une immobilité constante. Je le dis avec un sentiment d'horreur : l'habitude de cette vie nouvelle s'établit pour le malade et pour ceux qui l'entourent. Je constate

la puissance de l'habitude, et je comprends mieux que jamais l'influence que celle du travail peut avoir.

L'accident arrivé à mon pauvre Auguste a développé la tendresse fraternelle. Henri n'est pas moins généreux, moins attentif qu'Yvonne. J'observe avec émotion la conduite de mon fils : il passerait volontiers toutes ses récréations près d'Auguste ; il n'est nulle part aussi heureux que sur sa petite chaise, imaginant mille jeux, étudiant les désirs de son frère, et les satisfaisant avec un art et une délicatesse au-dessus de son âge.

Cependant Alphonse pense qu'il peut y avoir un certain danger à développer la sensibilité de notre Henri, et nous n'attendrons pas notre retour à Paris pour le conduire au collége ; son père l'y mènera dès les premiers jours d'octobre.

La séparation des deux frères a été touchante ; nous comprenons mieux encore combien elle était nécessaire.

L'union qui existe entre nos enfants est une de nos plus grandes joies : jamais de querelles sérieuses, point de jalousies. Yvonne est aimée

« Monsieur Auguste guérira ! » (Page 97.)

et protégée par ses deux frères; là est tout un avenir de bonheur!

Alphonse est de retour; il est triste, je le vois, malgré tout le soin qu'il met à me le cacher. Il est souvent près d'Auguste, lui lit et lui raconte des histoires. Nous sommes encombrés de livres roses et bleus. Le père songe à cultiver les dispositions de son fils, sans s'inquiéter de procéder avec ordre.

Nous faisons chaque jour tous ensemble la prière auprès du lit de notre enfant.

Ce matin, lorsque j'ai été seule avec lui, il m'a dit: « Mère, je ne suis pas trop malheureux..., je guérirai, n'est-ce pas?... »

Chaque fois que mon fils m'adresse cette question, je lui réponds affirmativement. Ce n'est pas seulement pour l'encourager, je ne puis renoncer à un si doux espoir. Je suis toujours émue de cette confiance d'enfant; à quoi n'engage-t-elle pas la mère? La vérité doit toujours être sur ses lèvres, car ce qu'elle dit à ce cher petit ignorant se grave profondément dans son cœur.

Il m'a dit encore : « Comme vous m'aimez, maman! Mais si je reste boiteux, si je ne peux rien faire comme Henri?...

— Je t'aimerai encore davantage. Les mères aiment également leurs enfants, mais celui qui

est malade, qui a le plus besoin d'elle, devient tout de suite l'objet de sa préférence.

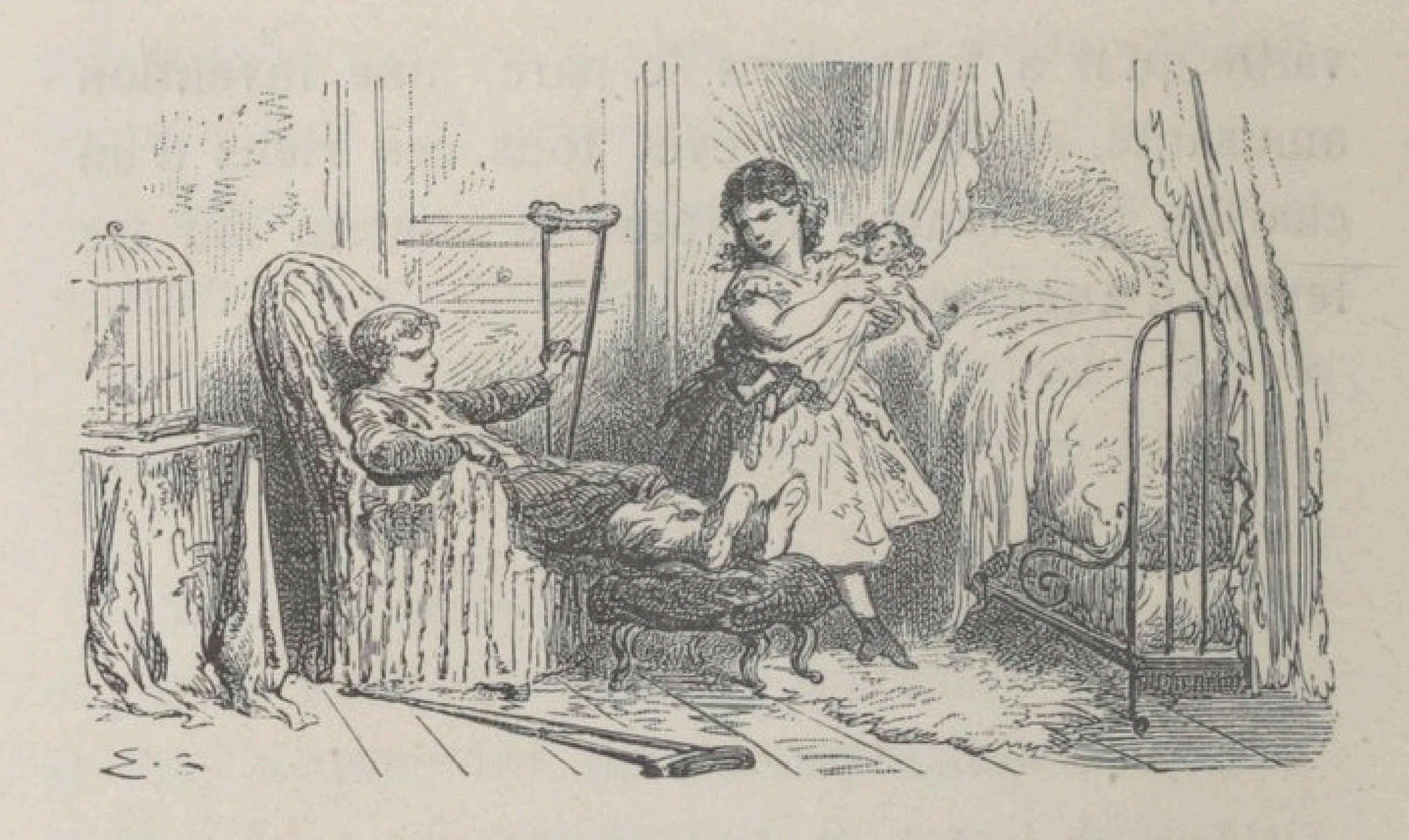
— O mère, il faut aimer aussi Yvonne et Henri, ils sont si bons et si gentils!

— Sois tranquille, mon cher enfant, il y a place pour vous tous dans mon cœur. »

Il faudra bientôt partir. Nous sommes préoccupés de la manière dont s'effectuera le voyage. Il est, à tous les titres, impossible de passer l'hiver dans nos montagnes. Ce serait dangereux pour Auguste, et notre écolier a aussi besoin de nous.

Je parlais à mon mari de cette nouvelle difficulté, lorsque François est venu mettre sous nos yeux une espèce de litière de son invention, qui peut être portée sur les épaules de quatre hommes, pour descendre la montagne sans que le malade en soit incommodé. Le dévouement d'un serviteur est une des plus douces choses de la vie. Il ne dépend pas toujours de nous de l'obtenir. C'est un cœur qui se donne volontairement. Notre bon François a toujours ajouté à sa tâche, suivant la nécessité. Les jeux de nos enfants ont été les siens. J'ai vu des larmes dans ses yeux le jour du funeste accident. Il a sa part d'action pour soutenir le moral de mon fils : c'est une nouvelle qu'il raconte, une trou-

vaille qu'il a faite dans le parc, une invention amusante, et le cœur revêt tous ces riens d'un charme qui amène toujours le sourire sur les lèvres d'Auguste.



CHAPITRE XIII

LE RETOUR

18 *novembre*. Le voyage s'est effectué sans trop de fatigue.

Quel intérêt inspire la souffrance d'un enfant! Nous avons été partout l'objet d'une sympathie sincère. Il est si charmant, mon petit Auguste! Ses beaux yeux noirs pleins de douceur, sa tête bien faite ornée d'une chevelure blonde et souple..., et son infirmité!... Tout cela parle bien haut. Que de fois j'ai recueilli ces mots : pauvre

enfant! pauvre mère! J'étais tentée de remercier ceux qui ne nous séparaient pas.

Nous voici installés à Paris. Nos amis sont accourus; ma plaie s'est rouverte de nouveau. Je préférerais notre solitude, si le séjour de la ville pendant l'hiver ne devait procurer des distractions à mon cher Auguste.

A notre première visite au collége, Henri a fondu en larmes en se jetant dans nos bras. La pensée de son frère était pour beaucoup dans cette émotion. Je lui ai recommandé d'être bien calme, lorsqu'il viendra à la maison.

« Soyez tranquille; je ne veux que faire plaisir à mon petit frère, et il en sera toujours ainsi; je serai son plus grand ami. Lorsqu'un devoir m'ennuie, je me dis : « Auguste serait bien content d'être en classe, de s'instruire, au lieu d'être étendu sur un lit. » Oh! quand je serai grand.... je ne le quitterai jamais. »

Alphonse ne me permet de consoler Henri que dans une certaine mesure : il est certain que les souffrances d'Auguste sont dues à l'étourderie de son frère. Ce malheur sera la cause d'une amitié sérieuse entre nos deux fils; à cette espérance, mon cœur se réjouit dans sa tristesse. Aimez-vous, mes chéris! votre tendresse nous

console; elle fortifie notre courage, elle rend la paix à notre âme.

Pendant le premier mois de notre séjour à Paris, j'ai reçu beaucoup de visites; je me suis excusée de n'en point rendre. On m'a témoigné d'abord de l'indulgence et de la compassion. Mais, lorsque ma résolution de me consacrer entièrement à mon fils infirme a été connue, tous les visages ont changé et peu à peu on m'a délaissée. Il y a, dit-on, de l'exagération dans ma conduite; l'infirmité d'Auguste peut durer des années, si ce n'est toujours; mon mari devrait m'empêcher de rompre ainsi avec le monde; je suis trop jeune encore pour prendre un parti semblable.

Cette circonstance m'apprend à connaître nos véritables amis. Ceux-ci viennent nous voir et ne s'étonnent pas de me trouver à la maison.

Quand une femme a retranché de sa vie les visites inutiles, quand elle s'est dégagée de cette chaîne d'obligations imaginaires, le temps n'a plus la même valeur. Elle est tout étonnée de réaliser facilement ce qui lui apparaissait comme impossible. C'est l'expérience que je fais chaque jour, depuis que la santé de mon fils me retient chez moi. J'ai du temps pour toutes choses, d'où j'arrive aisément à conclure que j'en ai beaucoup perdu. Mon éducation, comme celle de toutes les femmes mariées

à dix-huit ans, est incomplète. Depuis douze ans, je vis sur un fonds d'instruction qui eût demandé à être développé. Sans doute, mes enfants ont absorbé une partie de mon temps, mais que d'heures auraient pu être employées à la culture de mon esprit ! C'était le désir d'Alphonse, et s'il m'eût trouvée plus sédentaire, il m'aurait certainement dirigée dans ma seconde éducation.

Vainement j'essayais de me faire illusion en me disant que la plupart des jeunes femmes agissent de même ; trop souvent, la lecture d'un roman, d'une revue leur suffit. Bien fournies de nouvelles et de lieux communs, elles vivent de l'esprit d'autrui et se négligent elles-mêmes. Est-ce ainsi que j'ai vécu !...

Ces pensées me sont inspirées par l'infirmité de mon enfant; je dois en tenir compte... je travaillerai près de lui, pour lui ; il faut que je me mette en mesure de suppléer Alphonse dans ses fonctions de précepteur. C'en est fait: je vais devenir une femme studieuse. Ce soir, je prendrai ma première leçon de latin. Une pensée m'attriste pourtant, c'est que mes belles résolutions sont les conséquences d'un malheur. Le malheur !... Ne lui en voulons pas trop ; c'est un maître dont la main s'adoucit, quand nous savons profiter de ses leçons ;

il nous conduit souvent par un chemin plus sûr que celui dans lequel nous étions engagés.

Je vais me remettre à l'anglais que je parlais bien, lorsque j'avais l'âge de mon fils. Quand il sera guéri, nous irons tous en Angleterre.

Je suis triste. La visite du médecin ne nous apporte aucune consolation. Il n'y a pas de changement dans l'état d'Auguste... Ce sera long.

Ce matin, Alphonse et moi, nous avons rencontré sur le boulevard des Italiens une pauvre petite fille qui marchait à l'aide de deux béquilles. Elle n'avait guère plus de huit ans, et paraissait habituée à son infirmité. Cependant, elle n'osait traverser le boulevard encombré de voitures. Elle avançait et reculait. Alphonse me regarda et, sans me consulter davantage, il prit l'enfant dans ses bras, et la déposa de l'autre côté du boulevard.

Cet acte de bonté, fort simple en lui-même, excita l'admiration des passants.

« Ah ! m'a dit Alphonse, je ne mériterais sans doute pas leurs éloges, si Auguste pouvait courir comme autrefois ! »

La petite fille trottait devant nous, et se retourna jusqu'au détour de la rue Drouot, en nous faisant des signes de reconnaissance. Elle était heureuse.

Les amis de nos enfants ont assisté à une séance de lanterne magique. La lanterne était bonne, celui qui la montrait était un papa fort gai et plein d'esprit. On s'est beaucoup amusé. Auguste a complétement oublié qu'il n'était pas debout comme les autres. Il a ri de bon cœur ; j'en avais les larmes aux yeux. Nous recommencerons dans un mois.

Auguste m'a dit ce matin :

« Maman, je suis une espèce de Robinson sur son lit. Voyez, comme toutes mes affaires sont bien arrangées. J'ai inventé un cerf-volant qui s'envole au moyen d'un soufflet, et Yvonne se charge de le poursuivre dans la chambre en soufflant. Mère, je pense aussi, il me semble que je suis plus gentil que l'année dernière.

— Oui, mon chéri, ton père et moi remarquons avec plaisir tes progrès ; ta patience adoucit ton mal ; ta mauvaise humeur éloignerait tes petits amis.

— Maman, Victorine a dit un jour que son papa l'aime mieux que ses deux sœurs, parce qu'elle est la plus jolie. Est-ce vrai ?

— Je ne peux pas le croire. Ce qui attache le plus dans un enfant, c'est sa bonté, sa complaisance, sa docilité, ses bonnes dispositions ; mais l'amour des parents est si fort, si grand, qu'ils ai-

ment leurs enfants, même lorsqu'ils sont laids et qu'ils ont des défauts.

— Maman, si Victorine vient me voir, je lui réciterai la fable du Hibou. Elle ne sera plus si fière. »

Ces petits entretiens me ravissent. J'oublie l'infirmité d'Auguste en voyant se développer son intelligence, en voyant son cœur se former. Quand je songe à sa paresse d'enfant, à sa turbulence, à ses colères, je n'ose plus me plaindre. Le voilà devenu doux et tranquille. Son esprit s'intéresse déjà à beaucoup de choses. Il faut que je me tienne sur mes gardes pour être en mesure de répondre à ses questions.

J'ai besoin qu'Alphonse me rassure pour que je ne juge pas mon passé trop sévèrement. Jamais il n'y a eu autant d'ordre dans ma maison ; mes domestiques eux-mêmes s'en ressentent; je me sens mieux jugée par eux.

Je consacre deux heures par jour à *mes études*. Je suis très-surprise de mon ignorance. Yvonne aura certainement une éducation moins superficielle que la mienne. Je m'applique surtout à former son caractère. Le caractère ne joue jamais un rôle indifférent dans notre vie : c'est un ami ou un ennemi qui nous suit partout ; l'incognito lui est impossible à garder Il se montre au moment où nous y sommes le moins préparés. Notre habileté et notre bon cœur

même ne l'empêchent pas de se révéler, c'est un hôte que l'on promène à la ville et à la campagne ; il est de toutes nos parties de plaisir et les compromet plus ou moins. En voyage ! C'est un tyran implacable dont souffrent ceux qui ont eu l'imprudence de s'associer à des gens dont le caractère ne leur était pas bien connu.

Non, Victorine n'aura point d'intimité avec Yvonne. Cette enfant a de bonnes qualités ; j'en conviens : mais elle est moqueuse. Elle contrefait les passants et même les personnes que reçoit sa mère. Ce défaut m'est odieux. Il développe l'orgueil, car il a malheureusement des admirateurs ; il est opposé à la charité ; le moqueur blesse, outrage quelquefois cruellement.

Le soleil de mars a fait éclore les violettes et sortir les Parisiens de chez eux.

Yvonne est allée se promener avec miss Catherine, elle a rencontré ses amies ; enfants et gouvernantes ont été d'accord pour venir rendre visite à Auguste.

De joyeux camarades sont venus nous surprendre.

C'était à qui embrasserait le pauvre prisonnier, à qui lui raconterait une historiette ; les incidents les plus ordinaires de la promenade étaient redits avec une importance et quelquefois un charme

qui tenait Auguste suspendu aux lèvres du narrateur.

Une toupie neuve fut lancée, ronfla malgré l'épaisseur du tapis, ce qui excita un enthousiasme que Suzanne ne partagera certainement pas, si demain elle découvre un trou.

La joie a été générale en voyant entrer un plateau chargé de gâteaux et de tasses de chocolat. Auguste s'est levé, et a pris ses béquilles (dont il fait l'essai depuis quelques jours), et a voulu s'asseoir à table. C'était la preuve qu'il ne souffrait pas.

Quelques instants plus tard, les garçons se sont emparés des béquilles et se sont exercés à s'en servir.

« Oh ! mais c'est très-amusant! s'écria l'un d'eux ; voyez, comme je cours!... »

Il faisait des sauts et des gambades. Tous riaient, même Auguste. Yvonne, ma chère petite fille, ne riait pas. Ce jeu l'attristait. Je l'ai fait cesser.

Cette belle journée a été vraiment heureuse : A peine les gentils visiteurs étaient-ils partis, qu'un de nos fermiers arriva portant une cage où deux jolies tourterelles au collier de jais s'étonnaient de faire leur entrée rue de l'Université.

Le bon Pierre s'était éveillé un matin en se

disant qu'il ne mourrait pas sans voir Paris, et, l'expérience lui ayant appris que partie remise est à moitié perdue, le brave homme s'était mis en route. Il n'arrivait pas les mains vides, ni les poches non plus ; pendant qu'Yvonne était à genoux devant ses nouvelles hôtes, les appelant des noms les plus doux, Pierre posait sur la table des cailloux brillants comme le diamant qu'il avait apportés à son petit maître. « C'est plus fort que moi : quand j'en trouve un joli, je le ramasse pour vous, monsieur Auguste. »

Et le bon Pierre faisait valoir ses trésors. Le fait est que, sans le savoir, il avait réuni plusieurs rares échantillons des richesses minéralogiques de nos montagnes.

Comme tant d'autres, Pierre avait gardé le plus beau pour la fin : il tira d'une boîte une douzaine de jolis papillons piqués sur un morceau de papier : « Ceux-là, dit-il, c'est mon gars qui les a attrapés pour vous. »

Auguste jeta un cri de joie, en voyant les papillons aux ailes d'azur, ou couleur d'orange et tachetées de noir.

Notre fermier n'avait en ce moment rien à envier aux riches de la terre. Le bonheur d'Auguste lui tirait des larmes, comme il disait.

Le brave Pierre ajouta à ces présents le récit de tout ce qui pouvait intéresser les enfants. On al-

lait tondre les brebis ; les poulains étaient déjà forts ; les poules pondaient, les vaches sortaient, les montagnes étaient toujours là, les glaciers brillaient au soleil comme des diamants.

« Vous reverrez tout cela bientôt, monsieur Auguste, et vous aurez cent fois plus de plaisir à vous promener que si vous n'aviez pas cessé un seul jour de le faire. Tenez ! moi ; ce méchant pied-là ne s'est-il pas avisé d'avoir la goutte cet hiver ! Pendant quinze jours j'étais comme un emplâtre dans mon fauteuil de bois. Oh ! dame ! j'étais pas si gentil que vous ! Je pestais du matin au soir ; ma pauvre femme en perdait la tête, et je crois que, si ça avait duré, il aurait fallu lui en mettre une autre.

« Quand j'ai repris brin à brin les affaires, j'étais quasiment fou de joie. Je restais là planté dans mon champ, comme ma bêche, regardant autour de moi, comme si j'arrivais de trois cents lieues. Le pays me semblait si beau, l'air si pur ! Je tapais du pied en marchant, et me disant : C'est-y commode tout de même d'en avoir deux ! Jamais je n'y avais pensé avant la visite de madame la goutte. Eh bien ! vous serez comme moi, quand vons serez guéri ! »

Ce naïf langage, tout en amusant Auguste, le consolait aussi. Moi-même je prenais ma part d'espérance. Alphonse n'eut pas moins de plaisir que

nous à voir le brave Pierre ; il l'approuve beaucoup d'être venu à Paris.

Nous avons offert à notre fermier une chambre, qu'il a acceptée. Mon mari lui a fait voir tout ce qui peut intéresser un paysan : les halles, nos marchés, nos églises, nos parcs et nos jardins.

On a fait aussi une visite au collégien. Pierre est parti très-satisfait de son voyage ; mais il ne reviendra pas : il y a trop de tapage, trop de monde ; ça lui fend la tête ; et puis c'est trop fatigant de marcher toujours droit devant soi.

Cette humble visite nous a causé plus de joie que celle d'un grand personnage : nos marchands n'ont dans leurs magasins rien qui soit capable d'intéresser et de distraire mon fils autant que ces pierres ramassées dans la montagne par un bon paysan. Yvonne ne quitte qu'à regret ses deux jolies captives. La cage étroite où elles se blottissaient est déjà remplacée par une autre très-grande. Yvonne, sous la direction d'Auguste, a fait une espèce de montagne verte avec des arbustes, des pots de fleurs, et ma fille dit à son frère : « Maintenant, elles peuvent se croire à la campagne. »

Quel plaisir j'éprouve en écrivant tous ces riens qui font la joie de mes enfants et remplissent leur vie ! Est-il une occupation plus digne de l'a-

mour d'une mère? Est-il une étude capable de mieux l'instruire?

Yvonne s'est éveillée avec des idées de liberté pour ses tourterelles : « Si nous les apprivoisions, mon frère ? Elles seraient plus heureuses, et nous aussi. »

La proposition a été acceptée : chaque jour les captives sortent de la cage, et, suivant leur bonne ou leur mauvaise conduite, elles se promènent sur la table où le pain de gruau est répandu abondamment.

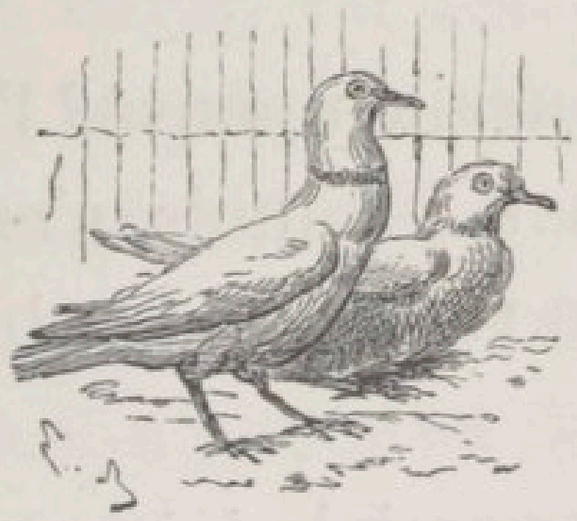
Avril. Nos amis en ont pris leur parti ; nous ne sommes plus des gens du monde ; tout à notre enfant, nous ne pensons qu'à ce qui peut lui être favorable.

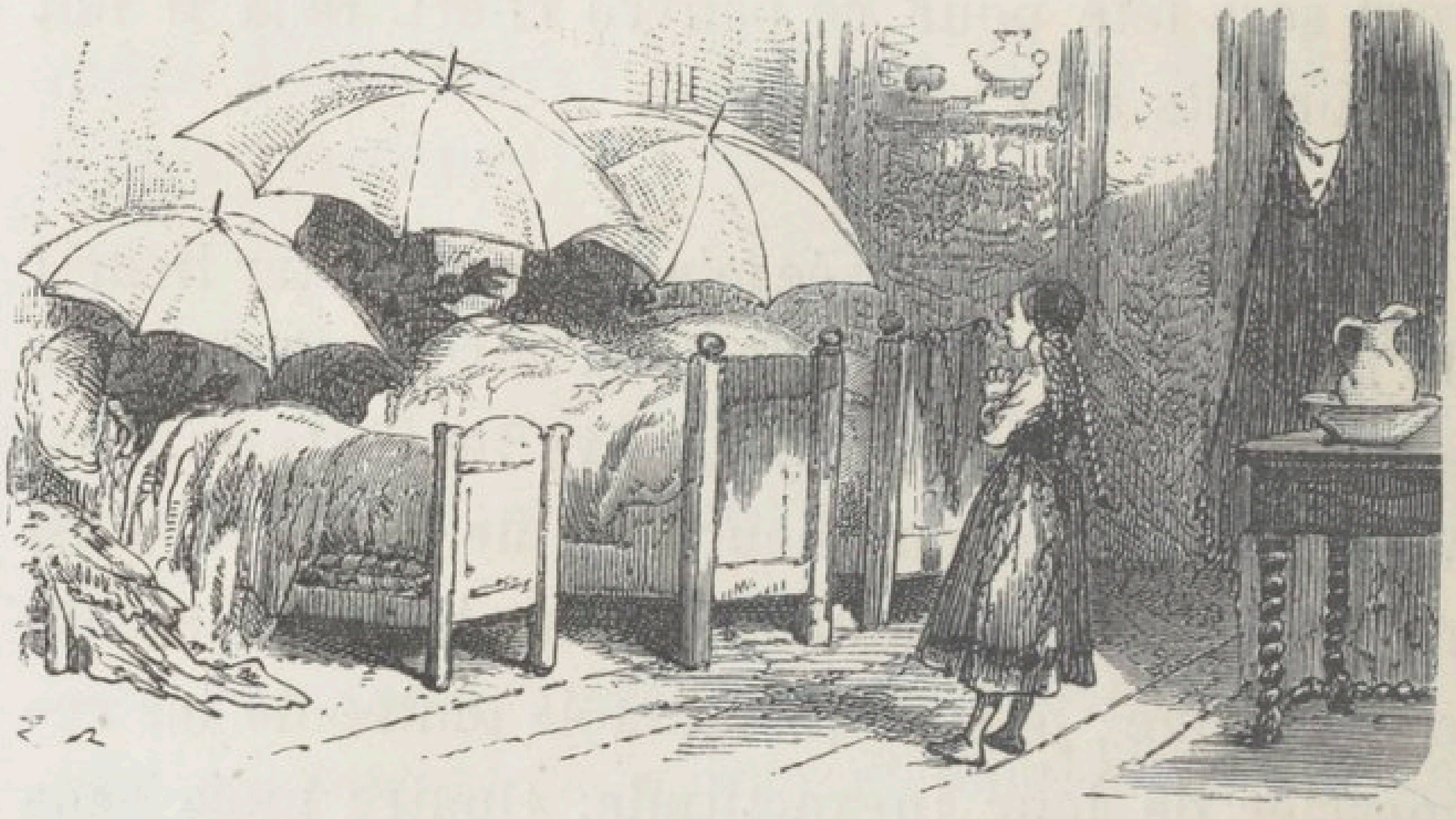
De nos jours, il est de bon ton de dédaigner les beautés du printemps, ou du moins de se contenter de la verdure de Paris. La mode est une chose si puissante que, sans nous y conformer absolument, nous avions, depuis quelques années, prolongé notre séjour à la ville jusqu'à la fin de mai.

Maintenant, j'aspire au départ. Mon fils sera plus heureux à la campagne ; l'air lui sera bon, il pourra excercer ses forces plus aisément ; le chant des oiseaux, les haies fleuries, les papillons,

tout sera fête pour ce pauvre chéri. Déjà il fait des projets avec sa sœur,

Cependant une pensée m'attriste : quitter Henri ! Je me hâte lentement. Je veux faire toutes choses avec un ordre parfait ; je trouve toujours du nouveau, et je me sens heureuse de retarder ainsi mon départ. Mon indulgence pour les fournisseurs est extrême ; je suis quelquefois tentée de les remercier de leur inexactitude. Quatre mois sans voir mon fils !... sans entendre sa voix, sans écouter ses petites confidences, sans recevoir ses baisers !





CHAPITRE XIV

LES EAUX

Saint-Meury. L'aurais-je pensé? J'ai presque abandonné mon journal. Un mois s'est écoulé depuis notre arrivée, et je reprends la plume pour la première fois.

Je ne m'habitue pas à la joie que me témoignent tous ces bons paysans. J'en suis toujours heureuse. Nos domestiques, restés au château pendant l'hiver, reprennent leurs occupations avec empressement : « Il leur tardait d'avoir beaucoup d'ouvrage. » Après avoir organisé la maison, assuré

le bien-être de chacun, j'ai reçu des visites nombreuses : de bonnes gens sont descendus de la montagne pour venir nous conter leurs affaires, pour nous consulter. Les malades me témoignent la même confiance. Si ces visites me prennent du temps, j'ai du moins le sentiment qu'elles sont utiles. Je ne connais pas d'avocat plus habile que moi, de médecin qui opère de meilleures cures : quand les maîtres sont là, tout marche bien, disent les bonnes gens.

Miss Catherine éprouve pour le Dauphiné un enthousiasme véritable. Ici, plus encore qu'à la ville, Yvonne va profiter des soins intelligents de son institutrice.

Cruelle déception !... Auguste est moins heureux à la campagne qu'à Paris. Ce matin, en voyant partir Yvonne pour la promenade, il est devenu triste. Assis sur sa chaise longue, il regardait sa sœur montant et descendant la pente qui mène au verger ; tout à coup il a fondu en larmes : « Ah ! maman, que je voudrais courir aussi, moi ! cueillir des fleurs, attraper des papillons !... »

Ces paroles ont transpercé mon cœur. Ce n'est qu'après quelques instants de silence que j'ai pu lui dire : « Patience, mon chéri. Vois-tu Pierre là-bas ? Souviens-toi de ce qu'il t'a dit. Hélas ! mon

enfant, tu n'es pas le seul à souffrir dans ce monde! Il y a des petits garçons plus malades que toi qui n'ont pas une belle campagne, une maman pour les soigner, et ce qu'il faut pour guérir. Oh! que ceux-là sont à plaindre, et qu'ils prendraient volontiers ta place! »

Il passa ses bras autour de mon cou.

« Tu sais déjà, mon cher enfant, que le bon Dieu a fait de bien belles choses : les montagnes, les prairies, les fleurs et les petits oiseaux qui chantent le matin, et font leurs nids dans les buissons. Hier soir, quand nous regardions le soleil se coucher derrière les montagnes, tu me disais : Voyez, maman, comme c'est beau! Dieu, mon ami, a rendu la terre fertile, et, si nos paysans sont obligés de labourer, ils récoltent tout ce qui est nécessaire à leur existence. Les arbres ne se couvrent pas seulement de fleurs, ils donnent des fruits excellents que messieurs les moineaux eux-mêmes viennent goûter. Parmi les plantes, beaucoup sont des remèdes à nos maladies. On ramasse sur la montagne de petits cailloux précieux; le collier de corail d'Yvonne vient du fond de la mer, mes perles aussi. N'est-ce pas admirable? Eh bien! ce n'est pas tout : de même que les cascades qui sortent de la terre, et servent à arroser les vallées, il y a, dans certains pays, des sources propres à guérir les maladies.

Grand-père est en ce moment aux eaux d'Allevard, et nous allons te conduire en Allemagne; mon petit bien-aimé, tu te baigneras dans des eaux qui adouciront tes douleurs.... te guériront.... peut-être. » Ce *peut-être* m'est échappé ; mais mon fils ne l'a pas entendu.

L'espérance a ranimé le courage d'Auguste.— Mon fils annonce sa prochaine guérison à tout le monde. Hélas! si son mal résiste aux eaux de Creuznach, combien je regretterai de lui avoir donné une espérance! Mais non; je veux partager la confiance naïve de mon enfant.

Les lettres de notre écolier arrivent régulièrement, elles sont charmantes : bonne orthographe, bons sentiments, candeur et tendresse.

Encore un peu de temps, et notre Henri sera en vacances. Déjà je songe à tout ce qui pourra l'amuser. Mais est-il besoin de beaucoup de frais pour l'écolier en vacances? La maison, les visages amis, tout ce qu'il retrouve, l'air et la liberté. Ce sont mes vacances aussi : voir mon enfant chaque jour, soir et matin, constater ses progrès, récompenser son zèle, entendre ses joyeux éclats de rire, le voir avec Yvonne et Auguste.

Un voyage perd beaucoup de charmes, lorsqu'il faut se séparer. Il nous sera pénible de ne point

emmener Henri à Creuznach ; mais quelle tristesse serait la nôtre, si nous laissions Yvonne en Dauphiné! D'ailleurs, Auguste a besoin de la société de sa sœur; elle a mille ressources pour le distraire, et moi, je ne sais plus me passer de miss Catherine qui prévient tous mes désirs, devine mes craintes et les apaise d'un mot.

Habituellement, notre départ cause des regrets; cette fois-ci, il en est tout autrement. « Monsieur Auguste va se baigner à mille lieues d'ici dans une eau qui guérit! C'est joliment heureux d'avoir trouvé ce remède-là, et d'être riche pour en profiter! »

« Moi, d'abord, dit le meunier, je donnerais mon moulin pour voir notre gentil maître courir, dût-il se casser la tête un brin! Jour de ma vie! être si mignon, et rester là en place! »

Ces propos me réjouissent : je veux les croire de bon augure.

Yvonne vient de me dire qu'elle n'ose pas être contente de faire un voyage, puisque c'est la maladie d'Auguste qui en est la cause.

J'ai rassuré ma bonne petite fille. Les préparatifs s'exécutent gaiement; les études sont suspendues. Yvonnette aide Suzanne à emballer ; déjà cette enfant a de la prévoyance et de l'ordre.

Il ne faut pas moins que l'entrain de ma fille pour dissiper la mauvaise humeur de Suzanne, chez laquelle tout projet de voyage réveille le souvenir de son pays.

Lyon. Voici notre première étape : Auguste a très-bien supporté le voyage. La nuit a été excellente, même pour moi.

Yvonne, inspirée par sa gouvernante, voudrait voir la ville autrement que du balcon. J'ai refusé : les beaux jours sont trop précieux. Je ne blâme cependant pas la curiosité britannique. Je la préfère à l'indifférence trop commune parmi nous : *Qui voyage s'instruit.*

Paris. Auguste est un peu fatigué ; nous nous reposerons deux jours ; c'est demain dimanche, Henri viendra.

Il est venu hier ; la journée s'est passée gaiement ; les trois enfants étaient heureux de se revoir, et mon fils a accepté courageusement les privations de ce voyage. Au moment des adieux, il a montré une fermeté qui m'a un peu déconcertée. Pas de larmes, une émotion contenue !... Il a causé avec son père de ses devoirs latins, l'a consulté, comme pour faire provision de bons

conseils en son absence. Mon cher enfant est bien à son affaire.... Je veux être contente....

Nancy. Notre malade trouve le voyage bien long. Après s'être plaint, il a ajouté : « J'irais pourtant en Amérique pour guérir! » Ces paroles-là me glacent d'effroi.... Qui sait cependant si mon fils n'a pas un heureux pressentiment?

Creuznach. Auguste, quoique un peu fatigué par la longueur de cette dernière étape, a témoigné à notre arrivée un vif sentiment de joie.

La nuit a été bonne, et, dès que la fenêtre a été ouverte, il s'est écrié : « Quel bon air! C'est comme à Dieppe. »

L'observation est juste : les exhalaisons des salines rappellent l'atmosphère des bords de l'Océan.

Malgré toutes les précautions prises à l'avance, nous n'avons trouvé qu'un appartement trop petit pour nous installer d'une manière convenable. Alphonse a couru toute la ville, et a fini par arrêter un *logis*, comme disent les habitants de Creuznach, mais dont nous n'avons pu prendre immédiatement possession.

Nous nous sommes réfugiés dans une ferme à

la porte de la ville, chez une parente de notre futur hôte ; la brave Mme Holz a mis tout en l'air pour nous bien *contenter*. Elle connaît la susceptibilité des Français sur certains points, aussi nous a-t-elle dit en tapant sur ses matelas : « *Ils sont en cheveux de cheval.* »

Des campagnards, comme nous, ne pouvaient redouter le voisinage d'une basse-cour, et la perspective d'avoir de bon lait et des œufs frais pour le lendemain nous a fait fermer les yeux sur les lacunes qu'il y avait dans le *logis* de Mme Holz.

La meilleure des deux chambres a été donnée à Alphonse et à son fils ; on a dressé pour nous des lits de camp dans l'autre pièce.

Cet incident enchanta Yvonne ; miss Catherine était heureuse de se trouver intimement rapprochée de nous.

Le lendemain avant quatre heures, le soleil vint fort mal à propos nous réveiller. Point de volets aux fenêtres, un store d'une éblouissante blancheur était parfaitement d'accord avec l'astre du jour pour troubler notre repos. Que faire? Car il fallait encore dormir. Miss Catherine était absolument de cet avis ; après mille essais infructueux, elle proposa, comme ressource extrême, d'ouvrir nos parapluies.

L'idée eût peut-être été bonne isolément, mais

nos trois parapluies excitèrent une hilarité qui acheva de chasser le sommeil.

Mme Holz a une petite fille qui apprend le français à l'école. C'était bien le cas de placer l'érudition de Maria; aussi l'enfant vint-elle frapper à notre porte dès six heures, pour nous souhaiter le bonjour en français. Elle resta stupéfaite devant nos trois parapluies ouverts, elle oublia sa phrase, et elle alla raconter la chose étrange qu'elle venait de voir.

J'expliquai à notre hôtesse la nécessité qui nous avait forcées à nous garantir du soleil.

Mme Holz m'écouta poliment, mais je crois qu'elle est restée convaincue que les Françaises dorment l'ombrelle à la main pendant l'été.

Les volets échus en partage à Alphonse et à Auguste avaient assuré leur nuit.

Notre anecdote a eu beaucoup de succès ; elle a aussi ranimé le désir de quitter notre bonne hôtesse; mais en partant nous lui avons fait compliment de ses matelas *en cheveux de cheval*, et de ses tasses ornées de fleurs et de tendres devises.

J'ai de bonnes paroles du médecin : il y a lieu d'espérer que notre séjour ici sera utile à notre enfant bien-aimé.

Assurément, le Dauphiné est une des plus bel-

les provinces de la France ; il faut cependant convenir que le plus petit voyage à l'étranger a du charme. Nous nous plaisons beaucoup ici. Creuznach est une petite ville située sur la Nahe, humble rivière qui a la gloire de se jeter dans le Rhin. L'ancien, le vrai Creuznach est sur la rive droite de la Nahe, tandis que d'élégantes maisons, protégées par de belles avenues d'arbres, s'élèvent sur la rive gauche. Ces maisons destinées aux étrangers ont toutes un jardin et un balcon orné de fleurs et de verdure. Le parc, quoique de petite dimension, est bien dessiné. On y trouve de frais ombrages, des catalpas d'une rare beauté. Un orchestre s'y fait entendre deux fois par jour. Creuznach n'est pas un lieu de plaisir, les gens du monde s'y ennuient. C'est sans doute pourquoi nous nous y plaisons.

Auguste circule dans une petite voiture. Sa bonne mine, sa jolie figure fixent l'attention ; on s'arrête pour le regarder, on questionne Suzanne.

Nous passons la plus grande partie du jour dehors. Cet air salin fortifie mon enfant, sa santé est excellente. Un petit garçon de onze ans lui témoigne une sympathie très-vive ; sous divers prétextes il s'approche d'Auguste ; la famille de l'enfant est honorable ; Charles est bien élevé.

L'autre jour, je lisais non loin d'eux, tout en suivant leur conversation. Mon pauvre Auguste disait à son nouvel ami qui venait de lui raconter une excursion aux rochers de Rheingrafenstein : « Que tu es heureux d'avoir des jambes, toi ! »

« Oui...., mais je les donnerais bien pour avoir mon père et ma mère. »

— Ah ! tu es orphelin?

— Oui, Auguste.

— Cette dame n'est pas ta maman? et ces petits garçons ne sont pas tes frères?

— Cette dame est ma tante, et ses fils sont mes cousins.

— Ils t'aiment ?

— Oui ; ma tante est bonne pour moi, et je ne manque de rien ; mes cousins sont assez gentils..., c'est égal, je sens bien la différence ! Ma tante m'embrasse toujours sur le front, et elle donne à ses enfants de gros baisers sur les joues.

— Moi, je t'embrasse sur les joues, Charles!...

— Je vois que tu m'aimes. Ne te plains pas, va, tu es bien heureux ; quand tu seras guéri tu auras des jambes et une maman. Une vieille demoiselle qui vient souvent chez ma tante m'aime beaucoup. Oh ! dame ! elle n'est point jolie ! elle prend du tabac, elle a de gros yeux rouges, mais chaque fois qu'elle me trouve à la maison, elle me comble de caresses, elle

Auguste circule dans sa petite voiture. (Page 127.)

m'embrasse bien fort; elle vient me voir à la récréation du collége, et m'apporte des marrons ou des cerises, suivant la saison. On dirait qu'elle sait mes pensées.

— C'est possible, Charles; papa et maman savent toutes les nôtres; c'est sans doute parce qu'ils nous aiment.

— Quoique ma tante m'aime bien ça l'ennuie je ne sois pas à la queue de la classe avec mon cousin Ernest.... tant pis! j'aime mieux le commencement que la fin. Chacun prend son plaisir où il le trouve. »

La conversation des deux enfants fut interrompue par l'arrivée d'Alphonse qui fit circuler la voiture dans le parc; j'étais attendrie des naïves réflexions du petit orphelin; je me promis de rechercher la société de sa tante, pour favoriser l'intimité de Charles et d'Auguste, et d'embrasser sur les joues le pauvre cher enfant.

De sa petite voiture mon fils passe dans un équipage, et nous faisons souvent une course au loin. Charles s'associe de temps à autre à nos plaisirs; on nous le confie volontiers.

Auguste prend des forces; il me semble que je suis contente.

Les lettres d'Henri, toujours gaies et tendres,

dissipent les inquiétudes que cette séparation m'avait inspirées. Après nous avoir rendu compte de tout ce qui peut nous intéresser, il avoue avec sa candeur ordinaire que cette première correspondance à l'étranger le ravit, et qu'il conserve précieusement les timbres de la poste. Je pense que dans vingt ans d'ici, il tiendra moins à l'effigie d'un roi de Prusse.

Des barques protégées par d'élégants pavillons transportent journellement les étrangers aux salines de Munster. Cette promenade n'a causé aucune fatigue à Auguste, et elle est tout à fait de son goût.

Pendant qu'Alphonse, miss Catherine et Yvonne visitaient les salines, nous sommes restés dans le parc, où beaucoup d'Allemands prenaient le café, nous contentant de respirer le bon air, de voir les coteaux, le pont et le petit coin de paysage qui nous encadrait.

« Maman, m'a dit Auguste, c'est vrai qu'il y a des enfants bien plus malheureux que moi : avez-vous remarqué cette petite fille aveugle qui boit dans un verre rose? Elle ne voit ni son papa, ni sa maman, ni les catalpas en fleurs, ni la rivière? Moi, je vois tout, mère chérie. Je vois dans vos yeux combien vous aimez votre petit Auguste; je vous vois sourire. Maman, je suis bien content

d'être venu ici ; ma jambe me fait moins de mal, et puis Yvonne s'amuse joliment. C'est dommage qu'Henri ne soit pas avec nous; mais nous lui raconterons le voyage. »

Un temps magnifique nous protége jusqu'ici. Il ne se passe guère de jours sans que nous fassions une promenade intéressante. Yvonne est ravie d'avoir vu le Rhin *en personne*. La carte ne lui avait donné qu'une idée bien imparfaite de ce fleuve majestueux. Elle n'en revient pas. Elle voudrait apprendre la géographie *par les yeux* plutôt que par cœur.

Grâce aux excellentes voitures qu'on trouve ici, nous prolongeons nos excursions sans qu'Auguste en souffre. Nous sommes allés à Ebernburg, château fort du onzième siècle. Cette promenade n'est pas aussi simple que tant d'autres : après deux lieues de route, bêtes et gens passent la Nahe dans un même bac. En entrant dans le village, nous aperçûmes une tête de porc sculptée sur la porte en ruines de la forteresse; et aussitôt Yvonne et Auguste s'écrièrent : « Papa, papa, voyez-donc cette tête!... Pourquoi est-elle là!... »

Alphonse a toujours la réponse aux pourquoi et aux comment de ses enfants; voici ce qu'il nous a appris : le château d'Ebernburg était vi-

goureusement attaqué, et les vivres commençaient à devenir rares. L'ennemi espérait bien que la famine lui viendrait en aide, lorsqu'une supercherie des assiégés déjoua son attente : chaque jour on faisait les apprêts voulus pour tuer un cochon. L'animal, seul de son espèce dans l'étable, après avoir paru bien comme un condamné à mort, s'en retournait sain et sauf.

Cette ruse trompa l'ennemi qui, désespérant de prendre les assiégés par la famine, se retira. A partir de ce jour, le château fut appelé Ebernburg, parce que en allemand *Eber* veut dire *cochon sauvage*.

Aujourd'hui, les ruines d'Ebernburg sont devenues une de ces nombreuses *restaurations* bien propres à rassurer les étrangers contre les horreurs de la famine. Aussi, après avoir jeté un coup d'œil sur la vallée et sur les roçhers de Rheingrafenstein, nous avons dîné en plein air.

Comme le temps passe !.... Nous songeons déjà au départ !... Auguste se trouve réellement mieux. Le médecin m'engage à revenir l'année prochaine ; il espère que mon fils guérira. Le fait est que notre cher enfant prend chaque jour des forces nouvelles. Nous ne sommes pas seuls à remarquer ses progrès ; les étrangers se plaisent à nous le dire. Hélas ! plus d'une mère envie mon sort.

La tante de Charles et ses cousins nous ont accompagnés au château Daunes. Le véritable but de ces courses est de distraire nos enfants, et nous y réussissons parfaitement. Auguste est heureux de ne plus être un obstacle aux plaisirs de sa sœur.

On voit dans la salle d'armes du château Daunes un singe sculpté en pierre, qui présente une pomme à un enfant.

Un chœur de pourquoi s'est élevé, et la légende suivante a répondu :

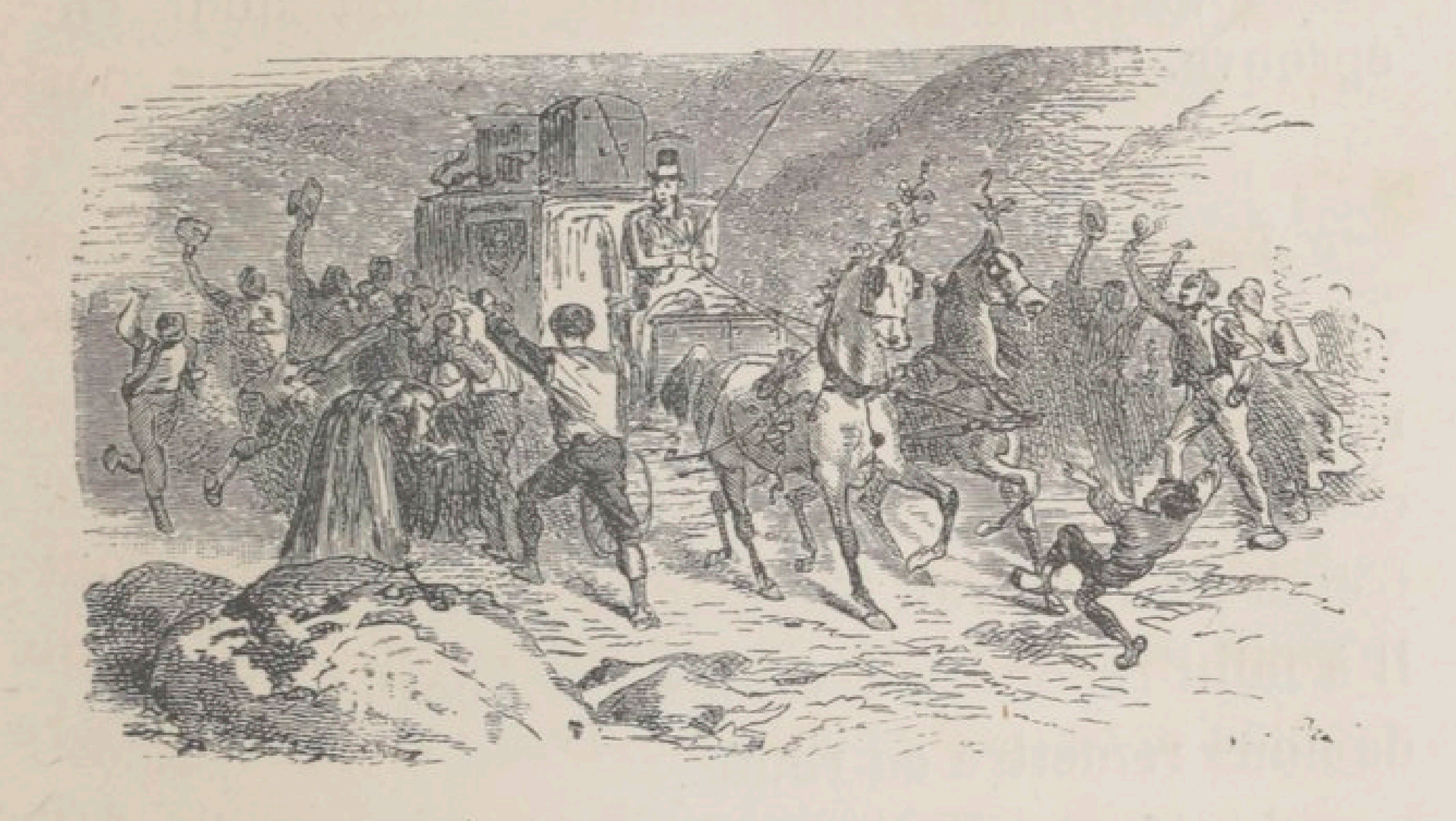
Le petit enfant du seigneur Daunes dormait paisiblement dans son berceau, et, par malheur, la nourrice en faisait autant. Un singe qui avait souvent vu dorloter l'enfant, méditait de faire comme la nourrice. L'occasion était belle. Il prend délicatement le petit et l'emporte dans la forêt où il fait un lit de mousse. Puis il va cueillir une pomme qu'il présente à son nourrisson. Enchanté de ses exploits, le singe se place auprès de l'enfant et le contemple avec tendresse.

Cependant la nourrice s'éveille : le berceau est vide. Le fils du seigneur Daunes a été volé ! La malheureuse s'enfuit jusque dans la forêt, bien décidée à ne jamais reparaître au château. Mais ô surprise ! ô prodige ! son cher nourrisson est étendu sur un beau petit lit de verdure, et le singe joue avec lui.

La nourrice prend l'enfant, le couvre de larmes et de baisers et retourne au château en compagnie du singe.

D'après ce récit, nous avons trouvé très-juste d'avoir conservé l'image d'un animal qui, d'ordinaire, a plus de malice que de bonté.

Nous partirons demain : c'est avec un sentiment de regret et de reconnaissance que je dis adieu à ce petit coin de terre. J'aime la rivière qui a porté doucement mon fils, les fraîches avenues où il a essayé ses forces, le parc et ses catalpas en fleurs, et ces coteaux de vignes. Charles et Auguste se sont dit adieu avec l'espérance de se revoir.



CHAPITRE XV

LES VACANCES

Le retour s'est effectué sans accidents : nous nous reposons par prudence.... encore quelques jours et le collége nous rendra Henri.

Mon fils a eu des prix ; ses maîtres m'ont rendu bon témoignage de sa conduite.

Une scène touchante s'est passée entre les deux frères. Henri osait à peine interroger Auguste, tandis que celui-ci parlait joyeusement de

son voyage, exagérait même le bien qu'il en éprouve. Comme ils s'aiment !...

Saint-Meury. Notre arrivée au château a été une véritable fête : tous nos gens sont venus nous recevoir au bas de la montagne; ils ont caparaçonné nos chevaux de guirlandes de pampres. C'était à qui verrait Auguste et lui dirait bonjour. Il a fallu répondre à toutes les questions, avant de nous remettre en route.

Mon cher enfant a repris possession de sa chambre avec plaisir. Il s'est éveillé ce matin avec des idées un peu confuses; mais, lorsque Suzanne a ouvert la fenêtre, il s'est écrié en apercevant les montagnes : Quel bonheur, nous sommes chez nous !

Une des plus grandes joies de la famille est de ramener en vacances un enfant qui a bien travaillé. Henri a reçu trois couronnes et de beaux livres. Je ne me lasse pas de le voir, de l'entendre et de l'embrasser. Il saute, il court du matin au soir. Ces premiers moments de retour à la maison sont des petits bonheurs dont le souvenir ne s'efface jamais.

Alphonse est très-satisfait de son fils : il con-

state avec un certain orgueil l'harmonie de ses facultés ; Henri est un bon élève de sixième.

Dans l'enthousiasme des succès de son frère, Yvonne lui a demandé la permission de se parer de ses couronnes. Ces feuilles de laurier font un si charmant effet dans la chevelure blonde de ma fillette, que je lui interdirais cette fantaisie si je n'avais la certitude qu'elle passera bientôt comme tant d'autres.

Nous profitons des beaux jours : Auguste reste toute la journée sur la terrasse, tandis que Alphonse et Henri s'aventurent un peu dans la montagne. Beaucoup de temps encore s'écoulera sans doute avant que mon cher enfant rentre dans la vie commune, pourtant je constate avec bonheur que l'amélioration de son état exerce une heureuse influence sur son esprit; son goût pour la lecture se développe, il m'a même demandé de suivre les leçons d'Yvonne. Miss Catherine se prête avec bonté à cette combinaison, et Auguste en est très-heureux.

Hier, un épais brouillard a fait obstacle à une promenade. Henri et Yvonne étaient désolés. Miss Catherine a égayé la situation : « Chers, ne vous fâchez pas contre mon *compatriote* : j'éprouve un plaisir tout particulier à le voir ; il

me rappelle mon *home*. Ce brouillard se dissipera dès que le soleil va paraître; mais à Londres, où le ciel est presque toujours nuageux, l'obscurité est parfois si grande, qu'il faut éclairer les rues tout le jour.

Yvonne est venue me confier une peine : « Maman, Auguste vient de me dire qu'il voulait être un physicien, cela me fait beaucoup de chagrin. »

— Et pourquoi, ma chérie?

— Je ne sais pas; mais je me figure qu'un physicien est un homme bien extraordinaire.

— As-tu demandé à ta gouvernante de te donner la signification de ce mot? »

— Je n'ai pas osé, maman.

— Rassure-toi, ma petite fille; ton papa est un peu physicien, et Auguste le sera peut-être davantage un jour.

— Papa est physicien?

— Oui, mon enfant : un physicien est un homme qui connaît la nature de l'air, du feu, de l'eau et de la terre. Il connaît aussi les animaux, les arbres, les plantes, les fleurs, les pierres et tout ce qu'on trouve dans le sein de la terre. Toi-même, tu pourras apprendre ces choses.

— Maman, si vous pouviez me dire tout de suite d'où vient la pluie, vous me feriez beaucoup de plaisir.

— La pluie vient des rivières, des lacs, de toutes les eaux qui sont sur la terre.

— Maman, si Auguste m'avait dit cela, je ne l'aurais pas cru ; car, avouez que c'est bien étonnant.

— Sans doute. A mesure que tu grandiras, tu t'intéresseras aux merveilles de la nature. Tu es encore bien jeune pour comprendre ces choses.

— Maman, rien que la pluie.

— La chaleur du soleil attire continuellement les parties les plus délicates de l'eau ; elles s'élèvent en l'air, sous forme de vapeurs, et l'air les soutient tant qu'il n'y en a pas beaucoup ; mais si ces vapeurs s'élèvent en grande quantité, l'eau crève l'air et retombe en pluie.

— Maman, je ne veux pas être une physicienne maintenant ; nous verrons plus tard. »

Une lacune de six semaines ! mon excuse est toute trouvée. Nous reconduirons Henri. Les glaciers se sont couverts de neige plus tôt que de coutume, et nous ne voulons pas courir le risque d'être bloqués dans nos montagnes.

Que de choses à mettre en ordre ! Comptes à régler, trousseau d'Henri à compléter, lessive, provisions et mille détails qui ne s'épuiseraient pas, si une date n'était arrêtée pour le départ.

Grâce à Dieu, notre vie a coulé doucement pendant ces six semaines. Henri a eu toutes les

joies des vacances. Son père lui a fait faire une promenade de trois heures, ce qui a singulièrement flatté mon cher enfant. Il a eu comme un pressentiment de ses destinées futures en mettant les souliers ferrés, il avait bon air, avec le bâton à la main. Alphonse était aussi fier que son fils. Pour moi, je sens déjà ce que ces promenades préparent d'inquiétudes à mon cœur de mère....

N'avais-je pas raison de craindre ? un orage a éclaté ; une pluie torrentielle a transpercé les promeneurs. Ils n'ont pu se réfugier dans une grange qu'après une heure de marche, et ils sont revenus trempés, méconnaissables.

Cette circonstance a, bien entendu, enchanté mon fils qui prétend avoir gagné ses éperons. Alphonse ne veut pas que je m'inquiète, il veut même que je me réjouisse de ce qu'Henri n'a peur de rien.

Le récit de cette petite aventure a été fait à Auguste et à Yvonne, qui aspirent à faire partie de semblables expéditions.

Ma mère me l'a dit bien des fois : nos espérances et nos craintes ne se réalisent jamais dans la mesure que nous pressentons.

L'accident arrivé à Auguste l'a corrigé de plusieurs défauts : il était colère et opiniâtre, le

voilà devenu doux et patient; à la paresse a succédé le goût du travail. Il lirait trop, si je ne le surveillais. Alphonse lui a fait commencer le latin, et il est charmé des heureuses dispositions de son élève. L'esprit du pauvre cher enfant s'intéresse à tout : une fleur, une touffe de mousse, un petit caillou, il veut savoir le pourquoi et le comment de tout ce qui frappe son attention.

Quoi qu'en dise Alphonse, il n'est pas un vrai savant; jamais il n'a su résister à une question, à un sourire de ses enfants. Il quitte la plume, ferme un livre.

Une affaire importante. « Maman, le vieux Jean est venu dire à papa qu'il faut partir demain, parce que sa corde se détend. Qu'est-ce que cela veut dire? Suzanne prétend que Jean sait toujours le temps qu'il fera.

— Effectivemeut, ma chère, Jean ne peut pas se tromper; il a un moyen certain de savoir quand il pleuvra, et lorsque nous serons à Paris. je te ferai présent d'un hygromètre.

— Maman, est-ce une bête?

— Non; tu as sans doute remarqué que tes cheveux frisent très-bien, lorsque le temps est sec, et que au contraire ils se défrisent par l'humidité.

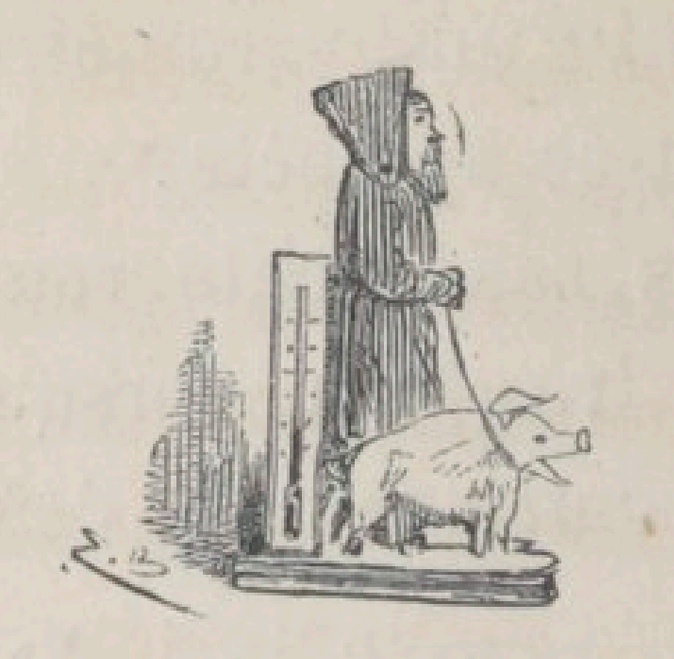
— Mais oui.

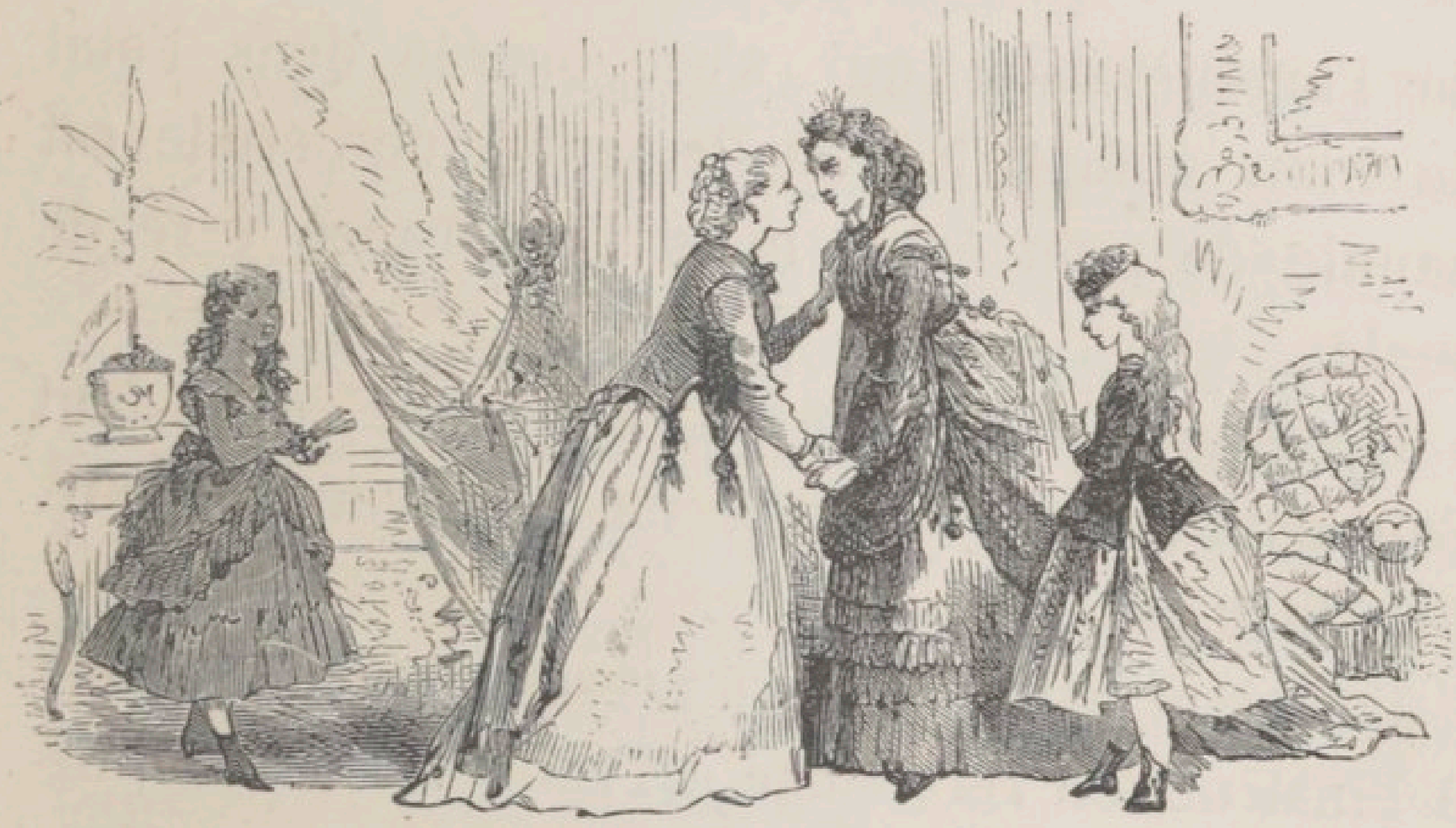
— Eh bien! chère petite, je te donnerai une maisonnette d'où tu verras sortir par le beau temps une jeune fille, tenant son parasol, tandis que par le mauvais temps, il en sortira un bonhomme coiffé d'un capuchon : chacun d'eux est attaché à l'extrémité d'un cheveu qui se raccourcit par le temps sec, et s'allonge quand l'air est humide; cette différence de longueur amène le changement de personnage. On appelle cet instrument hygromètre, d'un mot grec qui signifie mesureur de l'humidité.

« Le vieux Jean, quoique aveugle, connaît les changements de temps, au moyen d'une corde tendue sur laquelle il passe la main. »

Yvonne a longuement développé les avantages que vont lui procurer les deux personnages en question, elle les consultera pour elle et pour sa poupée, car toutes les deux ont soin de ne pas gâter leur toilette.

Le conseil de Jean sera suivi : nous partons demain.





CHAPITRE XVI

LA COMTESSE CAROLINE

Paris. La vie se passe à faire et à défaire ; le plus bel hôtel n'est qu'une tente où l'homme s'abrite. Un mois s'est écoulé depuis notre arrivée sans que j'aie pu prendre la plume, et, dès que le soleil aura transformé la nature, nous partirons encore. Nous nous plaignons tous de ces changements, et, si les circonstances nous empêchent de les opérer, de nouvelles plaintes nous échappent.

Quelques amis sont accourus ; leur surprise en voyant Auguste a été pour nous la mesure vraie

de l'amélioration qui s'est opérée dans l'état de mon enfant. Non-seulement l'inquiétude est bannie de mon âme, mais l'espérance y règne seule.

Des études sérieuses ont commencé, et il faut l'autorité d'un père pour en modérer l'ardeur. Que Dieu est bon!

Cet hiver sera consacré presque exclusivement à l'instruction religieuse d'Yvonne. Nous ne quitterons Paris qu'après la première communion. Miss Catherine développe admirablement les sentiments de son élève; sa piété éclairée, ses vertus personnelles me sont d'un grand secours dans cette grave circonstance. Chère petite fille, avec quelle intelligence tu saisis les vérités de la religion! Comme ton âme s'épanouit sous l'influence de la grâce divine! La douceur, l'obéissance naturelles à ton caractère croissent chaque jour; ta susceptibilité s'efface; moi seule puis encore l'apercevoir, j'observe avec bonheur les petites victoires que tu remportes sur toi-même. Mon Yvonne, prie pour nous! Dieu aime la prière des enfants!

En relisant mon journal, j'ai remarqué qu'il n'est pas question une seule fois des défauts d'Henri. Serais-je comme la comtesse Caroline? Pas précisément; mais, après de longues réflexions,

j'ai eu la joie de constater que mon fils, sans être parfait, est doué d'une nature facile ; il s'élève tout seul. Ses maîtres sont toujours satisfaits, ses camarades l'aiment. Sa vivacité n'est qu'agréable. Sa douceur est sans mollessse. Il commet parfois, il est vrai , de légères fautes , mais qui ne sont point assez répétées pour être regardées comme la marque de défauts accentués, et n'obligent point à une lutte continuelle.

Yvonne n'est-elle point ainsi? Ils ne nous ont jamais fait de chagrin.

Toi seul, mon cher Auguste, as connu notre sévérité : toutefois tes colères, ta paresse ne t'ont pas nui dans le cœur de ta mère. Oh ! non, cher bien-aimé enfant, je pensais à toi plus qu'aux autres , l'amour maternel est le plus ambitieux des amours. Une épreuve m'est venue en aide pour te perfectionner.

Un billet parfumé a été remis à ma porte après minuit. La comtesse Caroline est à Paris, et dès demain j'aurai sa visite. Il y a quatre ans que nous ne nous sommes vues. Mes enfants ont grandi, j'espère qu'elle aura amené les siens. Je suis curieuse de savoir où en est son journal. Je ne crains pas la comparaison, ni elle non plus sans doute. Tous les parents sont disposés à dire: après mes enfants, les vôtres sont les plus char-

mants que je connaisse. Ma bonne mère était le type de cet amour aveugle et toujours respectable.

Effectivement, j'ai reçu la visite annoncée. Transports de se revoir, retour vers le passé, sympathies pour les épreuves que le temps a amenées.

Ziunia (diminutif d'Élisabeth) est bien l'auteur des bons mots et des gentillesses que sa mère a écrits. Ses frères sont restés en Pologne. Yvonne était un peu intimidée de paraître devant une si belle dame. Elle osait à peine regarder Ziunia; celle-ci, plus jeune d'un an, mais plus habituée au monde, a fait les avances.

Elle est simple, gracieuse et d'une amabilité qui semblerait au-dessus de son âge, si ce n'était un don naturel; elle nous amuse beaucoup par ses observations fines et naïves auxquelles sa voix sympathique ajoute un charme tout particulier. La bonté est le trait distinctif du caractère de Ziunia; je serais heureuse que l'amitié s'établît entre nos deux filles.

Yvonne s'est vite apprivoisée, et, avec notre permission, elle a emmené sa nouvelle amie auprès de miss Catherine, dans la chambre où sont abrités tous ses trésors.

Restée seule avec moi, la comtesse a causé

avec ce charme particulier aux femmes du Nord. Elle me sortait de Paris, de la France même; j'étais sur un théâtre nouveau, et je m'amusais beaucoup. Quand tout fut épuisé ou à peu près, je dis à mon aimable amie : « Eh bien! où en est votre joli livre ? »

Elle rougit, et me dit, en riant : « Ma chère, mes héros et mon héroïne étant devenus aussi terribles que le reste du genre humain, je n'ai pas ajouté plus de vingt pages à celles que vous connaissez. Et vous, ma chère?

— Oh! moi, je suis plus courageuse, je continue mon œuvre. Je consigne les orages, les tempêtes, le ciel bleu et les fleurs.

Elle ne m'en a pas demandé davantage: d'où je conclus qu'il ne sera plus question de mon journal. Je ne le regrette nullement. La comtesse le comprendrait-elle?

Une circonstance va resserrer nos liens, et ceux de nos filles. Ziunia, quoique plus jeune qu'Yvonne, fera aussi sa première communion. Ce sera un motif pour nous voir souvent. J'aurai quelques services à rendre à la comtesse, et j'en suis fort heureuse.

On a reproché de tout temps aux Parisiens de ne pas connaître Paris. Ce reproche est très-fondé,

mais il a son excuse. Une mère de famille, quel que soit le pays qu'elle habite, a peu de temps à donner à la visite des curiosités qui attirent les étrangers. Lorsque nous sommes hors de chez nous, notre conduite est tout à fait différente. Je dois donc à la comtesse Caroline l'avantage de visiter Paris, et vraiment je ne le regrette pas. Au plaisir d'explorer nos galeries, nos monuments publics, s'ajoute la satisfaction très-grande de constater son admiration pour la France qui, en dépit de ses lacunes, est, de l'avis de tous, le pays le plus agréable à habiter.

Nos petites filles nous accompagnent rarement, elles travaillent chacune de leur côté, elles suivent le catéchisme ensemble, et se promènent avec miss Catherine.

Ziunia joue déjà très-joliment du piano. Yvonne étudie avec elle un morceau à quatre mains. Ces quatre menottes sont d'un effet charmant sur mon Érard.

C'est une chose vraiment merveilleuse que la facilité avec laquelle les Polonaises parlent notre langue; malheureusement, elles ne l'étudient pas à fond. Ziunia récite les fables tout aussi bien qu'Yvonne et se contente de nous charmer.

Cette gentille enfant possède un talent que j'apprécie beaucoup : elle manie l'aiguille, le crochet,

Ces menottes sont d'un effet charmant. (Page 150.)

et tricote avec grâce. Nos deux filles ont entrepris une layette destinée à un enfant pauvre; c'est un plaisir de les voir travailler et de les entendre causer. Yvonne accomplit sa tâche de grand cœur; elle m'a cependant avoué qu'il lui en coûte d'abandonner Frisette. Je lui ai fait comprendre la valeur de ce petit sacrifice.

Une contestation assez vive s'est élevée entre Mme Caroline et moi : elle ne comprend absolument pas que nous refusions de l'accompagner au théâtre; à l'en croire, la santé d'Auguste n'est pas une raison suffisante. J'exagère, je suis esclave de mes enfants. Les plus jolis discours n'ont pu m'ébranler; Alphonse cède du moins quelquefois aux instances de nos amis : c'est ce qu'il a fait ce soir.

Quelques heures de solitude ne me déplaisent pas. Lorsque les voitures roulent, que la foule se presse au théâtre, au concert, j'aime à me sentir seule auprès de mes enfants qui dorment d'un sommeil paisible. Un bon livre, un travail manuel, mon journal, me sont une douce compagnie qui ne trouble pas le recueillement dont mon âme a besoin.

Le goût du jeu revient avec la santé à Auguste, et nous avisons sérieusement aux moyens de le

distraire. En cela, comme en tout le reste, miss Catherine nous est venue en aide. Son talent de dessin s'applique merveilleusement à l'organisation des ombres chinoises qu'elle a montées sur un tel pied, que Séraphin lui-même en serait jaloux.

Nous donnons de vraies représentations. Parents et enfants s'amusent chacun pour leur compte. C'est que nos ombres chinoises ne sont pas les premières venues!

Yvonne et Ziunia n'en apprennent pas moins bien le catéchisme. Les chères petites sont des modèles de sagesse et de raison. Il n'est rien de plus propre à ranimer notre piété que la foi simple et naïve de nos enfants.

Auguste fait de tels progrès en toutes choses, que son père a consenti à le faire composer avec le collége.

Son existence prend une couleur nouvelle, et, quoiqu'il passe encore un peu de temps sur sa chaise longue, il m'arrive quelquefois d'oublier qu'une infirmité l'y retient. Une bibliothèque choisie est à sa disposition. L'*Ami des enfants* était unique autrefois, et nous nous en contentions ; mais aujourd'hui *que d'amis* consacrent leur plume à l'enfance. L'art ajoute ses merveilles à ces œuvres amusantes.

Les fleurs tiennent une grande place dans les distractions d'Auguste. Yvonne partage ce goût. La classe est presque une serre, à laquelle nos petits jardiniers donnent leurs soins.

Le moment de la première communion approche. Une grande joie est réservée à nos enfants : ce jour sera marqué par une aumône particulière. J'ai proposé à la comtesse de donner un beau déjeuner aux orphelines de nos sœurs de charité. Elle a accepté, et fait aussitôt le menu avec cette générosité propre à sa nation et qui se présente sous toutes les formes. J'ai été obligée de l'arrêter. Ce n'est pas sans peine que je suis parvenue à lui faire comprendre l'inutilité et même l'inconvénient d'un repas trop recherché. Cependant, comme je ne veux pas frustrer les pauvres, le surplus de la somme qui était destinée aux vivres sera employé à l'achat de vêtements d'hiver.

Avril. Ce grand jour s'est passé dans la joie et dans l'émotion. Notre Yvonne nous semblait un ange sous son voile blanc. Mon père, mon frère et sa femme sont venus de Bourgogne, car il n'est pas de plus grande fête pour une famille chrétienne que la première communion d'un enfant. La Pologne n'a pas de pareilles solennités dans

ses églises : la comtesse était aussi émerveillée qu'attendrie.

Ziunia et Yvonne ayant quitté leur voile blanc, nous les avons conduites chez les sœurs. Vingt-cinq couverts étaient mis sur une table longue parée de fleurs et couverte de viandes froides. La joie était sur tous ces visages, mais nos enfants, joignant l'action au sentiment, étaient sans comparaison les plus heureuses.

Ziunia, moins initiée qu'Yvonne aux habitudes du peuple, n'était pas aussi à l'aise que ma fille ; elle regardait avec de grands yeux tous ces enfants dévorer le pâté et le rôti.

Il ne faut pas s'en étonner : la France est le foyer de la charité, toutes les souffrances y sont comprises et soulagées, et une entière liberté nous permet de suivre l'attrait de notre cœur. Combien de femmes élégantes, le soir, ont gravi le matin des escaliers obscurs pour atteindre la misère ! Dès l'âge le plus tendre, nos enfants entendent parler des pauvres, ils voient leurs mères s'en occuper. La charité entre tout naturellement dans leurs jeunes âmes, et y produit bientôt des fruits.

Oh ! comme Ziunia était contente, et qu'elle était bien à sa place dans un semblable lieu ! Chère petite, vous aussi vous aimerez les pau-

vres, vous les visiterez, car déjà vous travaillez pour eux de vos mains blanches.

Après le repas, les orphelines nous ont gentiment remerciées. Assurément l'aimable étrangère a vu tous les côtés brillants de Paris, mais le souvenir de cette journée pourrait bien survivre à tous les autres.

La nécessité de retourner en Allemagne nous oblige à quitter Paris plus tôt qu'à l'ordinaire ; la saison s'y prête, et dans quinze jours nous reverrons encore nos chères montagnes.

Mme Caroline prolonge son séjour à Paris.

Saint-Meury. Les adieux ont été adoucis par l'espoir de se rencontrer bientôt à Creuznach. Ma belle-sœur et ses fils nous ont suivis de près. L'accident arrivé à Auguste a resserré notre intimité. Il faudrait beaucoup de pages pour tenir un compte exact de toutes les attentions dont la sœur d'Alphonse a comblé Auguste depuis le malheureux jour de sa chute.

L'amour-propre est si absurde qu'après avoir été humiliée de l'ignorance de mon fils, je suis bien aise que mes neveux soient témoins de ses progrès. S'il ne les suit pas encore à la promenade, il est cependant moins étranger à leurs jeux ; sa bonne santé, la vivacité de son esprit, fournissent à ses cousins des distractions nou-

velles ; mais ce qui me flatte singulièrement, c'est de voir ce que la maladie a fait de ce cher enfant : il dépasse aujourd'hui tous les garçons de son âge, en latin, en histoire, en géographie. Les cousins ont fait cette découverte, et, comme ils sont fort paresseux, Auguste les aide souvent à achever leurs devoirs. Vraiment, si nous avions plus de confiance dans la Providence, nos maux ne seraient pas aussi grands ! Que de larmes n'ai-je pas versées en songeant aux conséquences d'un caractère indiscipliné comme celui d'Auguste ! N'importe ! les larmes d'une mère ne sont jamais perdues.

Sans être auteur, je ne suis cependant pas dénuée d'une certaine prétention, et je ne ferai point la faute de tomber dans des redites. Ces pages peuvent à la rigueur passer à la postérité ; nos bibliothèques en contiennent peut-être beaucoup qui sont moins dignes de l'intérêt des mères et des enfants.

Après m'être adjugé ce compliment, je ferme mon cahier, et je ne l'ouvrirai qu'en Allemagne.

CHAPITRE XVII

UN GRAND VOYAGE

Creuznach. Cette fois-ci, nous sommes parfaitement logés. Quelques habitants de la ville, marchands et autres, nous ont reconnus, et ont constaté avec plaisir les progrès de mon fils. Cet accueil est agréable, on se sent moins étrangers à l'étranger.

Yvonne passerait volontiers des heures entières devant la boutique d'un jeune Tyrolien, protecteur d'une vieille mère aveugle, quoiqu'il n'ait que quinze ans. Cette femme, encore belle, calme

et résignée, inspire l'intérêt général ; elle raconte volontiers son histoire.

« Devenue veuve avant d'avoir atteint la vieillesse, elle a élevé et marié six enfants, et n'a plus que son bien-aimé Fritz. Ah ! celui-là, il ne manquera pas non plus de trouver femme ; sa réputation est grande au pays ! Depuis l'âge de douze ans, mon fils me fait vivre. Il travaillait chez les autres, mais l'année dernière une vieille tante nous ayant laissé un joli tas de florins, mon Fritz a voulu faire le commerce aussi, lui, comme ses frères. Nous voyageons, et le bonheur nous accompagne. »

Tout en causant ainsi, du matin au soir, la brave femme range les cartons, époussette, enveloppe les objets vendus, et invite les chalands à revenir.

Cette boutique contient des échantillons nombreux et variés de tout ce que produit l'industrie tyrolienne : couteaux de bois sculptés, porte-cadres, coffres, bénitiers, bijoux, plumes légères, gants de chamois et mille autres riens charmants. Ajoutez à cela que Fritz est un gentil garçon à la taille svelte. Sa belle chevelure noire, son justaucorps vert, ses guêtres de chamois, son chapeau pointu orné d'un gland d'or, font de lui un personnage sympathique à tous les étrangers.

Yvonne et Auguste ont dépensé leurs économies dans ce magasin.

Quinze jours ont déjà opéré un changement notable dans la santé de mon fils. Sa guérison n'est plus douteuse. Je suis comme accablée de cette espérance. Le cher enfant a retrouvé la gaieté et la vivacité de son âge. Il éprouve des transports de joie en se sentant d'aplomb sur ses jambes. Il ne perd pas une ligne de sa taille. Avec quel plaisir nous revoyons ce que nous n'avions fait qu'entrevoir l'an passé !

Nos amis polonais sont arrivés plus aimables que jamais. Ziunia et Yvonne se sont retrouvées avec bonheur. Un de nos grands griefs, le seul peut-être, entre la comtesse et nous, c'est que nous n'avons pas l'habitude de prendre le thé, c'est presque un défaut à ses yeux.

En Angleterre, le thé *est du thé;* en Pologne, le thé est surtout la société, le plaisir de la conversation.

La politesse exige que l'on parle aux étrangers de leur pays, et un certain intérêt s'y ajoute. Nous nous faisons presque un devoir de questionner nos amis sur la Pologne ; et déjà ils nous ont appris beaucoup de choses intéressantes qui ne se trouvent dans aucun livre.

Une folie. Alphonse est parti chercher Henri, et nous irons tous en Pologne. La comtesse préméditait ce coup d'état. Est-ce croyable? comment ai-je pu accepter une semblable invitation? Cette Polonaise est une sirène! Après tout, ce changement plaira aux enfants! Le médecin m'assure qu'Auguste ne souffrira pas d'un voyage fait avec prudence.

Henri est arrivé. Bien entendu, il renonce sans regrets au Dauphiné pour voir un pays nouveau. Mon fils a eu six prix; il a apporté ses livres pour les montrer à Yvonne et à Auguste, et aussi pour les lire. Ceci n'est pas une vaine prétention : Henri aime beaucoup la lecture, et sa mémoire admirable est déjà fort bien meublée.

Il va sans dire que le but unique de nos étapes sera de nous reposer. Henri et sa sœur ont parfaitement compris que la moindre course en ville fatiguerait Auguste, et que nous devons rester indifférents à tout ce qui sollicite la curiosité des voyageurs. Qu'ils sont aimables mes enfants! pas une question, pas un regret! Ils ferment les yeux sur tout ce qui les entoure, et n'entretiennent leur frère que des distractions à venir. Auguste n'est pas aussi discret; dès qu'un monument apparaît, il questionne son père.

Nous nous sommes successivement arrêtés à Cologne, à Hanovre et à Berlin ; notre dernière étape a été Glogau. C'est là surtout que nous nous sommes sentis à l'étranger. Henri, qui a l'heureuse passion de la géographie, s'étonna beaucoup de ne pas connaître cette ville. Auguste lui a dit qu'elle est si laide et si triste que c'était bien assez tôt d'en faire la connaissance. Tous ces ponts de bois, ces soldats au casque pointu ne l'ont nullement charmé. Le grand grief de nos petits Français contre la Prusse, c'est de n'y point rencontrer de ces buffets appétissants où se trouvent les plus frais gâteaux et les meilleures volailles.

Ils ont fait la mine aux tartines de beurre salé et de langue fourrée que les petits Allemands mangent avec le plus grand plaisir ; les fruits cueillis avant maturité ont excité leur mépris ; ils se sont contentés de pain de seigle auquel ils ajoutaient un morceau de chocolat. Je n'omettrai pourtant pas le plaisir qu'ils ont eu à boire de la bière dans les chopes allemandes.

Un semblable voyage eût été impossible pour Auguste, si le chemin de fer n'en eût abrégé la longueur.

A la dernière station, deux voitures découvertes attelées chacune de quatre magnifiques chevaux

nous attendaient. La comtesse était visiblement heureuse de notre surprise.

La voie ferrée traverse une des forêts de R***; on aperçoit de là le château d'apparence royale qui était le terme de notre voyage. Le duché de Posen n'est ni pittoresque ni riant; mais les pays sont comme les personnes, on peut toujours y découvrir quelques qualités qui méritent d'être appréciées : ici, ce sont des forêts immenses, des routes parfaitement entretenues, des plaines fertiles qui donnent au premier coup d'œil une idée de la richesse du sol.

Un quart d'heure plus tard nous entrions dans la cour intérieure du château où de nombreux serviteurs nous attendaient. La sœur de la comtesse nous reçut avec une grâce charmante; nous allions de surprise en surprise, mais le temps des enfants terribles était trop loin de nous pour que j'eusse à redouter la moindre indiscrétion de leur part.

Le château de R*** a été la résidence du roi Stanislas Leczinsky. Une façade principale donne sur le parc, de magnifiques orangers placés sur le premier plan font oublier qu'à la fin d'octobre le thermomètre marquera 4° au-dessous de zéro.

Ce qui nous frappa d'abord dans cette magnifi-

que résidence, c'est la grandeur malgré l'absence de luxe.

La comtesse nous conduisit elle-même dans de belles chambres du premier étage. L'aimable femme avait poussé l'attention jusqu'à faire meubler ma chambre à la française. Mon lit est le seul du château qui ait des rideaux. La température des appartements est assez élevée pendant l'hiver pour que cette précaution soit inutile; un petit paravent de soie recouvert de mousseline est une protection suffisante. Des poêles de faïence de la hauteur d'une armoire, et qu'on allume deux fois par jour à l'extérieur, entretiennent, dit-on, une température fort agréable.

Lorsque nous fûmes seuls, les enfants donnèrent un libre cours à leurs réflexions : « Maman, que c'est drôle! pas de cheminées! pas de pendules! pas de sonnettes! » Les stores à paysages plus ou moins fins leur paraissaient bien préférables aux rideaux. Les doubles fenêtres étaient aussi une nouveauté. Suzanne était la moins enchantée. Cette bonne fille a des qualités locales. La nouveauté lui déplaît. Elle s'abstint cependant de toute réflexion, jusqu'au moment où l'on vint nous dire que le dîner était à trois heures et que l'on sonnerait deux fois.

Pendant qu'Henri et Yvonne couraient d'une chambre à l'autre, regardaient par les fenêtres,

Auguste se reposait, attendant avec impatience l'arrivée de Léon et de Casimir qui devaient revenir le soir même de chez une tante.

Je connaissais déjà assez les usages du monde polonais pour m'y conformer; et, sans vouloir rivaliser d'élégance avec la comtesse, je fis une toilette du soir en plein jour, en dépit de toutes les remontrances de ma bonne Suzanne. Je parvins toutefois à lui persuader que la politesse exigeait que je prisse la mode du pays où nous nous trouvions. Une fois convaincue, elle se piqua d'amour-propre, et je dus bientôt modérer son zèle. Dès que le second coup de cloche eut retenti, Ziunia, dont le costume de voyage était remplacé par une légère robe de mousseline rose, vint nous chercher et nous conduisit dans les beaux salons du second étage, où sont aussi les appartements du comte et de la comtesse.

Dans une immense salle à manger aux murailles de stuc, le couvert était mis sur une table carrée où brillaient les plus fins cristaux de Bohême. Les enfants, si discrets jusqu'alors, ne purent contenir leurs exclamations en considérant les dessins de la nappe fine et lustrée : c'était le château de R*** très-reconnaissable; aux quatre angles on voyait des chasses, chiens et cerfs aux abois, cors de chasse et cavaliers.

La comtesse, naturellement fort enjouée, s'amu-

sait beaucoup de leur étonnement : « Il faut passer l'hiver avec nous, disait-elle, et vous irez à la chasse avec Léon et Casimir ; si la neige tombe de bonne heure cette année, vous ferez des courses en traîneau ; en attendant, nous nous promènerons dans la forêt. Auguste va achever sa guérison ici, et il aimera tant notre pays, qu'il voudra y revenir tous les ans. »

Tout cela a été dit si gracieusement, si sincèrement, que je partageais presque l'illusion qu'éprouvaient mes enfants, en écoutant Mme Caroline. Cette fois-ci, je ne puis échapper au thé. Le dîner de trois heures en fait une obligation ; mais on pourrait également appeler ce repas un souper, et, si le patriotisme français l'exigeait, un dîner, puisque la mode s'impose au point de faire dîner la plupart des Parisiens à sept heures.

En qualité de voyageurs, nous avons regagné nos appartements aussitôt que l'invitation nous en a été faite.

Le lendemain, mes enfants se sont éveillés tout surpris d'avoir dormi en Pologne.

Le déjeuner étant à neuf heures, chacun se piqua d'exactitude. Yvonne et miss Catherine furent bientôt dans le parc. Au bout de quelques instants, ma fille vint m'annoncer qu'on déjeunait dehors, que les domestiques étendaient des tapis pour qu'on ne se salît pas. « Maman, ajouta-

t-elle, je suis bien contente, il y a des fleurs tout autour de la maison. Léon et Casimir sont arrivés ; une petite biche apprivoisée nous a suivies jusqu'à l'escalier. »

Ce voyage procure tant de plaisir à mes enfants et Auguste en profitera si bien, que je n'ai pas hésité à lui faire une jolie place dans le *Livre de maman.*

A neuf heures précises, le comte était à ma porte, et m'offrait son bras pour aller déjeuner. Nous descendîmes dans le parc, une tente était dressée pour nous abriter : Mme Caroline faisait le thé; rien de plus charmant que cette élégante ménagère; elle était en peignoir de mousseline brodée, un chapeau de paille comme en portent les paysannes de la Silésie la préservait du soleil. Elle nous accueillit par un aimable bonjour de cette voix claire et harmonieuse qui donne du charme à toutes ses paroles.

Les enfants étaient ravis, et miss Catherine ne l'était pas moins. La comtesse nous rappela que, le dîner étant à trois heures, il fallait déjeuner légèrement. En dépit de l'avertissement, nous fîmes honneur aux viandes froides qui couvraient la table, aux tartines, à l'excellent café à la crème. « Il n'y a pas moyen, dit la comtesse en riant, d'empêcher des Français de déjeuner. »

Quelle que soit la latitude d'un pays, le propriétaire est toujours le même; il aime à promener ses hôtes dans son domaine, à faire admirer ce qui en fait la richesse et l'ornement. Je suis persuadé qu'un Lapon nous vanterait sa hutte enfumée.

Nous étions encore trop nouvellement arrivés pour que le comte songeât à nous promener au loin; il nous proposa donc de visiter ses magnifiques écuries.

Elles sont immenses et remarquablement propres. A notre arrivée les grooms ouvrirent les portes battantes, et nous sommes entrés avec autant de confiance que dans les salons du château. Cinquante chevaux anglais nous virent passer d'un œil bienveillant. Le comte fit valoir à Alphonse les qualités de ces bêtes remarquables; quoique nous ne fussions point indifférents à la conversation de ces messieurs, un attelage de poneys fixa bien autrement nos regards. Ces bijoux de chevaux s'attellent à une petite voiture qui ne circule que dans le parc; un groom de petite taille les conduit. Je prévois qu'Auguste, qui a encore besoin de ménagements, usera souvent de cet attelage.

« Est-ce que ce sont des chevaux polonais? demanda Yvonne.

— Non, ma chère, s'empressa de répondre

miss Catherine, ils sont originaires des îles Shetland, et fort communs en Écosse. »

De là, nous sommes entrés dans l'étable où quarante belles vaches reçurent nos compliments; ces bretonnes ne semblent nullement souffrir de leur reclusion, et leurs sœurs ne les renieraient pas. Une jeune paysanne s'empressa d'ouvrir un buffet, prit de grands verres, et les remplit d'un lait exquis qu'elle nous présenta.

Le projet de venir faire souvent collation dans l'étable a aussitôt été formé.

Le château de R*** a des orangeries vraiment royales; quant aux autres serres, les quarante mille pots qui y sont entassés n'offrent aucun intérêt; le jardinage est excessivement arriéré en Pologne : le climat explique cette lacune; en revanche toutes les plantes de serre y sont fort bien cultivées : les ananas y abondent, et les oranges y sont douces et agréables.

Nous rencontrons partout des gens qui s'arrêtent pour nous laisser passer. Le respect du maître ne se dément jamais. La comtesse est une sorte d'idole autour de laquelle chacun s'empresse. Nos meilleurs domestiques n'ont point idée de ce service incessant auquel s'ajoute presque toujours un dévouement sans bornes.

Le comte a établi à une petite distance du château une belle faisanderie. C'est une faisanderie de luxe, car les chasses de R*** sont immenses, et le faisan n'y est pas rare.

Cette visite a fort intéressé les enfants.

Le faisandier, qui est Belge, mit beaucoup de complaisance à nous donner des détails sur l'éducation de ses élèves.

« Ces cases ou planchettes, que vous voyez placées sur deux rangs, sont destinées aux femelles qui couvent. Dès que les petits sont éclos, *savez-vous*, ils trottent; mais il faut les diriger comme des enfants. Quand ils sont tout petits, on les laisse vingt-quatre heures sans manger.— Yvonne et Auguste ont jeté un cri d'effroi. — Puis on varie la nourriture à mesure qu'ils croissent. Ils mangent, *savez-vous*, toutes sortes de graines, d'herbages et de légumes. Ce beau gazon, qui a l'air d'un embellissement, est très-utile à mes bêtes; ils vont y chercher des œufs de fourmis, et je crois bien qu'ils croquent quelques fourmis par distraction. Mais cette promenade n'a lieu qu'au moment où la terre est sèche, car, *savez-vous*, les faisans craignent beaucoup l'humidité. Tant qu'ils sont petits, on ne les laisse pas boire. » La physionomie du Belge était empreinte, en disant ces mots, d'une tristesse significative. « Leur nourriture favorite est un mélange de froment et

d'œufs de fourmis. Ce sont des hôtes fort chers, et qui exigent une surveillance de tous les instants. »

Lorsque le faisandier eut achevé son discours, Léon nous dit que les faisans n'ont pas beaucoup d'esprit, qu'il y en a un grand nombre dans les forêts du duché, et que rien n'est plus facile que de les tuer : car ils fixent le chien en arrêt si longtemps qu'on peut viser à son aise. Ils se laissent aussi fasciner par un morceau de drap rouge posé sur une toile blanche. Nos paysans, ajouta Casimir, en prennent au moyen de filets qu'ils tendent sur le passage de ceux qui traversent les chemins pour aller boire en automne.

Le jour même, des faisans rôtis complétèrent nos connaissances.

La faisanderie a été le sujet de la conversation pendant la promenade. Yvonne ne conçoit pas que ces gentils oiseaux aiment le goût de la fourmi dont l'odeur seule lui est désagréable. Nous lui avons dit qu'il n'y a point parité de goûts entre les petites filles et les faisans. Auguste s'est écrié : « Comment! tu n'aimes pas les fourmis? toi, qui es laborieuse comme elles! » Ce compliment a excité l'hilarité générale; moi j'en ai été touchée.

Le lendemain, nous avons visité le château.

Les appartements d'été sont remarquables par leur dimension et par l'absence d'ornements : peu de meubles, des rideaux de mousseline, mais des murs de stuc. L'hiver impose d'autres conditions.

Quand la comtesse le désire, on dit la messe dans une petite chapelle intérieure; les dimanches et jours de fête, la famille du comte et tous ses gens se rendent à l'église de la petite ville de R*** qui touche aux communs du château.

Le nombre des violons, des clarinettes et des chanteurs augmente en raison de la solennité. Cette nouveauté nous a surpris.

Les enfants de nos amis travaillent fort régulièrement avec leur précepteur, ce qui nous permet aussi de nous livrer chaque jour à quelque occupation sérieuse. Les récréations prises en commun ont un grand charme. C'est une visite dans le voisinage, une partie sur l'eau, à l'agrément de laquelle s'ajoute un concert : Casimir chante fort joliment des airs nationaux, Léon emporte sa flûte. Ces talents des deux frères font une grande impression sur mes fils qui n'en ont point.

Si la vue des montagnes et des lacs nous charme en tout temps, il faut convenir que les forêts ont aussi leur grandeur! Le duché de Posen est riche

en beautés de ce genre. Chaque jour, de 5 à 7 heures, nous montons en voiture : le comte et Alphonse prennent tour à tour les rênes, et nous volons sur des routes unies comme un parquet.

Les voitures s'arrêtent de distance en distance devant une guérite d'où un employé présente au bout d'un long bâton une sébile de fer-blanc pour recevoir l'impôt dû par ceux qui parcourent ainsi la route. Cette coutume inconnue en France divertit beaucoup les enfants; l'impôt n'est pas réclamé au propriétaire qui traverse ses domaines.

Hier, nous avons rencontré deux petites filles qui cueillaient des fraises. A notre approche, elles se sont cachées derrière un arbre. La comtesse les a engagées avec bonté à nous apporter leur récolte; elles ont paru aussitôt, la rougeur au front. Le comte leur a donné de petites pièces d'argent; les enfants ont voulu en faire autant et je le leur ai permis. L'une des filles avait un bras en écharpe. Mme Caroline l'a interrogée sur son mal, puis elle lui a dit en allemand : « Viens demain au château, je te guérirai. »

« Vous êtes sœur hospitalière? ai-je dit à la comtesse.

— Je suis un vrai docteur, ma chère; je fais des cures dont les facultés de Berlin et de Paris s'honoreraient. Il y a dans nos caves des

tonneaux d'huile de foie de morue que j'administre toute l'année à nos pauvres paysans. Je suis payée en œufs frais, en bouquets de myosotis et de muguet. Je pense même avoir reçu plus d'une fois des carpes prises dans nos étangs: n'importe, le principe de la reconnaissance existe, c'est tout ce qu'il me faut. »

Les fraises ont figuré au thé; nous en avons tous eu une large part.

De jeunes biches fuient à notre approche. Yvonne gémit en songeant qu'on projette une chasse, et que ces jolies bêtes seront atteintes.

Ces promenades embaumées reposent les yeux et la pensée.

Le plus petit voyage est instructif. Miss Catherine ne l'ignore pas. Je l'ai entendue ce matin faire aux enfants un court et simple historique du partage de la Pologne; puis elle les a conduits dans une galerie où se trouve une belle carte d'Europe, pour leur montrer les provinces composant autrefois ce grand royaume.

Yvonne est fort surprise de se trouver si loin de Paris, je crois que la pensée de cette distance accroît le plaisir du voyage.

Il y a de beaux arbres dans le parc de R***. Les écureuils y ont fixé leur demeure; c'est un

grand plaisir de les voir s'élancer d'une branche à l'autre. Ils sont fort sociables.

Ziunia habite une chambre dont la fenêtre est entourée de lierres attachés à un gros chêne. Une société d'écureuils attirés par les friandises que la petite dépose sur la fenêtre vient chaque jour se régaler sous ses yeux, et de nouveaux spectateurs ne les intimident pas.

Ces écureuils me rappellent une petite histoire qui peut trouver sa place ici.

A trois ans, Yvonne jouait dans le jardin avec un écureuil empaillé. Le propriétaire de l'hôtel qui nous voyait de sa fenêtre ne tarda pas à conspirer contre l'innocent animal. Nous croyions bonnement, Suzanne et moi, qu'il s'intéressait aux jeux de la petite, lorsqu'un matin il vint trouver Suzanne, lui disant qu'il ne pouvait tolérer plus longtemps la présence de cette bête dans son jardin; ses plates-bandes étaient bouleversées, ses massifs s'éclaircissaient à vue d'œil.

Pour toute réponse, Suzanne éclata de rire, et jeta aux pieds du propriétaire confus l'écureuil empaillé d'Yvonnette.

Les pendules sont en Pologne un objet presque inconnu : l'horloge du château marque seule les heures

Yvonne n'aime pas cela; heureusement, Ziunia lui a apporté un joli sablier. « Est-ce vous qui avez inventé cela, ma chère? » a demandé ma fille à son amie.

« Oh! non, vraiment, je n'invente que des histoires. »

Ziunia, enchantée de placer son érudition, raconta ce que sa gouvernante lui avait appris sur les moyens auxquels les hommes avaient eu recours pour régler le temps, avant l'invention de l'horlogerie.

« Il y a aussi des fleurs qui peuvent servir de montre, parce qu'elles s'ouvrent et se ferment toujours aux mêmes heures, ajouta la petite fille: les unes sont matinales, les autres sont paresseuses; mais elles ne varient jamais, de sorte que c'est très-amusant. Nous pourrons en voir quelques-unes dans le jardin. »

La curiosité d'Auguste a été vivement excitée par ces mots, et le soir même Alphonse, tout heureux de faire une petite rentrée dans la science, a confirmé les paroles de Ziunia. Il nous a raconté comment Linnée avait composé une horloge de Flore. Les auditeurs ont éprouvé une grande admiration pour le savant suédois, et ont formé le projet de composer une horloge de Flore. Mon mari possède un art tout particulier pour éveiller le goût des choses sérieuses chez ses enfants.

Cette horloge poétique nous conduira à l'étude de la botanique l'été prochain.

Le comte éprouve une déception véritable en constatant le peu de goût d'Alphonse pour la chasse. Cependant l'hospitalité polonaise serait incomplète si ce plaisir n'était offert aux hôtes qu'on reçoit. Des voisins arrivent de tous côtés avec leurs équipages et leurs chiens. Par bonheur, quelques charmantes femmes accompagnent ces messieurs. Nous sommes fort nombreux, ce qui ne paraît guère dans cet immense château, dont le nombre des fenêtres égale celui des jours de l'année.

Mes enfants prennent leurs repas avec ceux de la comtesse. Cette vie nouvelle ne me plaît qu'à moitié : la politesse l'exige, et je m'y soumets.

Ce matin, dès cinq heures, j'ai entendu les aboiements des chiens, puis le bruit des équipages. Les chasseurs sont partis, nous ne les reverrons qu'à sept heures du soir.

La chasse seule trouble l'ordre de la maison, et les femmes savent parfaitement s'occuper pendant ces heures de solitude.

Le comte a organisé par exception une chasse à courre. Le temps est si beau que les dames pour-

ront la suivre en voiture. Je suis certaine qu'on ne trouverait pas une amazone dans mes ancêtres les plus reculés ; la seule vue d'un fusil m'incommode; le bruit d'un bouchon de champagne me donne des palpitations. Toutes ces faiblesses ne m'ont jamais arrêtée; j'ai donc accepté l'invitation de notre aimable hôte.

Il était trois heures; les chasseurs revêtus d'habits rouges, montés sur d'élégants chevaux, nous précédaient avec les piqueurs et les chiens.

Les enfants ont pris une part si vive à ce genre de plaisir, qu'il y aurait un certain danger à les laisser participer trop longtemps à ces distractions. Yvonne elle-même semble perdre sa douce tranquillité.

Je donnais un libre cours à mes réflexions, en souriant à ce qui se disait, lorsque le son du cor retentit; le cocher pressa les chevaux afin que nous pussions être témoins de ce qui allait se passer. Hallahi! Hallahi! s'écriaient les piqueurs en jetant un lièvre en l'air, et aussitôt la meute entière se jeta sur le malheureux qui retomba à moitié mort. En un clin d'œil, le dernier poil de sa fourrure disparut. Les garçons trouvèrent cela superbe; les petites filles n'étaient pas du même avis. Cet acte de cruauté a pour but d'exciter l'ardeur des chiens.

Ce genre de distractions entre si peu dans nos

mœurs qu'il n'a pu m'intéresser que par sa seule nouveauté. Je comprends, du reste, que lorsqu'on habite toujours la campagne, on recherche tout ce qui en rompt la monotonie, et je sens les avantages et la nécessité d'un semblable exercice dans la solitude où vivent la plupart des seigneurs polonais. Je suis néanmoins très-satisfaite que la saison où nous sommes ne favorise pas les grandes chasses. C'est vers la fin de décembre, nous a dit le comte, en janvier et en février que l'on chasse sérieusement.

La chasse aux canards n'est pas dénuée d'une certaine poésie : elle se fait en été, de six à neuf heures du soir, au moment où les canards sauvages viennent s'abriter sous les roseaux. Chaque chasseur porte de longues guêtres qui ne le préservent pas toujours de l'humidité et reste couché dans une barque, le fusil à son côté, écoutant ; lorsqu'une compagnie se trahit par le bruit de son vol, le rameur avance et la guerre commence.

Le comte et ses amis partirent une après-dînée pour cette chasse, et quelques heures plus tard nous les vîmes arriver, ayant autour de la taille une ceinture de canards, quoique leurs gibecières en fussent remplies. Nous avons payé notre tribut d'admiration aux Nemrods de R***.

Le comte, voulant nous donner une idée de ses chasses de réserve, partit un jour dès l'aurore avec ses amis; vers 7 heures du soir, le son du cor, les exclamations de Ziunia et d'Yvonne attirèrent mon attention : les chasseurs rentraient triomphants et chargés de butin; des fenêtres, nous contemplions avec surprise la cour intérieure jonchée de gibier : daims, lièvres, perdrix, faisans, etc.

Léon et Casimir jouissaient de l'étonnement de mes enfants et racontaient leurs exploits; car depuis l'âge de six ans, ils montent à cheval, sautent les barrières, et il n'est pas rare qu'ils suivent leur père à la chasse.

Henri paraît peu sensible à de tels récits; mais Auguste en écoute le moindre détail avec intérêt et semble dire : J'en ferais bien autant!

Mes fils s'étaient flattés d'apprendre des jeux nouveaux dans un pays étranger. Il n'en est rien: partout l'enfance a les mêmes goûts et les mêmes instincts.

Toutefois l'amour de la liberté parle de bonne heure au cœur des Polonais : ils jouent à la petite guerre, et tout naturellement les ennemis sont des Allemands et des Russes. Deux camps se forment; les armes sont des pommes de terre : mais quelle que soit l'ardeur des combattants, il n'y a point de blessures graves. Yvonne et Ziu-

nia jouent un rôle dans ces scènes : elles sont de bonnes princesses qui pansent les blessés, et viennent déposer aux pieds des vainqueurs leurs colliers de graines de melon et leurs diadèmes de roseaux, pour obtenir la liberté des prisonniers. C'est lorsque le temps s'oppose à une promenade qu'on joue à la petite guerre. Le thé devient alors un gai repas, où l'on célèbre la victoire.

La danse est une distraction de chaque jour. Il est d'usage dans les familles polonaises d'amener les enfants au salon après le dîner, même lorsqu'ils sont en bas âge. La solitude habituelle où l'on vit la plupart du temps perd alors de sa tristesse. Toute Polonaise est plus ou moins musicienne; la mère ou la sœur aînée se met au piano, et l'on danse; Henri, et Yvonne surtout, prend très-bien son parti de cette nouveauté. Ma petite fille et moi contribuons aux plaisirs de ces réunions en jouant nos sonates à quatre mains.

Si le dîner de trois heures coupe la journée, les matinées sont en revanche fort longues. A onze heures, chacun est chez soi. Je passe beaucoup de temps avec Yvonne et miss Catherine; je contribue largement aux bénéfices de la poste prussienne, et j'ai encore du loisir pour écrire mon journal. Je n'ai que des récits à faire. Les difficultés s'aplanissent avec les changements d'habi-

tudes. Yvonne et ses frères doués d'un caractère facile ne nous troublent en rien. Ces vacances passées à l'étranger ne seront pas sans utilité. J'écoute les observations de mes enfants, et je ne laisse passer aucune occasion d'en tirer avantage.

Une petite aventure. Mme Caroline vient de recevoir une invitation pressante d'un de ses oncles. Notre présence était une excuse toute naturelle pour refuser de s'y rendre ; mais elle pensa au contraire que, si je consentais à l'accompagner, cette visite serait une partie de plaisir. Elle alla au-devant de mes objections en me disant que son oncle serait charmé de recevoir une Française. Je gardais toujours le silence : « Nous amènerons les enfants et miss Catherine. » La difficulté était levée.

Le lendemain dès huit heures, et par un temps magnifique, nous montions en voiture, laissant ces messieurs au château. Le voyage est long, et nous ne pouvions le faire sans plusieurs relais. La chaleur était excessive ; après avoir traversé plusieurs petites villes, l'aspect du pays changea subitement; nous entrâmes dans une lande où les chevaux marchaient avec peine; le cocher, craignant que ces magnifiques bêtes ne souffrissent trop de l'ardeur du soleil, mit sa main dans

leurs naseaux, de façon à provoquer une petite hémorrhagie qui les soulagea.

Enfin nous prenons des chevaux de poste, pour nous conduire jusqu'à l'endroit où ceux de l'oncle nous attendront.

Nous partons : le postillon embouche la trompette; tout le monde se met aux fenêtres pour nous voir passer. Il va sans dire que cette trompette ravit les enfants.

Le voyage fait dans de si bonnes conditions ne causait aucune fatigue à mon cher Auguste.

Après avoir quitté les landes, nous y étions rentrés de nouveau, et c'était là que les chevaux du comte M... devaient nous prendre.

O surprise! ô déception! pas de chevaux!

La comtesse dit au postillon de continuer jusqu'au village prochain ; mais calme et paisible, il refuse et fait mine de dételer, disant que le maître de la poste ne lui a pas dit d'aller plus loin.

Nous éclatons tous de rire, sans pouvoir répliquer. Le postillon, magnétisé par notre hilarité, perdit un peu de son flegme, et la comtesse lui prouva avec une éloquence irrésistible qu'il ne pouvait nous laisser ainsi au milieu des sables, où ne se trouvait qu'une cabane qui n'offrait aucune ressource aux voyageurs.

Ce discours accompagné d'un certain nombre

de thalers[1] persuada le brave homme, et au bout d'une demi-heure, nous faisions au son du cor notre entrée dans un pauvre village où nous attendait la même déception.

Là, du moins, se trouvait une auberge destinée à abriter les rouliers. Des paysans travaillaient au dehors, et il y avait tout lieu d'espérer qu'on mettrait des chevaux de labour à notre disposition. Cependant la chose n'était pas tout à fait simple. On passa beaucoup de temps en courses et en pourparlers. L'aubergiste abasourdie de posséder de pareils hôtes nous offrit à dîner avec une assurance qui ne permettait pas de refuser. D'ailleurs, les provisions de voyage étaient épuisées, et les enfants avaient faim.

Pendant que Suzanne inspectait la cuisine, nous nous reposions dans une salle d'apparence convenable, et il était facile, avec un peu de philosophie, d'être satisfait de la situation.

Mais voilà Suzanne qui revient, la figure bouleversée, nous dire que toutes les provisions de l'auberge consistent dans un morceau de lard pendu à une poutre de la cuisine; qu'il n'y a pas une étincelle au foyer, ni fille, ni garçon, et qu'on est allé dans le village chercher un cuisinier retraité.

1. Écu qui vaut 3 fr. 75.

Nous crûmes d'abord que le rapport de Suzanne était exagéré ; la femme de chambre de la comtesse vint le confirmer, ajoutant des détails peu rassurants sur la durée de notre station dans cette pitoyable auberge.

Un voyage est une pierre de touche à laquelle résistent peu de gens. J'appréciais sans doute beaucoup la comtesse, mais cette circonstance augmenta encore ma sympathie pour elle : pas une nuance d'humeur ; elle donnait aux choses les plus désagréables un tour qui provoquait la gaieté la plus franche.

Pendant qu'on cherchait le cuisinier retraité et des chevaux, Suzanne et les enfants essuyaient avec des morceaux de papier la vaisselle sortie, en notre honneur, d'un buffet de parade.

Enfin le cuisinier arriva ; voici la carte qu'il nous offrit : omelette et pommes de terre.

L'exécution de ces deux mets classiques fut assez longue et ce ne fut qu'une heure plus tard que nous nous mîmes à table.

Auguste nous fit remarquer l'utilité des poules, et Henri s'étendit sur le mérite des pommes de terre ; il chanta les louanges du Français Parmentier, qui eut la gloire de populariser l'usage de cet utile aliment, à la fin du siècle dernier ; il nous raconta les innocents subterfuges dont usa cet homme de bien pour arriver à détruire le pré-

jugé qui s'attachait à l'emploi de la pomme de terre. Casimir et Léon l'écoutèrent avec plaisir.

Je dois avouer que la pédanterie de mon petit bonhomme me charma.

L'hôtesse, au visage radieux, vint nous annoncer que six bons chevaux étaient à notre disposition, et que dans deux heures nous serions à Dembno, terme de notre voyage.

Effectivement, un brave paysan avait amené six haridelles et trois postillons en costume de laboureur, c'est-à-dire pantalon blanc de la semaine dernière, veste de drap à couleur incertaine, bonnet de fantaisie, jambes nues et souliers ferrés.

Ce n'était pas le cas de rire, nous éprouvions même un véritable sentiment de reconnaissance pour les gens qui allaient mettre fin à notre embarras.

La comtesse paya largement l'aubergiste et le cuisinier ; elle ajouta à ses thalers des paroles obligeantes dont le souvenir ne s'effacera point.

Nous voilà donc partis. A notre passage, des houras accueillirent les postillons qui criaient de façon à se faire entendre au loin : « Nous conduisons des princesses !... c'est un beau jour !... »

Une fois en route, la gaieté revint.

« Mon mari ne serait pourtant pas content, me dit Mme Caroline, s'il nous voyait dans un pareil équipage. »

A notre arrivée, nous entendîmes de toutes parts : « Les voici! les voici! »

Quel intérêt pouvions-nous inspirer aux habitants d'un village? Nous étions loin d'avoir deviné le motif d'un si bruyant accueil.

Dès que le comte M... nous aperçut, il vint à notre rencontre, et se confondit en excuses; un malentendu lui avait fait juger inutile d'envoyer ses chevaux. Notre attelage reçut une large ration d'avoine, et les trois postillons ne furent pas moins bien traités.

Ziunia s'empressa de raconter l'effet que notre arrivée avait produit dans le village.

« Je le crois bien, répondit l'oncle; nous attendons des comédiens de Cracovie, et nul doute que, grâce à l'allure grotesque de votre équipage, on ne vous ait pris pour eux. »

La conversation s'engagea d'une façon qui me fit craindre qu'elle ne se prolongeât fort tard. Les enfants et moi-même sentions le poids de cette journée d'aventures, et je demandai aussitôt après le souper la permission de me retirer.

Je trouvai Suzanne au milieu de la chambre, faisant des gestes d'indignation, allant d'un lit à l'autre, entassant des matelas sur celui qu'elle

destinait à Auguste, l'objet constant de sa sollicitude.

« Ah ! madame, me dit-elle d'un ton où perçait le reproche, c'est un drôle de pays ! Regardez ces lits : les matelas sont comme des galettes, les draps sont juste de la grandeur de mes mouchoirs de Chollet, et puis un oreiller qui prend toute la place. Vrai ! J'aimerais mieux manger du pain noir toute ma vie, et coucher sur une bonne couëtte (lit de plume), que de vivre dans un pareil pays. »

Je ne parvins point à calmer ma pauvre Suzanne ; la gaieté des enfants eut seule ce pouvoir.

Le fait est que le mobilier du comte M... laisse beaucoup à désirer ; du reste, on ne trouve point chez les plus grands seigneurs polonais ce confort des choses usuelles qui distingue le plus modeste ménage français.

Les enfants ne s'aperçurent nullement de ce que leurs lits laissaient à désirer. Ils dormirent en dépit de la société des souris que nous entendîmes trotter toute la nuit.

La propriété du comte M... est dans une situation charmante, dont l'aspect est d'autant plus riant qu'on traverse une sorte de désert pour y arriver. La nature en fait tous les frais : des coteaux d'où s'échappent des sources limpides, une rivière, de beaux ombrages.

Le comte a voulu utiliser ces sources abondantes, et, profitant de la mode, il a organisé un établissement d'hydrothérapie.

Dès le lendemain, il nous proposa une promenade. Nous n'avions pas fait cent pas que notre hôte, tirant de sa poche une jolie timbale d'argent, qu'il remplit d'une eau très-pure, la présenta d'abord à sa nièce; nous eûmes successivement la même faveur. J'ai accepté deux ou trois fois; mais le comte nous ayant annoncé qu'il y a quatorze sources dont la dernière est la meilleure, je me déclarai incapable d'avoir soif quatorze fois. Quant aux enfants, je ne pus leur refuser de boire à chaque fontaine dans le creux de leur main.

Là encore, j'admirais l'aimable humeur de la comtesse Caroline: en sa qualité de nièce, elle ne refusa pas une seule fois la timbale, et trouva moyen d'égayer la situation.

Nous avons, dans cette même journée, visité l'établissement d'hydrothérapie; le comte ne nous a pas fait grâce du moindre détail. Rien de plus divertissant à voir que ces Polonais à longues moustaches, dont l'appétit est bien connu, en présence d'une soupière de lait froid et de pain noir.

Cependant, la troupe de Cracovie était arrivée,

et le théâtre n'était pas achevé. Le temps de notre visite étant limité, nous espérions être forcées de partir avant la représentation. Vain espoir ! Cette journée si remplie devait se terminer par un spectacle. Il me semble encore voir s'allonger la figure du comte, lorsque je lui déclarai que mes enfants n'assisteraient pas à la représentation. Mme Caroline fut comme humiliée d'un refus qu'elle taxait de sévérité extrême. Je fus inflexible.

J'étais fort contrariée de causer un déplaisir à mon hôte. Les étrangers ne comprennent absolument pas qu'une mère laisse grandir ses enfants dans l'ignorance des plaisirs factices du monde. J'aurais bien autrement surpris l'oncle et la nièce, si je leur avais dit qu'en me rendant au théâtre avec eux, j'obéissais à un pur sentiment de convenance.

L'hospitalité polonaise est marquée en toutes choses au coin de l'amabilité. Le comte ne put se résoudre à ce que mes enfants fussent entièrement privés d'un plaisir, et le lendemain, nous assistions dans le jardin à une danse cracovienne.

La nouveauté des costumes et le caractère de cette danse fournira longtemps à la conversation.

Cependant Mme Caroline était aussi impatiente que moi de regagner R***, et deux jours plus

tard, des chevaux furent mis à notre disposition; notre voyage s'effectua cette fois-ci sans le moindre accident fâcheux.

La comtesse me remercia de l'avoir aidée par notre compagnie à faire cette visite qu'elle ajournait depuis trois ans.

Les jours passent doucement; mais ils passent, et le moment du départ approche, quoique nos amis ne veuillent pas en entendre parler:

« Pour bien connaître notre pays, disent-ils, il faut le voir couvert de neige, il faut aller en traîneau. » Ils nous firent un tableau si saisissant des charmes de l'hiver dans le nord, que je frissonnai à la pensée de goûter de pareilles douceurs; et quoique nous fussions encore éloignés de la mauvaise saison, le soir même, je priai Alphonse d'annoncer très-sérieusement notre prochain départ. Le lendemain matin, entendant cette nouvelle, la comtesse fit une moue délicieuse qui aurait pu ébranler ma résolution, si l'intérêt de mes enfants n'avait exigé la fin de ces bonnes vacances.

Huit jours plus tard, nous quittions nos hôtes avec des promesses de retour.

Nous voici à Paris:

Nous avons visité Berlin, grande et belle ville

assurément, mais peu faite pour séduire des Français habitués à la recherche élégante des parcs et des jardins. Nous avons visité le Thier-garten — jardin des bêtes, — le château de Sans-Souci, jolie miniature de nos habitations royales. Là, notre Henri, dont la mémoire est déjà fort bien meublée, nous a récité les vers d'Andrieux.

Auguste est complétement remis. Ce voyage, loin de lui avoir causé de la fatigue, a consolidé sa santé. Il nous reste encore vingt jours de vacances, nous partons pour le Dauphiné. Je ferme mon cahier avec la résolution de ne pas me laisser distraire des occupations d'intérieur qui se sont accumulées pendant mon absence. Mes enfants conservent un vif souvenir de leurs vacances passées à l'étranger.

Saint-Meury. Ce matin, Yvonne est venue me présenter un jeune écureuil que Jean avait pris. Il était dans une grande cage et ne semblait pas trop effarouché du changement de domicile. Parents et enfants se sont mis à considérer les yeux du joli petit animal, sa physionomie fine et sa belle queue relevée par-dessus sa tête. Une grave question s'éleva aussitôt : qu'allait-on lui donner à manger? Alphonse dit que la nourriture ordinaire de l'écureuil consiste en fruits, en noisettes et en glands. Il fut bientôt servi, et il eut la politesse de porter à sa bouche, avec ses pieds de devant,

une petite pomme qu'il parut trouver excellente.

Cependant un hôte semblable ne pouvait nous suivre à Paris, et quelques jours plus tard on lui rendait la liberté. Le plaisir de le voir s'élancer de branche en branche avec la légèreté d'un oiseau adoucit l'amertume de la séparation.

Alphonse rassura les enfants sur le sort de cet hôte passager : « Il parcourt les forêts, demeure sur la cime des arbres, y fait son nid, cueille des graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voile et pour gouvernail. »

Cette image gracieuse resta plusieurs jours dans l'imagination des enfants. Yvonne prétend que l'écureuil rendu à la liberté devrait comme gage de sa reconnaissance s'embarquer par un beau jour sur l'Isère dont l'aspect n'a rien d'effrayant dans cette saison.

CHAPITRE XVIII

LA JEUNE PERSONNE

Paris. L'aurais-je jamais pensé? Auguste, lui aussi, va faire son entrée au collége! Mon bonheur est mélangé d'amertume. J'ai soulevé tous les obstacles sans pouvoir arriver à faire partager mes craintes à Alphonse. L'enfant lui-même demande à suivre son frère. Que de temps je vais avoir à moi! Sans m'en apercevoir, j'ai élargi le programme de miss Catherine; et la chère miss le remplit si bien que je n'ai rien à dire. Ma tâche est-elle donc achevée? Non assurément. Déjà mon

Yvonne prend cette physionomie de transition qui n'est ni celle de la petite fille, ni celle de la jeune personne : une nouvelle éducation va commencer.

La première sortie. Que ma joie a été grande en les entendant se précipiter dans l'appartement et prononcer mon nom! Auguste était à mes yeux et à ceux de Suzanne un pauvre exilé revenu sous son toit! Lui, le cher enfant, n'était pas moins joyeux que nous. Il s'est fait raconter le passé par Yvonne. Semblable au navigateur qui prend terre, le collégien ne se lassait pas de voir, de toucher tout ce qu'il avait été forcé d'abandonner. Les oiseaux ont eu du sucre et des caresses. Mais bientôt l'écolier a sorti de sa poche une toupie dont Yvonne a admiré le ronflement. Le temps était beau, et j'avais projeté de conduire les enfants aux Champs-Élysées ou partout ailleurs. Ils ont préféré le charme de la maison. Je n'ai pas cru devoir insister. De nos jours il y a tant de gens dehors que je ne serais pas fâchée de voir grandir une génération un peu plus sédentaire.

Le petit paresseux d'autrefois est remplacé par un écolier studieux qui pourrait bien marcher sur les traces de son frère. Est-il un bonheur comparable à celui que nous donnent nos enfants par leur bonne conduite, surtout lorsque nous les voyons grandir en parfaite santé !

Quelle que soit l'importance que nous attachons, Alphonse et moi, au développement de l'intelligence, à l'étude des langues et aux talents, je veux qu'Yvonne connaisse ses devoirs de maîtresse de maison. Je bénis chaque jour ma mère de m'avoir donné cette éducation pratique qui est aussi précieuse dans la prospérité que dans une condition modeste. J'ai donc annoncé à Yvonne qu'elle donnerait peu de temps aux ouvrages d'aiguille dont le but est sans utilité, et que désormais elle s'exercera à la couture, dans laquelle je comprends le raccommodage, très-facile d'ailleurs, de son trousseau. Yvonne s'est soumise à mes volontés; toutefois, elle m'a avoué qu'il lui semble étrange d'apprendre à raccommoder ses bas. Sans revenir sans cesse sur l'adversité qui peut nous atteindre tous, et changer complétement nos habitudes, j'ai convaincu ma fille que pour bien commander il faut savoir agir soi-même; quand une femme sait travailler, elle n'exige rien d'injuste de ses serviteurs.

Ma douce Yvonne m'a avoué que la perspective de ce nouveau travail lui sourit peu, ce qui ne l'empêchera pas de s'y appliquer de tout son cœur.

La récompense de cette bonne volonté a été l'achat immédiat de tout ce qu'il faut pour habiller Pierrette, la petite fille d'un de nos bons fermiers.

Si la couture n'a pas charmé ma chère enfant, elle a sauté de joie en apprenant que j'allais l'initier au ménage, et qu'à dater d'après-demain elle donnera les ordres à Julienne. Je lui ai remis mon trousseau de clefs, en lui recommandant de ne laisser aucune armoire ouverte, non pas par défiance pour nos domestiques dont la fidélité est éprouvée depuis longtemps, mais par la raison que les clefs ont été inventées pour la fermeture des portes. J'ai ajouté qu'il ne faut jamais exposer personne à commettre une indiscrétion.

Un bijou n'eût pas été reçu par Yvonne avec plus de plaisir que ce trousseau de clefs. Elle est allée communiquer la grande nouvelle à miss Catherine ; celle-ci l'a fort encouragée dans ses nouveaux devoirs.

J'ai voulu qu'Yvonne entrât en fonctions le jour de la sortie de ses frères, pensant que son bon cœur lui viendrait en aide cette première fois.

J'ai observé une grande agitation dans les moments de repos : Yvonne a un petit carnet sur lequel elle inscrit une foule de choses dont je ne veux même pas prendre connaissance.

A peine Henri et Auguste avaient-ils mis le pied dans l'appartement, qu'Yvonne leur annonça l'événement important du jour. Ils ont salué respectueusement la nouvelle maîtresse de maison.

Henri s'est recommandé à elle pour les saucisses, Auguste pour les beignets.

Le déjeuner a été bon et abondant. Julienne est venue me dire que mademoiselle lui avait commandé un dîner un peu singulier. Je n'ai pas voulu en connaître le détail, et j'ai prescrit à ma cuisinière de suivre fidèlement les ordres de ma fille. Julienne a levé les yeux au ciel.

L'admiration des deux frères pour leur sœur se trahit sous mille formes; elle leur inspire un commencement de coquetterie. Le plaisir de lui donner le bras est une faveur qu'ils réclament tour à tour. La toilette de mes collégiens se ressent de cette douce influence; ils ne sortent avec Yvonne qu'après avoir rétabli l'ordre d'une chevelure tant soit peu compromise les autres jours; le nœud de la cravate est exécuté dans une perfection rare. Ce n'est pas tout : la sœur consulte les frères sur la robe qu'elle doit mettre. J'entends quelquefois des discussions sérieuses sur des questions fort comiques. — Je ne ris pas de ces scènes enfantines, croyez-le bien. Cet amour fraternel mérite le respect des heureux parents qui en sont témoins.

Le dîner d'hier a sa place marquée dans le *Livre de maman*. Le souvenir en fera longtemps le sujet de nos entretiens.

Yvonne, aveuglément obéie par les domestiques,

avait fait sortir les porcelaines dorées et les cristaux. En dépit de toutes ses objections, Suzanne avait livré un de nos plus beaux services de Silésie, souvenir de R***, sur la nappe duquel sont représentés les chasseurs et les chiens courants.

Tous les mets favoris des frères couvraient la table. Il y avait même des choses assez originales : vinaigrette chaude, miroton, goujons frits et rognons sautés; par bonheur, un gigot et des canards représentaient aussi fort bien. La partie des entremets n'était pas moins soignée : crème au chocolat, délices du collégien, tarte et galette, parce que Henri aime la tarte et qu'Auguste préfère la galette.

Alphonse ayant fait observer à François qu'il avait oublié de mettre le vin sur la table, le domestique dissimulant mal un sourire dit que mademoiselle ne lui avait pas remis la clef de l'armoire. A ces mots, Yvonne bondit, se lève et court à sa chambre. Cinq minutes se passent, elle ne revient pas. Henri va au secours de sa sœur, il ne revient pas. Auguste se lève à son tour, il ne revient pas. Enfin, ils reparaissent tous les trois, déclarant qu'il est impossible de retrouver les clefs. Un éclat de rire général accueille cette nouvelle, d'autant plus grave que la clef du caveau est avec les autres.

Il eût été fort simple d'envoyer acheter quel-

Lui donner le bras est une faveur. (Page 199.)

ques bouteilles de vin, ordre que j'aurais certainement donné, si Alphonse n'eût déclaré que l'eau pure contribuerait à nous faire mieux apprécier un si beau dîner.

Et comme les collégiens profitent de tout pour s'amuser, ils exigèrent qu'on ajoutât deux autres carafes et les vidèrent à plaisir.

Les clefs furent retrouvées après dîner dans une pantoufle. Yvonne fit servir un magnifique thé pour faciliter la digestion des verres d'eau. Nous l'avons assurée qu'aucun des convives ne lui en voulait.

La plaisanterie d'hier a suffi pour éclairer ma fille sur l'importance des nouvelles fonctions que je lui ai confiées. Yvonne m'a priée de noter les erreurs qu'elle a commises dans cette première journée. Nous avons eu une conversation fort sérieuse, et il a été convenu que ma fille me soumettrait chaque jour le menu et s'inspirerait de mes conseils.

Cette promesse l'a singulièrement soulagée : « Figurez-vous, maman, que je ne puis appliquer mon esprit à mes études : si je dessine un œil, je pense à une tête de veau. En apprenant une tirade d'Esther, j'ai laissé mon livre pour aller dire à Julienne d'acheter des harengs frais pour le déjeuner, parce que nous en avons aperçu de nos fenêtres et que mon père les aime beaucoup.

Miss Catherine a ri, et me conseille de penser en anglais à ces choses. Je vais essayer; il se peut que par ce moyen j'oublie les détails de cuisine. »

J'ai annoncé une chose plus grave encore à ma chère enfant; il faut écrire la dépense, compter, régler. Cette perspective a porté le dernier coup à la pauvre petite. Une larme a brillé dans ses yeux. Ceci est absolument nécessaire. Ne faut-il pas appliquer le résultat de tes études en ce genre? Sois tranquille, tu ne tarderas pas à prendre goût aux chiffres; et, ouvrant mon secrétaire, j'ai montré à Yvonne des cahiers de comptes si propres, si nets et si jolis, que son appréhension s'est évanouie à la pensée de m'en présenter de semblables. Je n'ai point dit à ma fille que son horreur des chiffres est un héritage maternel, et que sans la sévérité et l'exemple de ma mère, je ne serais jamais parvenue à faire une addition bien alignée. Un tendre baiser a ratifié nos conditions.

Le jour de l'an change de physionomie : aux joujoux, aux mille enfantillages dont la solennité du jour excuse la folie vont succéder des objets d'une tout autre nature. Yvonne prend goût à l'arrangement de sa chambre, et je favorise ce goût. La chambre d'une jeune personne est l'image

fidèle de son caractère. L'ordre qu'elle s'efforce d'y établir aura nécessairement de l'influence sur ses idées. J'éprouve un sentiment de douce satisfaction en entrant dans la jolie chambre bleue de ma fille ; je sens qu'elle s'y recueille, qu'elle y prie pour nous tous. Je veux que ce jour de l'an fournisse des embellissements à ce charmant petit coin. Plus tard, le souvenir lui en sera précieux ; et, puisqu'elle donne peu de temps aux ouvrages de fantaisie, c'est à moi de m'en charger.

31 *décembre*. Une longue promenade avec miss Catherine m'a permis de préparer mes surprises : des rideaux de mousseline ont remplacé des rideaux fanés ; une petite chaise en tapisserie est près de la fenêtre où Yvonne s'assied lorsqu'elle a une leçon à apprendre. Une pelote brodée par miss Catherine figure avec avantage sur la cheminée. Mon frère, que j'ai dirigé dans le choix des étrennes, a envoyé des écrans chinois, grand-père a donné de jolis flambeaux, Henri et Auguste ont réuni leurs fonds pour l'achat d'une bibliothèque, Alphonse a donné une jardinière remplie de fleurs.

Le bonheur de ma fille en prenant possession de ce petit empire m'a rappelé mes joies passées. Yvonne ne voit dans tout cela que les témoigna-

ges de notre tendresse. Moi, je n'ai pas seulement voulu lui faire plaisir : l'expérience me dit que la possession de ces jolis meubles développera en elle plusieurs qualités : elle redoutera le plumeau de François et n'aura pas plus de confiance dans la grosse main de Suzanne. Leurs yeux ne verraient pas la poussière comme les siens la verront ; personne n'attachera autant de prix qu'elle à ces ornements. Et ses fleurs ! quels soins lui seront prodigués chaque jour !

Déjà certains livres ont pris place dans la bibliothèque, et les rayons vides en attendent d'autres.

Une bibliothèque a, pour qui s'y connaît, une grande importance : le désordre des livres dénote, selon moi, l'absence de goût littéraire. Quand je vois un enfant, n'eût-il que huit ans, ranger ses livres, je conçois une bonne opinion de lui. Il est à peu près certain qu'il aura un jour une bibliothèque choisie. On ne voit point traîner sur les tables des livres décousus qui ne tarderont point à s'égarer et à disparaître.

Yvonne a mis en honneur les premiers présents qu'elle a reçus en ce genre : ce petit paroissien, ces contes illustrés auront dans vingt ans un prix infini à ses yeux. Je ne vois jamais sans attendrissement les livres sur lesquels mon excellent père a écrit mon nom.

Toutes ces petites joies de famille développent le cœur bien autrement que le contact du monde. Que mon Yvonne est charmante! Que nous sommes heureux!

Cependant, une question grave me préoccupe : ma fille est sans doute en parfaite sécurité avec miss Catherine; mais lorsqu'un père et une mère rentrent tard ou reçoivent jusqu'à deux heures du matin, quelle valeur peut avoir ce qu'ils disent contre les plaisirs du monde? La jeune personne ne dort pas; elle veut voir les toilettes, entendre la musique, et bientôt les parents devront céder à une influence irrésistible.

Alphonse et moi sommes parfaitement d'accord sur ce point : tant qu'Yvonne ne sera pas d'âge à nous accompagner, je resterai chez moi. Il existe encore quelques familles simples dont la société nous servira de transition avec ce qu'on appelle le monde, car assurément nous ne voulons pas faire un bonheur ennuyeux à nos enfants. La jeunesse appelle la jeunesse.

Un changement va s'opérer dans la mise de ma fille : je ne suivrai la mode que dans ce qu'elle a de modeste et de gracieux; les belles nattes et les bandeaux orneront longtemps encore sa tête. J'éprouve un sentiment de coquetterie que je suis surprise de sentir en moi : je veux revoir Yvonne

telle que j'étais à son âge; je veux surtout qu'elle porte les toilettes qui plaisaient à ma mère, dont le goût était si sûr. Le moment de lui mettre une robe de bal est fort à redouter pour ma vanité maternelle.

Chère enfant, un jour tu liras ces lignes. Pardonne à la faiblesse de ta mère, respecte-la comme j'ai respecté la candeur de ton âge.

Ma petite ménagère est charmante : je l'entends dès le matin aller et venir. Ses études ne souffrent nullement de ce surcroît de besogne : miss Catherine croit même remarquer qu'elle s'y remet ensuite avec plus de goût.

Nous passons chaque jour une heure en tête-à-tête, et miss Catherine prend alors la clef des champs.

Yvonne, assise près de moi, fait ses *ouvrages vertueux;* tout en causant, j'assiste au développement de ses idées, je forme son jugement sur beaucoup de choses que son imagination lui présentait sous un jour faux. Ceci est la partie agréable de notre intimité ; mais lorsqu'il faut défaire un ourlet, l'atmosphère s'assombrit.

Un nuage. Yvonne est entrée chez moi tout en larmes : Julienne lui a parlé d'une manière peu respectueuse, et s'est presque refusée à suivre un ordre.

Je me suis fait expliquer l'affaire, et j'ai reconnu que ma fille avait manqué de prudence. « Nous devons, lui ai-je dit, user des plus grands ménagements envers nos serviteurs ; ils n'ont pas d'éducation, et l'esprit naturel, pas plus que le bon sens, ne peut suppléer entièrement aux nuances qui servent à éviter les chocs même entre gens bien élevés. Julienne a eu tort, mais tu as provoqué le tort par ton étourderie. Ce n'est pas tout simple, chère enfant, de se faire servir : si les domestiques sont tenus à certains devoirs vis-à-vis des maîtres, nous en avons aussi à remplir à leur égard : la justice, l'indulgence, la bonté même. Quand nous sommes assurés de leur honnêteté, il est avantageux de fermer les yeux sur les fautes sans importance. On simplifie beaucoup la vie en laissant tomber certaines choses. Julienne est une bonne fille; elle ne tardera pas à reconnaître ses torts.

— Maman, elle pleure déjà !

— Vous pleurez toutes les deux, la paix est faite. Tu parleras simplement à Julienne demain matin, et l'harmonie, sois-en sûre, se rétablira. »

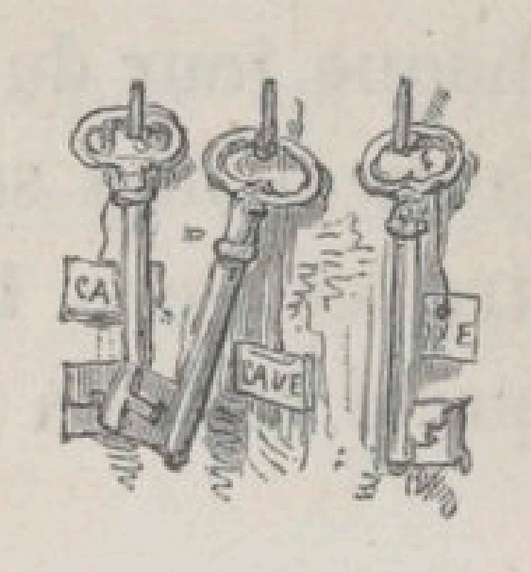
Je me félicite chaque jour du parti que j'ai pris. En voyant les défauts de mes serviteurs, ma fille apprend à connaître les siens. Elle ne peut parler de zèle et de propreté sans en donner l'exemple.

Sa chambre est un délicieux sanctuaire. Notre jeune maîtresse de maison se pique d'être très-soigneuse : sa table à écrire est bien rangée, la corbeille à ouvrage ne l'est pas moins ; elle arrose ses fleurs, en essuie les feuilles, et s'admire un peu en voyant le bon ordre qui règne autour d'elle.

Les jours gras vont être l'occasion d'un congé de quelques jours. Auguste a déjà écrit à sa sœur, pour lui recommander le menu. L'espiègle s'est procuré, je ne sais comment, une liste de mets plus extraordinaires les uns que les autres. Il ajoute en post-scriptum qu'il serait bon d'avoir deux ou trois clefs de cave pour éviter les repas aquatiques.

Nous voulons jouer un tour à nos écoliers, et comme Julienne est en belle humeur, elle exécutera une soupe à la bière dont j'ai rapporté la recette d'Allemagne, et nous aurons le plaisir de voir faire la grimace à nos hôtes.

Un temps magnifique a favorisé notre petite vacance. Au plaisir *de la maison* s'est ajouté celui des promenades ; puis tout est rentré dans l'ordre.



CHAPITRE XIX

L'HOSPITALITÉ

Ma belle-sœur est obligée d'aller rejoindre son mari en Afrique; elle espère que cette absence sera de courte durée. J'ai été fort surprise en l'entendant me demander de recevoir sa fille. J'y ai consenti. Elle a été reconnaissante comme quelqu'un qui craignait un refus. Constance ignorera jusqu'au dernier moment le départ de sa mère et le séjour qu'elle doit faire parmi nous.

Les caractères des deux cousines sont très-op-

posés; Constance a deux ans de plus qu'Yvonne; malgré l'extrême douceur de celle-ci, je crains que la paix ne soit troublée. Cependant il faut espérer que cette réunion inattendue leur sera utile à toutes les deux.

J'ai annoncé à Yvonne l'arrivée de sa cousine et la nécessité où je suis de la priver de sa chambre pour l'offrir à Constance. A cette nouvelle, ma fille a rougi, puis elle a dit : « Je vais en retirer tout ce qu'il y a de joli, car ma cousine n'est pas soigneuse.

— Ma chère enfant, notre hospitalité sera incomplète, si nous ne tâchons pas de la rendre aussi agréable que possible. Ta chambre dépouillée de ses ornements plaira moins à Constance. Peut-être que les oiseaux et les fleurs la consoleront un peu d'avoir quitté sa mère, car toutes ces jolies choses seront une nouveauté pour elle.

— Et où serai-je, moi ?

— Tu habiteras momentanément avec ta gouvernante.

— Maman, miss Catherine en sera très-contrariée. Elle me disait l'autre jour que sa chambre lui donne des illusions de *home*.

— Certainement, miss Catherine a dû être contrariée en écoutant ma proposition ; cependant je n'en ai rien vu sur son visage. En personne bien élevée, elle sait qu'il faut se soumettre aux

circonstances, et de plus sa bonté naturelle lui adoucit le sacrifice que je suis obligée de lui imposer. »

A ce mot de sacrifice, les larmes sont parties : « C'est que j'aime tant ma chambre ! a dit Yvonne, tout y est si bien rangé ! je ne saurai ni penser, ni travailler ailleurs.

— Alors, mon enfant, je me félicite doublement de l'arrivée de Constance ; car je veux que ma petite Yvonne sache penser et travailler en tout lieu. Toutefois, je comprends tes regrets, et je vais t'indiquer le moyen de les adoucir. »

Yvonne tourna la tête en se mouchant.

« Ne veux-tu pas m'entendre, ma fille ?

— Oh ! si, maman !

— Figure-toi, ma chérie, que les rôles sont changés : c'est moi qui pars, et tu restes avec ta tante. Assurément tu aurais beaucoup de chagrin, et si ta cousine s'appliquait à te consoler par d'aimables attentions, tu en serais reconnaissante.

— Maman, je ne peux pas me figurer ça ; mais c'est égal, je serai gentille avec Constance. »

La physionomie d'Yvonne prit alors une expression de bonté indicible. J'embrassai ma fille en lui disant combien j'étais satisfaite de sa docilité.

Constance est entrée parmi nous en jetant des

cris. Cette douleur trop violente n'a pas duré. Yvonne a fait à sa cousine les honneurs de sa jolie chambre sans laisser paraître une nuance de regret. Cette politesse a semblé toute simple à celle qui en était l'objet.

Suzanne n'est pas plus satisfaite que sa jeune maîtresse de la présence de notre nouvelle hôte : elle passe toute la matinée *à tourner autour de Mlle Constance qui n'en finit pas.*

J'ai blâmé les observations de Suzanne, et je l'ai priée de servir ma nièce autant que cela est nécessaire.

Les deux cousines se sont dit un cordial bonjour : Yvonne se réjouissait d'avoir une compagne d'étude ; Constance, elle, se réjouit de laisser les livres et les cahiers. Cependant elle participe volontiers aux leçons d'anglais ; son amour-propre en sera flatté, car elle est en cela plus avancée que ma fille.

Yvonne lisait tranquillement auprès de moi, lorsque Constance est entrée rouge et émue. « Ma chère, je suis désolée : j'ai cassé la tasse qui était sur ta petite table. Je t'en achèterai une autre, et je te promets qu'elle sera plus jolie.

— Cette tasse était un souvenir de grand'mère, a répondu Yvonne, celle que tu me donneras ne pourra la remplacer. »

L'étourdie s'est excusée, en faisant ressortir les inconvénients d'une chambre trop petite et encombrée d'une foule d'objets inutiles.

Ma fille arrose ses fleurs régulièrement et dans la mesure qui convient à chacune. Ce matin, Constance, désireuse de réparer sa maladresse d'hier par une attention, s'est chargée, hélas! de ce soin : les plantes nagent dans l'eau, et le parquet est inondé.

Yvonne n'en revient pas : jamais elle n'aurait pensé que sa cousine fût aussi étourdie!

« Et jamais peut-être tu ne l'aurais su, si elle n'était venue demeurer avec nous. Il faut vivre sous le même toit pour se bien connaître. Dans le monde, on se soumet à une gêne passagère sous laquelle se cachent nos défauts; mais tu comprends qu'on ne peut être sur ses gardes du matin au soir. Constance était encore enfant lorsqu'elle jouait avec toi à la campagne, et ses défauts se perdaient dans les grâces de son âge.

« Tu auras ton tour l'année prochaine, car nous irons, j'espère, passer quelques jours en Bourgogne. Grand-père nous réclame avec instance.

— Maman, j'aurai très-peur de ma tante.

— Tu n'as rien à redouter, chère enfant; il suffit pour être agréable à nos amis de nous soumet-

tre à leurs habitudes, de ne point affecter de préférence, ne gêner personne et s'efforcer d'être aimable pour chacun. Tu dois à ta cousine d'avoir appris à tes dépens les devoirs de l'hospitalité, et sans manquer d'indulgence, tu peux constater qu'il n'est pas tout simple de recevoir ses amis. »

Qu'il y a loin des treize ans d'Yvonne aux quinze ans de Constance ! celle-ci s'occupe déjà beaucoup de toilette, et s'efforce en vain d'exciter l'intérêt de sa cousine pour les colifichets. N'est-il pas étonnant que dans une même famille les idées et les habitudes soient si différentes ? Nous n'exigeons d'autres frais de notre enfant qu'une propreté exquise.

La présence d'Henri et d'Auguste a fait une heureuse diversion dans notre intérieur.

Auguste, qui entend que sa sœur soit toujours et partout au premier rang, efface l'élégance de sa cousine par des plaisanteries continuelles : se lève-t-elle, il prend la queue de sa robe ; si par malheur elle ne serre pas son chapeau, il s'en coiffe et fait mille singeries. Constance supporte assez bien cette épreuve. La pluie nous a retenus forcément à la maison. L'humeur joyeuse des cousins et des cousines n'en a été nullement altérée : ils ont joué à colin-maillard, au chat

perché et à la sellette. Ce dernier jeu est délicat ; chacun s'est piqué de faire preuve de bon caractère, et a lancé ses traits.

Yvonne était allée inviter, avec ma permission, quatre petites voisines pour allonger la queue du loup. C'étaient des cris à fendre la tête. Alphonse trouvait cela charmant. Il n'est pas fâché de voir sa fille s'animer un peu. Suzanne et François sont moins partisans du désordre qu'amènent ces jeux.

Ma belle-sœur a écrit à sa fille : Yvonne, fidèle aux principes de l'hospitalité, a offert sa papeterie à sa cousine. Cette condescendance lui a coûté trois feuilles de papier et autant d'enveloppes *hirondelles*, plus, la moitié d'un bâton de cire bleu et or.

La figure allongée d'Yvonne m'amuse beaucoup. Je suis enchantée des petits combats qu'elle se livre à elle-même. L'ordre et l'économie sont assurément des qualités précieuses, mais souvent l'égoïsme emprunte leur nom. Il est désagréable, sans doute, de livrer à des mains peu sûres des objets qui sont autant de souvenirs, et c'est faire preuve de générosité de ne pas se laisser arrêter par cette considération. L'amitié, le croirait-on ?

n'est pas exempte de cet égoïsme. Telle amie ne permet pas de toucher à sa plume, à son dé. Selon elle, c'est une indiscrétion. Il y a des habitudes *clichées* dont la tendresse même ne peut triompher. Je ne regrette nullement que la papeterie et le nécessaire d'Yvonne aient à subir une invasion qui met si cruellement à l'épreuve son esprit d'ordre un peu exagéré.

Les deux cousines ne peuvent absolument pas s'entendre sur un point : Yvonne voudrait que Constance admirât miss Catherine, ou lui témoignât au moins une respectueuse déférence, tandis que ma nièce s'en tient à une froide politesse. Si le séjour de notre jeune hôtesse devait se prolonger, il y aurait certainement un éclat. J'ai engagé ma fille à éviter toute occasion de mettre sa cousine en défaut. Elle a compris l'utilité de mes avis, et se conduit avec un tact que son cœur seul peut lui inspirer.

Mon beau-frère a envoyé à Constance une caisse d'oranges de Blida, et lui laisse le soin d'en faire les honneurs. Nous avons tous assisté au déballage ; nos petites filles ont compté cinq cents oranges, grosses ou petites ; ma nièce a fait la part de chacun ; elle a compris que la politesse ne lui permettait pas d'oublier miss Catherine : elle lui en avait donc donné une douzaine des plus pe-

tites, lorsqu'apprenant que celles-ci étaient préférables aux grosses, elle en laissa deux et en ajouta dix autres. Miss Catherine rougit et Yvonne baissa les yeux. Alphonse se retira et, quelques instants après, il faisait prier sa nièce de passer chez lui. Pour la première fois peut-être Constance reçut une sévère réprimande; la sottise qu'elle venait de faire à la gouvernante de sa cousine lui fut reprochée sans aucuns ménagements par son oncle, qui profita même de l'occasion pour lui faire un tableau peu flatteur de sa petite personne. Cet entretien a laissé des traces de tristesse. Constance ose à peine nous regarder. J'ai adouci les vérités dont Alphonse l'avait accablée, et j'ai la consolation d'avoir trouvé un bon cœur étouffé dans les retranchements de l'amour-propre.

Nous n'avons point exigé d'excuses. Miss Catherine a compris la situation, et s'est prêtée généreusement à rétablir la paix.

Un jour de congé d'Henri et d'Auguste a fait disparaître ce gros nuage. Mon Yvonne, toujours charmante, est parvenue à distraire sa cousine en l'associant aux surprises qu'elle avait préparées pour ses frères.

La leçon porte ses fruits : Constance s'observe,

s'applique à réparer ses torts; Yvonne sacrifie plus volontiers ses goûts; un rapprochement s'est opéré entre les deux cousines, et toutes deux ont gagné à vivre ensemble; la séparation amènera des regrets sincères.

Un mois plus tard. Mon beau-frère revient prendre garnison à Marseille. Alphonse conduira Constance à ses parents.

Les adieux ont été simples et tendres. Ma nièce avait les larmes aux yeux, en remerciant miss Catherine de ses bontés. Je suis satisfaite.

Yvonne veut apprendre à peindre les fleurs. Nous n'y voyons pas d'objections. Notre vie de campagne semble même une occasion naturelle de lui donner ce talent. D'ailleurs j'exige d'elle tant de choses sérieuses, que je saisis avec empressement l'occasion de lui faire plaisir.

Les vacances de Pâques approchent : nous serons tous réunis dans huit jours; nous comptons bien promener nos écoliers, afin de leur donner du courage pour les quelques mois que nous passerons sans eux en Dauphiné.

Le retour à la campagne se présente à l'imagination de ma fille sous un aspect bien plus charmant encore que les années précédentes. La maîtresse de maison ne rêve que confitures, et elle m'a arraché la promesse de les lui laisser faire avec Julienne. Je crains fort qu'un conflit ne s'élève entre ma fille et Suzanne qui a la responsabilité de l'office, et je crains plus encore que l'impatiente ménagère ne laisse pas mûrir les fruits, si je n'y prends garde.

En attendant cet heureux jour, Yvonne emploie bien son temps; elle parle et écrit correctement l'anglais. Je lui ai formé une petite société choisie. Ces demoiselles se visitent tour à tour, elles reçoivent les mamans. Ces soirées où règne la plus franche gaieté ont autant de charme pour nous que pour nos filles.

Nous sommes dans une heureuse phase de notre vie, où les jours se suivent et se ressemblent. Je n'aurais, grâce à Dieu! que des banalités quotidiennes à constater en ce moment. Mes fils continuent leurs études avec succès; Yvonne ne néglige ni la musique ni l'histoire, et montre beaucoup de capacité dans le gouvernement du ménage.

Nos trois enfants n'échappent point, il est vrai,

à certaines indispositions de leur âge, mais rien de grave ne les arrête. Auguste seul a connu la souffrance. Je ne m'en plains pas : cette douloureuse épreuve a modifié son caractère, et lui a laissé une tendre compassion pour ceux qui souffrent.

CHAPITRE XX

LES CONFITURES

Nous voici encore de retour dans nos montagnes: avec quelle ardeur Yvonne s'établit dans sa chambre dont la simplicité contraste avec l'élégance de celle de Paris! N'importe, ma fille connaît le charme du chez soi, et elle tire admirablement parti des ressources que lui offre la campagne. Le jardinier s'est empressé d'apporter les fleurs favorites de sa jeune maîtresse dont la taille élancée lui fait beaucoup d'effet; les vases sont remplis chaque jour de fleurs nouvelles, la

cage des oiseaux est suspendue à la fenêtre. Tout est dans une parfaite harmonie, et, si le mobilier n'est pas neuf, le paysage, éclairé par le soleil, fournit de ravissants tableaux.

Les jeunes filles du village sont venues timidement saluer leur contemporaine. Yvonne les a vite mises à l'aise en leur offrant de petits souvenirs apportés à leur intention : images, livres, rubans, bonnets aux plus grandes; polichinelles et poupées aux plus jeunes, en un mot tout ce qui peut faire plaisir aux enfants de la montagne.

Bien entendu, Yvonne a glissé un mot de morale, et toujours, je dois le dire, fort à propos.

Ces visites ne peuvent distraire ma fille de la pensée des confitures, et comme tout passe, après avoir observé patiemment les cerisiers pendant plusieurs semaines, Yvonne a eu l'immense satisfaction de voir arriver le moment de se mettre à l'œuvre.

La musique, les oiseaux et les fleurs ont perdu tous leurs charmes en ce moment. Yvonne est entrée chez moi, ayant déjà revêtu le tablier d'office. Ses joues pouvaient rivaliser avec la fraîcheur des cerises. « Ma chère maman, venez; jamais conscrit n'aura mieux obéi à son caporal que vous obéira votre petite fille. »

J'allai aussitôt diriger la première partie du programme. Suzanne fut admise à partager la besogne. Je les laissai toutes deux. Alphonse vint sur mon invitation admirer sa fille. Avec quel sérieux elle ôtait le noyau de chaque cerise !

L'importance et le bonheur d'Yvonne s'accrurent avec les difficultés de l'entreprise : peser les fruits et le sucre, compter les minutes de la cuisson, et enfin mettre les confitures en pots, fournirent à ma chère enfant des joies qui me font remonter le cours de mon existence.

L'enthousiasme avec lequel s'était faite l'opération n'empêcha pas la fatigue de se faire sentir, et aussitôt après le dîner notre dame *Primerose* fut obligée d'aller se coucher.

Quelques jours plus tard, Yvonne entrait dès six heures du matin dans la salle à manger, armée de ciseaux pour tailler de beaux ronds de papier, qu'elle trempa dans l'eau-de-vie et qui préserveront ses confitures admirablement réussies; bientôt elle écrivait d'une main ferme sur chaque pot : *Cerises* 186....

Il n'est question depuis quinze jours que des confitures de cerises. J'attends avec impatience les prunes et les pêches pour varier le sujet de nos entretiens. Yvonne a envoyé le récit fidèle de ses exploits à mes collégiens. Auguste, qui était

sans doute sous l'influence d'une leçon d'histoire, a répondu à sa sœur qu'il craignait fort que la journée des confitures ne fût la journée des dupes.

Le succès rend bienveillant; Yvonette ne s'est point fâchée; selon elle, les dupes seront ceux qui ne mangeront pas de ses confitures

Vraiment, il faut que je sois bien sûre de l'indulgence de mes lecteurs à venir pour noter de pareils enfantillages. Alphonse m'approuve toutefois; cette lecture le repose et l'amuse. Cependant, je n'userai pas mon papier pour constater les progrès de ma fille dans l'art du confiseur.

Les vacances seront *sérieuses* cette année. Yvonne fait projets sur projets, et je serai sans doute la première à vouloir les réaliser. Cette chère petite nous donne tant de satisfaction! Elle est prévenante, pense à tout. Je ne connais pas de qualité plus précieuse dans la famille et dans le monde; on se fait des amis, car personne n'est indifférent à se voir l'objet d'une attention; mais c'est surtout dans l'intimité qu'on apprécie les personnes qui *pensent*. On a bien encore quelques égards pour les étrangers, mais entre soi, il est rare qu'on se gêne; on vit sur un fonds de sentiment naturel à l'abri de toute défection. Yvonne prévient nos désirs, devine nos

Mettre les confitures en pots. (Page 225.

pensées. Comment dépeindre sa joie, lorsque je lui donne un avis que sa prévoyance a rendu inutile !

Elle s'occupe déjà des plaisirs de ses frères : ils trouveront à leur arrivée tout ce qu'ils aiment; mais elle a beau effacer sur l'almanach les jours qui sont passés, le temps est long.

CHAPITRE XXI

LA MONTAGNE

Les voici enfin ! La confusion est générale. Parents et serviteurs entourent les écoliers : ils sont chargés de couronnes. C'est en vain que j'ai parlé de repos. Tout le monde parle à la fois ; c'est un tapage à rompre la tête ; c'est charmant, délicieux. Je ne pouvais me lasser de regarder mes garçons. Suzanne a vu au premier coup d'œil que les pantalons sont trop courts. Cette observation a enchanté les collégiens.

Dès le lendemain ils ont couru partout. Au-

guste a constaté avec plaisir que les montagnes sont toujours là. Yvonne prétend qu'il serait sage de profiter du beau temps pour faire une course. Son père lui promet depuis deux ans qu'elle ira avec ses frères au lac du Croizet.

Cinq heures de montagne! j'ai tenté vainement de mettre obstacle à ce projet; Alphonse a tranché la question; il tiendra sa promesse.

Yvonne a déjà retenu les deux meilleurs ânes du pays, elle va aussi commander à Julienne les provisions nécessaires pour une semblable entreprise.

Il y a quinze ans que j'ai fait cette course pour la première fois. Je n'aurai certes pas moins de bonheur à revoir ce joli lac en compagnie de mes enfants.

L'hygromètre du vieux Jean est inflexible; le vent d'est tempère la chaleur, il n'y a plus à hésiter.

Une visite inopportune a retardé notre expédition de huit heures. Yvonne nous a fait remarquer combien il est avantageux d'avoir des hôtes d'un appétit sûr: Henri et Auguste ont fait disparaître le gigot et le saucisson destinés à figurer sur la montagne, et Julienne a dû recommencer ses préparatifs.

Dès cinq heures du matin, nous étions prêts. Yvonne et miss Catherine avaient mis leurs robes courtes et leurs chapeaux de paille. Henri et Auguste portaient d'affreux souliers, dont la vue les enchantait. La valise de fer-blanc sur le dos, un bâton ferré à la main, ils semblaient se croire dignes de figurer un jour dans *le Tour du monde.*

Alphonse les regardait avec fierté; la démarche assurée d'Auguste était comme la douce réalité d'un rêve. J'étais aussi joyeuse que mes cavaliers. Une brise fraîche soulevait nos voiles de gaze et nous apportait le parfum de la montagne; la rosée brillait encore à chaque brin d'herbe; à mesure que nous montions, le paysage s'élargissait. Miss Catherine prit son crayon, elle esquissa fidèlement le château dont les tourelles semblaient nous suivre. Bientôt l'appétit nous conseilla de chercher un endroit convenable pour étaler nos provisions. François, très-identifié avec ses jeunes maîtres, s'élança en éclaireur et revint au bout de quelques instants nous annoncer qu'il y avait non loin de là une belle salle à manger. Le sérieux du bon François excita l'hilarité générale.

En effet, la place était belle : un plateau couvert de mousse et entouré de rochers; plus loin, un torrent dont le seul murmure nous rafraîchissait. Chacun tira de sa poche une fourchette et un couteau, et incontinent les tranches de gigot

et de saucisson disparurent avec une telle rapidité, que je fus obligée de mettre nos touristes à la ration, afin d'assurer des vivres pour le reste de la journée ; d'ailleurs nous n'avions pas de temps à perdre.

Le soleil déjà très-haut ajoutait à la beauté du paysage sans nous gêner. Nos ânes dociles allaient d'un bon trot, sauf dans les rares endroits où il fallait mettre pied à terre. Yvonne triomphait de voir mes craintes vaincues par un succès si éclatant.

La conversation tombait à mesure que nous nous élevions au-dessus de la vallée : les grands tableaux de la nature parlent aux yeux les plus distraits. Cependant les exclamations se succédèrent bientôt et continuèrent jusqu'au moment où nous entrâmes dans le bois. Le reste de la route est aride ; l'herbe et les fleurs ont entièrement disparu. La curiosité soutient le courage. « Voir un lac en l'air, dit Auguste, cela vaut bien la peine de se déranger ! » Enfin après une heure de marche, nous vîmes apparaître comme par enchantement un lac limpide, de quatre kilomètres environ ; une ceinture de rochers fait un heureux contraste avec la pureté de ses eaux.

Les enfants auraient voulu ajouter au plaisir

des yeux celui de la pêche ; mais il ne nous était pas permis d'oublier que malgré la facilité du retour, nous ne serions pas au château avant sept heures du soir, et que Suzanne commencerait à s'inquiéter deux heures d'avance.

Notre expédition a parfaitement réussi. Yvonne et ses frères en prolongent le plaisir en se rappelant tout ce qui les a le plus charmés.

J'ai beau fermer les yeux, je vois des préparatifs pour ma fête. Le secret est bien gardé, rien ne transpire. Miss Catherine est radieuse. Je ne questionne point, j'attends.

Jamais encore la Sainte-Marie n'avait été fêtée avec autant de pompe : les jardins et les serres ont fourni des guirlandes pour l'ornement du salon et de la terrasse ; Yvonne a fait un appel à nos fermiers, tous ont contribué à la splendeur du festin.

François a fait un surtout de table au milieu duquel était artistement cachée la cage des canaris ; et les petits musiciens, comprenant l'importance du rôle qu'ils jouaient, m'ont donné une sérénade.

Je ne sais rien de plus délicieux que ces fêtes de famille : nos enfants n'en connaissent pas d'autres, et j'espère qu'ils conserveront toujours le

souvenir de cette joie simple et vraie que le temps ne peut altérer.

Henri et Auguste habitent volontiers leur chambre où ils lisent, dessinent et font des collections de papillons, au grand chagrin d'Yvonne qui trouve les papillons bien plus jolis sur les fleurs que piqués sur un bouchon.

CHAPITRE XXII

LE VOISINAGE

Cependant le goût du voisinage commence à se développer chez mes garçons ; nous voyons souvent la famille de Barens, bien que leur habitation soit de l'autre côté de la vallée. Louis, le fils aîné, plus âgé qu'Henri, est un ornithologue passionné.

Lorsqu'Yvonne a su qu'un ornithologue est un homme qui tue les oiseaux et les empaille, elle a éprouvé une sorte d'aversion pour Louis. Elle sera toutefois de la partie que nous projetons pour la fin de la semaine.

Yvonne a eu raison de venir à Barens : elle y a trouvé une compagne de son âge, qui partage son aversion pour l'ornithologie ; bien différente de son frère, Marguerite donne tous ses soins à de charmants oiseaux qu'elle ne se laisse enlever que par la mort. Yvonne a parlé de Fifi et de ses chardonnerets avec complaisance, jusqu'au moment où Marguerite l'ayant fait entrer dans une vaste serre remplie des plantes les plus rares, elle aperçut une volière élégante, habitée par une centaine d'oiseaux. Ma fille a éprouvé une grande surprise, et peut-être bien qu'un peu d'envie s'ajouta à ce sentiment.

Les étrangers furent l'objet d'une admiration particulière ; mais les canaris fixèrent davantage l'attention d'Yvonne, car elle projeta aussitôt d'avoir, sinon une volière, du moins une grande cage.

Marguerite nous intéressa tous à ses récits : « Ils sont si gentils, dit-elle, si gais ! quand je suis de mauvaise humeur, ce qui m'arrive quelquefois, je viens près de mes canaris, leurs chants me remettent bien vite en gaieté. C'est surtout au printemps qu'ils sont intéressants à voir : ils voltigent dans la serre, se croyant, j'en suis persuadée, dans leur pays. L'an passé, cette serine que vous voyez perchée sur la volière a fait son nid dans un oranger, comme cela leur arrive aux îles Canaries. Jamais je n'ai rien vu de si joli que ce nid

protégé par une branche fleurie. Il paraît que les serines ont la tête plus solide que moi, car un tel parfum m'incommoderait, tandis que ces gentils oiseaux semblent le rechercher. »

La simplicité de notre habitation contraste singulièrement avec l'élégance et le confort du château de Barens. Toutefois nos enfants n'ont été sensibles qu'à la beauté des serres, et à la recherche des jardins, où les reines-marguerites, les balsamines, les dahlias, l'humble réséda, les verveines, harmonieusement disposés, sont d'un effet charmant. Marguerite était fière de notre admiration. « Ce sont tous nos plaisirs, dit-elle ; et je vous assure que je n'en désire pas d'autres. Depuis que nous vivons à la campagne, papa se porte bien, il est toujours gai ; ses amies, les fleurs, lui ont rendu la santé. Il est le premier jardinier du département ; on vient de fort loin pour voir nos serres et notre parc. »

De retour à la maison, Yvonne nous a dit qu'elle trouvait Marguerite bien heureuse d'avoir des fleurs toute l'année ! Nous avons fait un peu de morale à notre enfant visiblement impressionnée par la beauté des serres et des jardins de Barens.

« Il n'est personne, lui a dit son père, qui ne désire quelque chose en ce monde. Il faut se contenter de ce qu'on possède : quand la neige tombe, que le vent déracine les arbres, et que les

Jamais je n'ai vu de si joli que ce nid. (Page 237.)

torrents inondent la vallée, Marguerite ne serait peut-être pas fâchée d'être à la ville ! »

Yvonne a compris, et sa gaieté est revenue. Thomas lui a promis d'avoir des massifs d'azalées au printemps, et des marguerites naines à l'automne.

Pour la première fois, depuis bien des années, nous ne prolongerons pas notre séjour ici : la saison est devenue pluvieuse, des fièvres règnent dans la vallée ; et, quoique perchés comme des aigles, nous trouvons plus prudent de revenir à Paris.

Les enfants sont affligés de notre résolution : « Les feuilles d'automne sont si jolies ! dit Auguste, et c'est si amusant de marcher dans la grande avenue lorsqu'il y en a beaucoup, et qu'elles sont sèches ! Et la récolte des châtaignes ! Et puis, on aura tant de chagrin de nous voir partir si tôt !... »

Je partage ses regrets : ce qui ne nous empêche pas, Suzanne et moi, de faire nos paquets en toute hâte, afin de profiter du premier rayon de soleil pour nous mettre en route.

CHAPITRE XXIII

LE JARDIN D'ACCLIMATATION

Nous avons laissé le mauvais temps en Dauphiné. Les enfants sont convenus que Paris est charmant par un beau soleil.

Il nous reste quinze jours de vacances à employer : la chose est aisée : Alphonse se charge de promener nos collégiens. Le jardin d'acclimatation sera une ressource. Que de connaissances aimables à faire ou à retrouver! Ce sont les belles grues couronnées, oiseau royal, au manteau gris cendré, au bandeau d'un riche velours

noir, aux joues écarlates rehaussées de blanc et fauve. Une aigrette mobile, sorte de gerbe d'un or pâle, reflète, en s'épanouissant sur leur tête, le ton jaune clair de l'extrémité de leurs ailes Voici les casoars aux pieds robustes, aux jambes nues, aux courtes ailes, à la tête plate et large. Auguste jette des sous à ces aveugles et stupides bêtes qui avalent tout ce qu'on leur présente.

Certaines gens prétendent que le casoar se nourrit indifféremment de zinc, de fer, de cuivre, de couteaux et autres outils. Henri a déclaré que, n'étant pas savant, il refuse de croire qu'il y ait dans la nature un animal de si mauvais goût.

Nous avons abandonné ces étranges gloutons pour admirer une belle autruche noire, au long col rose, fière africaine qui porte haut sa tête plate et semble solliciter les compliments.

Pendant que nos garçons continuaient à donner toute leur attention aux outardes et aux flamants, Yvonne admirait des corbeilles de fleurs dont elle pria miss Catherine d'inscrire le nom; car elle a promis à Thomas de lui rapporter des plants nouveaux et inconnus à toute la contrée.

Nous sommes ensuite entrés à l'aquarium où l'enthousiasme n'a pas été moins vif. Ici tout est merveilleux : c'est un homard à la cuirasse res-

plendissante, dont les brassards de saphir sont resserrés aux jointures par des fils d'or. Une dame fort respectable, et évidemment très-instruite, faisait remarquer à deux jeunes filles, Stéphanie et Caroline, une espèce de pétrification irrégulière, percée de trous. L'estimable personne avait un son de voix sympathique et parlait avec tant de complaisance aux enfants qu'elle protégeait, que je lui demandai la permission de nous laisser profiter du récit qu'elle se disposait à faire. Un bon et cordial sourire fut la réponse de l'étrangère.

Voici ce qu'elle nous apprit : « Cette pierre arrachée péniblement, et non sans danger, aux bancs de rochers que recouvre la mer presque toujours, était la demeure de la phollade, que l'on dit être très-supérieure comme goût à la moule, à l'huître, à tous les coquillages ; laissons la gourmandise de côté, dit l'aimable personne, ce que je voudrais tirer de cet étrange mollusque c'est son secret pour percer le granit le plus dur et s'y former une demeure qu'il élargit et allonge à son gré, quoiqu'il n'ait pour unique outil qu'une langue charnue, assez large et un peu rugueuse. Dans cette étroite caverne qu'il perce plutôt qu'il ne la creuse, il renferme avec lui une liqueur phosphorescente qui brille tellement dans l'obscurité, que les enfants sur les côtes de la Rochelle

et de Rochefort se font le soir de lumineuses couronnes de phollades ou de dails, comme ils les appellent. »

Nous remerciâmes l'étrangère qui avait si bien mis sa science à notre portée.

Yvonne n'osa pas nous demander d'aller à la Rochelle, mais il est évident que de tous les bijoux que pourrait lui offrir son père, elle donnerait la préférence à une couronne de phollades.

Dans quelques années, tous ces souvenirs auront du prix pour nous, je n'aurai point à m'en excuser.

Les douceurs du toit paternel n'ont point amolli nos collégiens. Ils ont fait leur rentrée en véritables conquérants. Belles et précieuses années, que vous passez vite!

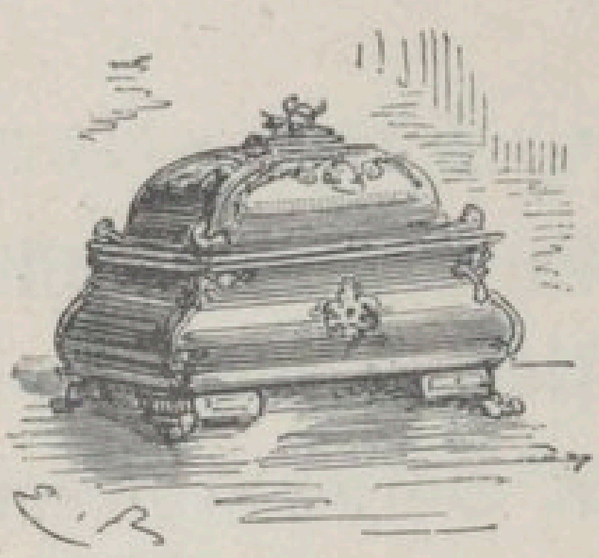
Alphonse est absent. C'est la première fois depuis longtemps que nous sommes séparés. Yvonne est toute triste : papa est si aimable ! Il a toujours des histoires à nous raconter. Quinze jours! Que nous serons contentes de le revoir!

Je profite de cette absence pour habituer Yvonne à la correspondance. Le plaisir de recevoir des lettres l'encourage à prendre la plume.

Alphonse adresse à sa fille des lettres admirables qui seraient l'ornement de mon livre, mais

des lettres qu'on renferme dans un coffret de bois de rose doivent rester inédites.

Yvonne a peut-être raison : les joies du retour effacent les torts de l'absence.



CHAPITRE XXIV

LA PREMIÈRE ROBE DE BAL

La guerre est déclarée : une chère et respectable amie me conjure d'amener Yvonne à une réunion de jeunes filles : *on sautera;* les frères et les papas seront les seuls cavaliers admis. J'ai lutté courageusement, et j'aurais remporté la victoire, si Alphonse m'avait soutenue.

Il faut bien se garder de croire que l'amour paternel soit exempt de cette vanité qu'on repro-

che tant aux pauvres mères : mon mari ne se contenta pas d'avoir vaincu mes objections, il intervint dans les détails de la toilette d'Yvonne, fit ses objections, donna son goût, et je conviens loyalement que le savant a montré des connaissances que j'étais loin de soupçonner.

Maintenant que le consentement est donné, je vois que le danger est pour moi. Je veux que cette première toilette de bal soit un modèle de grâce et de bon goût. Suzanne est complice de ma vanité. Nous perdons beaucoup de temps à nous entretenir d'une chose toute simple.

Deux heures du matin. Ce n'est point une illusion, Yvonne était la plus jolie. Cette robe de tulle dont j'avais exagéré la simplicité n'a que mieux fait valoir sa taille; ces feuilles mêlées à ses cheveux blonds distinguaient sa coiffure de toutes les autres.

Ces premiers succès me causent une joie folle. Je vais tâcher de n'y plus penser.... Mais comment?

La journée a été perdue : Yvonne a dormi jusqu'à dix heures; il n'a pas été question d'étude un seul instant. Elle n'a pas son entrain ordinaire, fort distraite par les souvenirs de la soirée. La fatigue des veilles n'est pas ce que je dois le plus

La toilette de bal.

redouter pour elle. Le véritable danger serait de recevoir les impressions du monde avant que son jugement fût formé. Respectons l'adolescence de nos filles bien-aimées, prolongeons leurs joies naïves et soyons heureux longtemps encore de dissiper leurs chagrins par un sourire et un baiser.

CHAPITRE XXV

TROIS MOIS PLUS TARD

Quelle maladie! Est-ce un rêve? Est-ce que je vis? Oui, je les vois, je les entends, je sens leurs caresses. Mes enfants! mes enfants! C'était le cri de mon âme lorsque ma pensée pouvait s'élever vers Dieu.

Mon pauvre Alphonse! que tu as souffert aussi, toi!

Enfin je reprends la plume pour continuer mon journal; je vais encore épancher mon cœur avec vous.

Ma chère Yvonne, que tu étais donc charmante dans ta tristesse! Avec quelle tendresse tu m'as soignée! Je constate avec bonheur que cette épreuve t'a été utile. Elle t'a peut-être formée plus vite que n'eussent fait mes conseils.

Tu es grande, ta physionomie a une expression presque sérieuse qui ne nuit point aux grâces de ton âge.

La convalescence m'a été bien douce. Ton autorité me plaisait, et il m'est arrivé plus d'une fois de feindre d'être rebelle pour te donner la joie de gronder ta mère et de triompher de ses résistances. Pendant ces tristes jours, j'ai pu apprécier le tact de ma fille. Jamais une parole indiscrète ne lui est échappée. Toujours en compagnie de miss Catherine, elle recevait les visites, répondait aux billets que des amis bienveillants lui adressaient pour avoir de mes nouvelles.

Henri et Auguste n'ont point souffert du trouble de notre intérieur. Les jours de sortie étaient respectés. Yvonne obtenait aisément de ses frères le silence nécessaire à mon état. La bonne petite sacrifiait le plaisir d'une société qui lui est si douce, dans la crainte de troubler le calme dont j'avais besoin. Elle engageait son père à sortir ec eux, quoiqu'ils sussent très-bien s'occuper tranquillement.

La maison est dans un ordre parfait : Julienne m'a dit que Mademoiselle ne faisait plus de fautes et qu'elle la croyait capable de commander un dîner de douze personnes. Quant à Suzanne, elle pleure maintenant, chaque fois qu'elle prononce le nom d'Yvonne.

Mon Dieu! avec quelle reconnaissance je reprends la vie! Je ne puis me lasser de regarder mes enfants, ils sont si beaux! si aimables!

Ma fille m'a présenté ce matin des livres de comptes dans un ordre tellement parfait, que si je n'étais absolument sûre de sa sincérité, j'aurais douté qu'un pareil résultat fût l'œuvre de son exactitude et de sa patience.

Yvonne m'a avoué que, ses premières répugnances vaincues, elle a pris goût aux chiffres, et qu'elle désire vivement m'enlever cette tâche. Nous partagerons la besogne.

Nos malheurs perdraient beaucoup de leur amertume si nous savions en apprécier le côté utile : cette maladie a hâté sensiblement les progrès d'Yvonne en toute chose. Cette confiance réciproque que j'entrevoyais dans un avenir encore éloigné existe déjà.

L'éducation n'est pas tout entière dans les livres : Yvonne ne perd pas son temps lorsqu'assise près de moi elle m'interroge. Je rectifie son ju-

gement, je gouverne son imagination. Un travail important s'accomplit sous le charme de notre douce intimité. Je constate avec bonheur que ma fille accepte mes idées sans effort. Je lui ai déjà fait comprendre le prix du matin. Chaque jour, elle consacre deux heures à ses études avant de venir me trouver. Elle sait que la femme fait la maison; et nos domestiques voyant leur jeune maîtresse matinale, rougiraient de se lever tard.

Il me faudra un certain temps pour m'habituer à ce bonheur reconquis. Tout m'intéresse, tout m'enchante. Mes enfants ont recouvré la gaieté de leur âge; et, quoi qu'en dise Yvonne, un peu de tapage me fait grand bien.

Ce matin, ma fille m'a dit avec un redoublement de tendresse : « Quel bonheur de vous voir comme autrefois, mère chérie ; mais vous m'obéirez aussi à votre tour; lorsque vous vous sentirez fatiguée, vous n'irez pas au collége, c'est moi qui vous remplacerai. Ah ! que j'étais malheureuse pendant votre maladie! Je voyais dans vos yeux ce que vous pensiez : vos craintes et vos regrets. Oh! comme je m'appliquais à mes devoirs ! Devinez ce que j'ai imaginé pour soutenir mon courage?

— Je ne vois que la prière, chère enfant; tu priais pour moi.

— Oh! cela n'est pas nouveau, mère, c'est ma première action de chaque jour.

— Tu piques ma curiosité.... Je suis faible, il faut me gâter un peu.

— Eh bien! j'ai écrit l'histoire de votre maladie. »

Le dirai-je, mon premier sentiment fut celui d'un auteur qui songe à son grimoire : *le Livre de maman* ne serait donc pas interrompu! La plume de mon Yvonne, fraîche d'impressions, remplacerait la mienne.

Le vif plaisir que me causa cette confidence passa tout entier dans l'âme de ma fille. Elle rougit, et sur ma prière, disparut, et m'apporta aussitôt son petit travail. Je l'ouvris, et je lus ces mots : « La maladie de maman. » Déjà mes yeux étaient remplis de larmes. Je me soumis à ne considérer que l'ordre et la bonne écriture du cahier, car je tremblais qu'Yvonne ne me l'enlevât.

Le soir même, Alphonse m'a lu le journal de notre enfant bien-aimée.

CHAPITRE XXVI

LA MALADIE DE MAMAN

1er *décembre.* — Maman n'a pas déjeuné à table ce matin, elle ne déjeunera même pas du tout, car elle a la fièvre.... ce ne sera rien....

Papa est triste. Le médecin est venu deux fois dans la journée. O mon Dieu ! comme j'ai peur !

Je n'ai pas pu faire mes devoirs, miss Catherine m'a dit que le meilleur moyen de me distraire est de travailler. Je ne doute pas qu'elle

n'ait raison, et pourtant je n'ai pas voulu suivre ses conseils. J'ai demandé à maman la permission de rester dans sa chambre, elle y a consenti. J'ai pris mon ouvrage ; maman s'est endormie; je me suis levée doucement pour mieux la voir. Oh ! comme elle est pâle !... mais n'arrive-t-il pas à tout le monde d'être malade? Maman connaît une dame qui l'a été pendant quatre ans, et il n'y paraît plus. Elle est la plus gaie de nos amies.

J'espérais me coucher très-tard, hier ; il n'en a rien été. Miss Catherine et papa ont été inexorables. On fait bien des exceptions quand on s'amuse ; on devrait en faire aussi quand on a du chagrin.

Suzanne a passé la nuit près de maman. Comme on est heureux d'être vieux pour faire à sa tête! Ma bonne est capable de veiller quinze jours de suite; elle aura beau prendre du café, comme pendant la maladie d'Auguste, elle sera très-fatiguée.

Alors, je veux me coucher de bonne heure, afin de me lever une heure plus tôt. Quand je dors, je n'ai pas de chagrin; et, me levant à 6 heures et demie, je serai à 7 heures chez maman. Je pourrai faire ma prière près de son lit.

C'est surtout à table que nous sommes tristes,

papa et moi ! Cette place vide nous ôte l'appétit. Quoique j'aime bien tendrement mon père, je n'ai pas le même plaisir à commander le dîner. Julienne ajoute, sans que je le lui dise, quelque friandise pour me distraire.

Mes frères sont sortis aujourd'hui. Ils n'ont pas voulu aller à la promenade. Je leur ai fait mettre des pantoufles ; car maman tressaille au moindre bruit.

On a mis de la paille devant la porte, comme lorsque la vieille marquise de R.... est morte.... O mon Dieu !

Papa m'a surprise tout en larmes. Je lui ai dit que cette paille m'effraye. Il m'a répondu, presque en souriant, que la paille est le jardin des personnes qui demeurent sur la rue.

Suzanne soupire sans cesse, elle oublie tout pour soigner maman. Je n'en suis pas jalouse ; mais cela double ma besogne ; à chaque instant elle me donne quelque occupation nouvelle et je lui obéis comme j'obéirais à maman.

Papa ne reste plus dans son cabinet : c'est bien mauvais signe. Il ne pleure pas ; mais il est très-triste.

On vient toute la journée demander des nou-

velles. Les amis intimes montent; les autres personnes écrivent leur nom chez le concierge.

Mme d'Albenas passe chaque matin deux heures près de maman; pendant ce temps je vais prendre mes leçons.

Mme d'Albenas fait exprès d'être gaie avec moi, ce qui ne m'empêche pas de voir des larmes dans ses yeux lorsqu'elle m'embrasse.

31 *décembre*. — Déjà un mois de passé, et maman n'est pas guérie! Le jour de l'an ne me réjouit pas du tout. J'ai entendu maman dire à papa d'acheter nos étrennes; rien ne me fera plaisir, j'en suis sûre.

1er *janvier*. — Dès que notre mère chérie a été visible, nous sommes allés l'embrasser. Elle a fait signe à papa de nous donner nos étrennes. Henri a reçu des livres, Auguste un aquarium; miss Catherine une montre, et moi une petite pendule. Le sujet est un nid de colombes; la mère donne la becquée à ses petits. A la vue de ce charmant objet, ma tristesse a un peu passé. Maman a souri. Grand-père et mon oncle nous ont annoncé des étrennes; mais la neige encombre les chemins, et il y a un retard considérable sur la route de Bourgogne.

Je n'ai pas bien dormi. Je me suis réveillée

chaque fois que ma pendule sonnait. Quel joli timbre! C'est une musique délicieuse. Malheureusement elle commence par marquer des heures de tristesse; mais je vois, en suivant la marche des aiguilles, comme le temps passe vite; et j'espère bientôt entendre sonner des heures joyeuses.

Cependant le dîner du jour de l'an n'a pas été trop triste. J'ai bien vu que mes frères racontaient exprès des histoires amusantes. Je crois même qu'Auguste a inventé celle du gros monsieur qui, entrant dans l'omnibus complet, demandait qu'on lui fît une petite place.

Si mes frères étaient toujours ici, je serais contente; et pourtant je préfère être seule. Je soigne mieux maman. Cette bonne mère a eu bien raison de m'habituer au ménage. Je serais dans un grand embarras si je commençais seulement à m'en occuper; et puis, cela me distrait.

Il neige, les passants sont rares, les voitures ne font plus de bruit. Ce silence fait du bien à maman, alors il me plaît. Je questionne chaque jour papa sur la longueur de cette vilaine maladie, et il me répond : Patience, ma petite Yvonne! Pauvre papa! Si nous avions le malheur de perdre maman, je ne me marierais pas. Je resterais *avec eux*. Je tâcherais de me rappeler comment

notre mère faisait pour nous rendre tous heureux.... Que je suis donc étourdie! Pourrions-nous être heureux sans elle? Allons! il faut espérer, maman m'a dit que l'espérance console et arrange aussi beaucoup de choses. Dieu veut que nous ayons confiance dans sa bonté.

Autrefois, je n'étais pas intimidée, lorsque des amis venaient nous voir; je prenais part à la conversation sans trop parler. Maintenant, j'ai peur de commettre une indiscrétion, une impolitesse. Je n'hésiterais pas ainsi, si maman était là. Son ombre me rassurerait.

Je sais maintenant pourquoi Dieu a mis tant d'amour dans le cœur des enfants pour leur mère: ils sentent que toujours ils auront besoin d'elle.

Julienne vient de me faire remarquer que je n'ai pas écrit la dépense depuis quatre jours. Ses comptes sont fort embrouillés. Si maman savait cela, elle serait mécontente.

Je ne m'occupe même plus de mes oiseaux; sans Suzanne, qui a tout à faire, les pauvres petits seraient morts. Est-ce que, par hasard, je profiterais de mon chagrin pour être paresseuse? Voilà une belle découverte!

J'ai tout raconté à ma gouvernante; elle m'a

avoué qu'elle ne me reconnaît plus; et comme toujours, elle m'a donné un excellent conseil : « Figurez-vous, ma chère enfant, que votre mère vous voit, et alors le détail le plus ennuyeux de la journée vous plaira. Et puis enfin le moment viendra où votre mère recouvrera la santé; et jugez alors quel sera son plaisir de constater que sa maladie n'a pas été nuisible à vos progrès. » Ces conseils, donnés d'une voix amie, m'ont fait grand bien. J'ai repassé ma conduite, et j'en ai été peu satisfaite. Je ferai attention.

Notre malade va mieux! mais qu'elle est changée! Elle voudrait que je fusse toute la journée dans sa chambre. Le docteur n'est pas de cet avis, parce que je parle beaucoup. Ah! ce sera bien autre chose quand elle sera guérie ! Je lui dirai tout ce que j'ai pensé.

Une vieille femme, dont maman a soin depuis dix ans, s'est traînée jusqu'ici pour savoir ce qui était arrivé. Elle a fondu en larmes en apprenant la maladie de maman. Julienne l'a fait déjeuner, et moi je lui ai donné cinq francs sans consulter personne. Nous étions contentes toutes les deux.

Je ne peux plus écrire mon journal : maman n'est plus aussi absorbée, alors elle s'occupe de

moi. Elle veut que je sorte beaucoup ; elle m'envoie avec miss Catherine voir nos amis. Le temps est très-beau. Papa nous a emmenés hier tous les trois à Versailles ; miss Catherine est restée. J'en ai été un peu jalouse : c'est fort laid. Peut-être le lui dirai-je, mais ce n'est pas sûr.

Mon oncle et grand-papa sont arrivés ; et comme maman va mieux chaque jour, nous sommes plus gais. Mon oncle m'a taquinée ; il me demande des mets extraordinaires que Julienne ne sait pas faire, et dont j'ignorais même le nom. Papa m'a acheté un *cuisinier royal* et je l'étudie en cachette avec Julienne. Nous avons attrapé mon oncle en lui servant dans une croûte de riz des pattes de coq frites. Tout cela m'amuse, et cependant je serai bien contente de laisser les rênes du gouvernement, selon l'expression de papa.

Ce matin on a frappé à ma porte. J'ai dit : Entrez, pensant que c'était Julienne qui venait déjà me tourmenter. O surprise ! maman et papa venaient faire une visite à leur petite fille. J'écrivais mon journal ; dans ma joie, j'ai oublié de le serrer ; mais maman n'est pas curieuse. Notre chère convalescente s'est assise dans mon fauteuil ; j'ai mis ma *brioche* sous ses petits pieds, et, restant à genoux devant elle, j'ai contemplé pendant cinq

J'ai contemplé pendant cinq minutes sa jolie figure pâle. (P. 264.)

minutes sa jolie figure pâle. Un rayon de soleil est venu compléter la fête. Maman m'a fait compliment de l'ordre et de la propreté de ma chambre.

Fifi a deviné qu'il se passait un événement grave et heureux. Il s'est mis à chanter ses plus beaux airs; et, à la fin de chaque morceau, il tournait la tête à gauche et à droite, comme pour solliciter nos applaudissements.

Cette visite a changé le cours de mes idées. Je n'ai plus de chagrin du tout; je vois tout en beau; le timbre de ma pendule est devenu gai.

De même qu'au début de sa maladie, maman allait chaque jour plus mal; maintenant il y a du mieux chaque jour : c'est la convalescence. Il n'est plus question d'études : miss Catherine va aller se reposer quelques semaines dans sa famille. Durant son absence, je resterai toute la journée avec maman. Suzanne est vraiment une bonne fille! Elle me cède ses droits dans mille petits services qu'il lui serait agréable de rendre. Je lui broderai un bonnet.

Quand je suis contente, j'aime que tout soit joli autour de moi. Je veux qu'il y ait des fleurs et des oiseaux dans la chambre de maman; mais comme le parfum des fleurs pourrait l'incommo-

der, j'en fais en papier, et j'ai apporté la cage où sont les oiseaux empaillés. Maman a ri. Mon oncle n'a pas manqué de dire en entrant que j'étais une petite folle de mettre des fleurs dans la chambre d'une malade. Il s'est approché de la jardinière et a jeté des cris de surprise en reconnaissant son erreur.

Si j'aime à me promener avec Henri et Auguste, j'aime bien aussi à me promener avec mon oncle: nous marchons vite, nous nous arrêtons devant les magasins, et, lorsque j'admire un objet, mon cher oncle veut l'acheter. Cela étant arrivé deux fois, je ne dis plus rien. Pour les fleurs, je ne suis pas si discrète : je rentre toujours avec un bouquet.

Je serais tout à fait heureuse pendant ces courses si j'avais des talons, parce que mon oncle est très-grand. Maman ne veut pas que j'en aie; elle dit qu'une femme doit passer sans bruit, que les talons gâtent la démarche, que je me croirais plus d'importance. Je crois que maman a raison.

Grand-père est jaloux : nous faisons de petites promenades ensemble. C'est un autre genre : on s'assoit au soleil, on fait des observations sur les passants ; et il est rare que ces observations n'amènent pas des histoires intéressantes.

Mes frères sont sortis hier. Ah ! qu'ils étaient contents! La pluie a tombé toute la journée, de sorte qu'il n'a pas été question un seul instant d'aller à la promenade. Je crois que maman n'en était pas fâchée, elle ne pouvait pas se lasser de regarder Henri et Auguste ; elle leur a fait raconter tout ce qui s'était passé au collége pendant sa maladie.

Décidément on me traite comme une grande personne et je trouve cela très-agréable. Suzanne elle-même change de ton. Mes études me plaisent, parce qu'elles sont plus variées. Je lis seule et je fais part de mes réflexions à maman. Quand je ne comprends pas bien, j'ai recours à papa, que j'appelle mon *dictionnaire :* c'est très-commode.

C'est maintenant que je suis heureuse d'avoir une jolie écriture, de savoir l'orthographe et de bien plier une lettre ! J'écris sous la dictée de maman. Les points et les virgules troublent seuls ma joie. Papa m'appelle le petit secrétaire. Mon oncle, lui, me demande combien je fais de pâtés dans une lettre ; et, lorsque je m'indigne d'une semblable question, il m'assure qu'il y a des pâtés de quinze ans, de vingt ans, et même de quarante ans ; et que tous ces pâtés augmentent le revenu de l'administration des postes. C'est

possible, mais je ne veux pas lui en fournir ma part.

Miss Catherine est de retour. Elle est triste et contente. Je lui ai demandé beaucoup de détails sur son voyage, non par curiosité, mais simplement pour mettre la conversation sur son pays et sur sa famille. Elle m'a dit que sa mère m'aime beaucoup, parce que j'aime sa fille et que je fais honneur aux soins qu'elle me donne.

Miss Catherine m'a rapporté un joli petit nécessaire de travail. La chère Miss a trouvé du changement dans sa chambre : un papier frais, de nouveaux rideaux et des fleurs sur la cheminée. Agréablement surprise, elle m'a donné un petit *shake-hand* qui voulait dire : vous êtes bonne et gentille. C'est une traduction très-libre, bien entendu.

J'ai annoncé à Julienne que maman prendra désormais ses repas avec nous, et qu'il faut bien soigner l'ordinaire. Notre zèle, à toutes les deux, est si grand que le docteur a été obligé d'indiquer un régime dont la convalescente ne doit pas s'écarter.

La présence d'Henri et d'Auguste, pendant les vacances de Pâques, nous permettra du moins de donner l'essor à nos talents culinaires.

Ma mère chérie reprend peu à peu ses habitudes ; je ne veux penser à la douleur que nous éprouverions, si elle n'était plus au milieu de nous, que pour remercier Dieu de l'avoir conservée à notre amour. Je remarque néanmoins que cette cruelle épreuve ne m'a pas été inutile : je me sens plus raisonnable, je vois mieux mes défauts, et je m'applique à m'en corriger. Mon Dieu ! est-ce qu'il serait utile d'avoir du chagrin pour devenir meilleure ?

Je le demanderai à maman qui sait tout.

Mon journal est fini. Je ne pense plus qu'à une chose, je ne sais plus qu'une chose : maman est guérie, je suis contente ! je suis contente !

CONCLUSION

Et moi, mes chers enfants, j'ai cessé d'écrire depuis ce dernier événement. Deux ans se sont écoulés, et, grâce à votre bonne conduite, nous n'avons pas cessé d'être heureux.

Ce moment de notre réunion m'a paru opportun pour vous faire connaître le *Livre de maman*.

Nous allons vers de nouveaux rivages, où nous attendent des dangers, des écueils peut-être.... Rassurez-vous, l'amour qui nous retenait près de votre berceau vous suivra encore.

Henri et Auguste apprennent chaque jour de

leur père que la naissance et la fortune ne sont point des titres à l'oisiveté, et Yvonne sait que l'amie la plus sûre est une mère.

Jusqu'ici nous avons vécu pour vous, mes enfants ; bientôt vous essayerez vos forces ; l'expérience sera votre maître. Courage, avançons avec confiance. Soyons modestes dans la prospérité, et toujours prêts à l'épreuve.

Que d'auteurs eussent envié en ce moment le succès de Mme d'Ernemont : ses enfants l'accablaient de baisers, lui donnaient les noms les plus tendres. Le doux visage d'Yvonne était couvert de larmes.

Auguste, qui n'aime pas à voir pleurer sa sœur, ramena la gaieté par ces mots : « Quand on pense qu'une petite fille a vu tout cela par le trou d'une serrure ! »

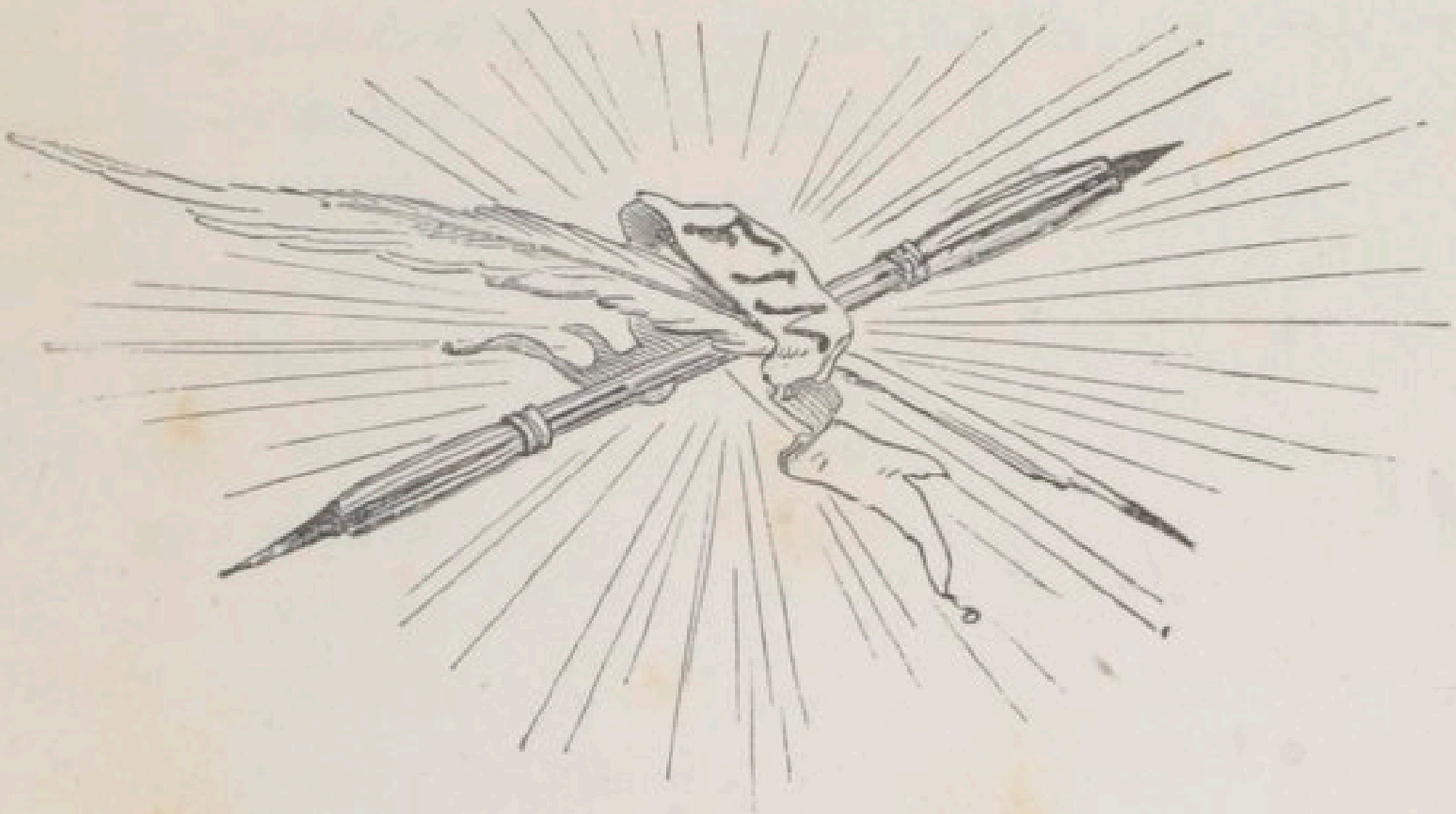


TABLE DES CHAPITRES

INTRODUCTION 1

Chapitres		Pages
I.	Le livre de maman	3
II.	Mes souvenirs	7
III.	Les caractères	21
IV.	Premiers chagrins	26
V.	Le courage	34
VI.	A la campagne	37
VII.	A Paris	50
VIII.	Le voyageur	58
IX.	Le poisson d'avril	71
X.	Le printemps	77
XI.	La mort d'une mère	86
XII.	Quinze mois plus tard	91
XIII.	Le retour	104
XIV.	Les eaux	118
XV.	Les vacances	137
XVI.	La comtesse Caroline	145
XVII.	Un grand voyage	159
XVIII.	La jeune personne	195
XIX.	L'hospitalité	211

Chapitres Pages
XX. Les confitures 223
XXI. La montagne..... 230
XXII. Le voisinage 236
XXIII. Le jardin d'acclimatation..... 242
XXIV. La première robe de bal..... 247
XXV. Trois mois plus tard..... 252
XXVI. La maladie de maman..... 257

CONCLUSION..... 272

FIN DE LA TABLE.

11803. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.